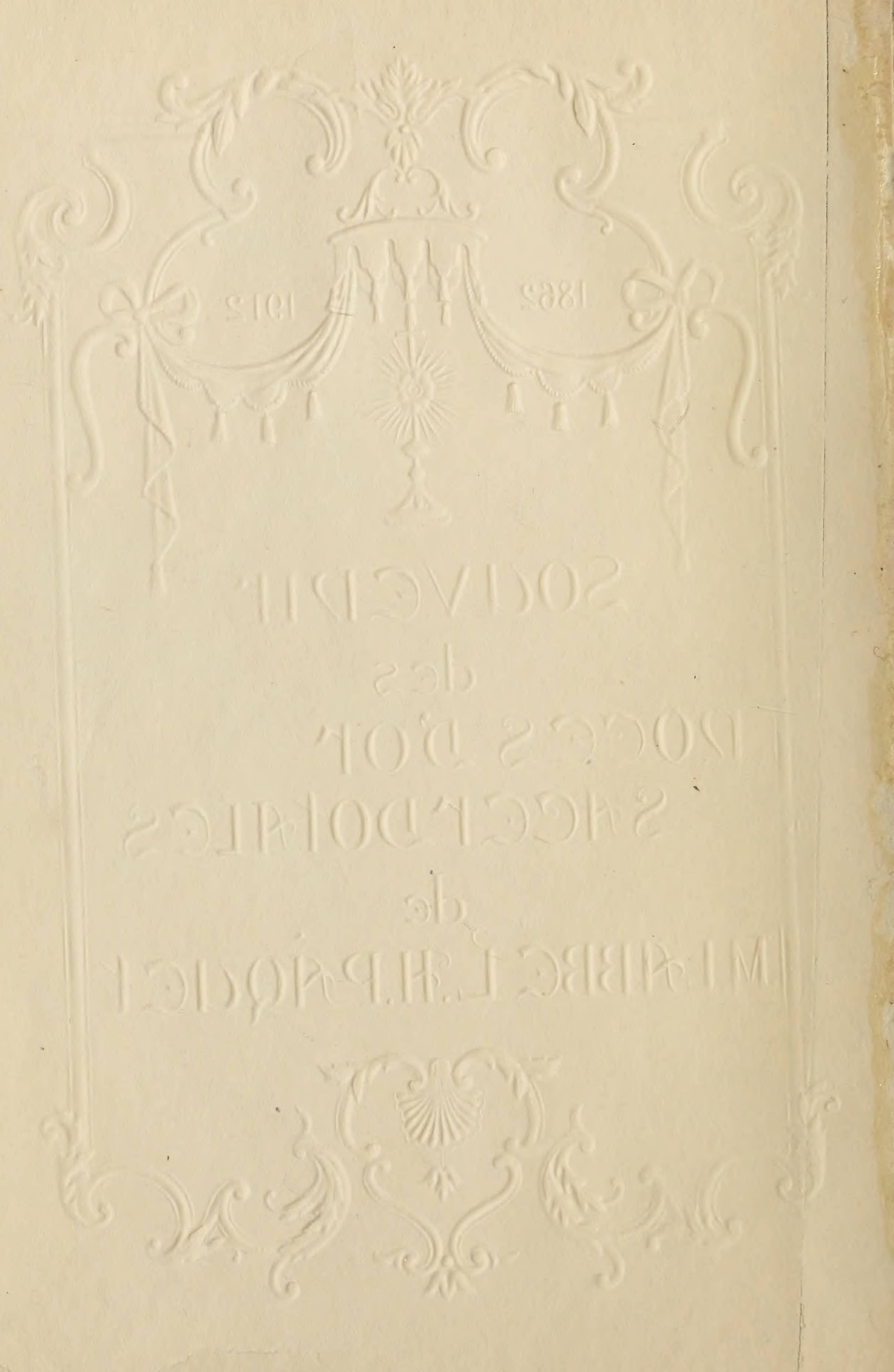
1862 1912

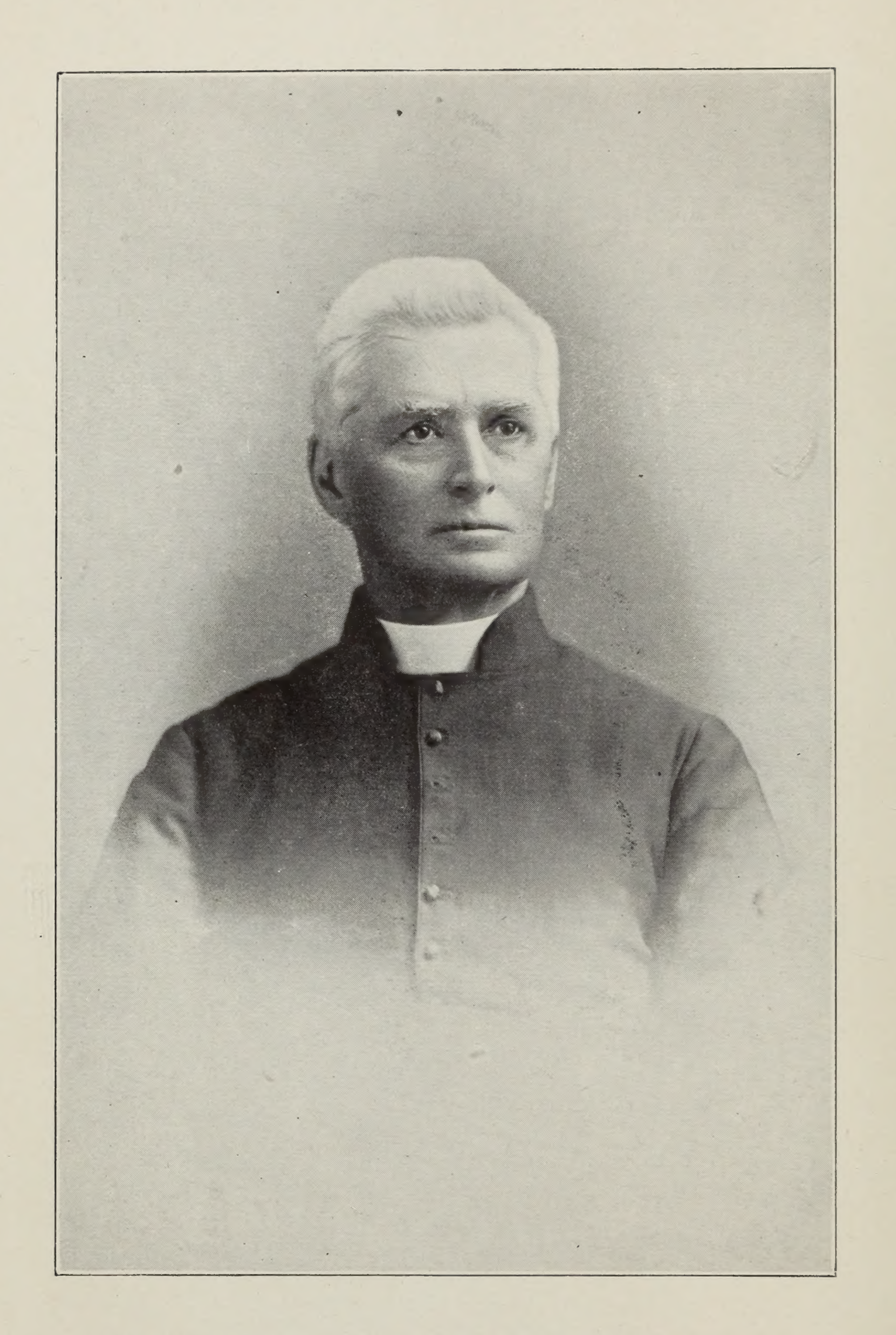
# SOUVENIR des NOCES D'OR SACERDOTALES de M. L'ABBÉ L. H. PÂQUET


1862
1912
SOUVENIR
des
NOCES D'OR
SACERDOTALES
de
M. l'ABBÉ L. H. PAQUET

Communauté ...
et à leur Révde Mère Abbesse
Hommage respectueux et fraternel
Albert Mourgues +
O.P.M.

# NOCES D'OR SACERDOTALES





Monsieur l'abbé Louis-H. Paquet

Aumonier des Franciscaines Missionnaires de Marie

# SOUVENIR

DES

# NOCES D'OR SACERDOTALES

DE

# MONSIEUR L'ABBÉ L.-H. PAQUET

PAR LE

R. P. ALEXANDRE-MARIE COUGET

DE L'ORDRE DES FRÈRES MINEURS




SANCTIFICABIS
QUINQUAGESIMUM
ANNUM.
IPSE EST ENIM
JUBILÆUS.
LEV., XXV, IO.

QUÉBEC

Imprimerie Franciscaine Missionnaire

1912

*Cum permissu Superiorum*

---

NIHIL OBSTAT :

ALOISIUS-AD. PAQUET, pter

Censor designatus.

Die 15 Nov. 1912.

---

IMPRIMATUR :

† L.-N. ARCHIEP. QUEBECEN.

Die 17 Nov. 1912.

# Avant-Propos

*Les Noces d'Or sacerdotales de Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet ont donné lieu à de si belles et si touchantes manifestations religieuses que l'on a jugé opportun d'en consigner le souvenir dans des pages durables.*

*M. l'abbé Pâquet voudra bien nous pardonner notre indiscrétion qui va faire se prolonger, bien au delà des confins de cette année jubilaire, l'écho des éloges si justement mérités dont il a été l'objet. L'amitié et la gratitude ont parfois des exigences qui s'imposent.*

*La brochure que nous offrons au public s'ouvre par quelques chapitres d'introduction qui nous ont paru tout naturels, et dont on comprendra aisément l'à-propos.*

*Puis vient le récit des fêtes organisées, à Québec et ailleurs, en l'honneur de Monsieur l'Aumônier des Franciscaines Missionnaires de*

*Marie, avec le texte des sermons qui y ont été faits et des adresses qui y ont été présentées. C'est la partie principale de ce modeste ouvrage.*

*Sûr en cela d'être agréable au lecteur, nous avons cru devoir ajouter en appendice, quelques-uns des plus mémorables discours prononcés par Monsieur l'abbé Pâquet au cours de sa carrière oratoire.*

*Ce prêtre distingué a joué, sur divers théâtres, un rôle assez considérable et assez fécond pour mériter, croyons-nous, de prendre ainsi place dans l'histoire.*

# PREMIÈRE PARTIE

---

## Esquisse biographique

---

BQX COUGET, Alexandre-Marie, O.F.M., 1872-
4114
P36C68S6 Souvenir des noces d'or sacerdotales de
1912 Monsieur l'abbé L.-H. Paquet. Québec, Imprimerie franciscaine missionnaire, 1912.
198p. ill. 23cm.

1. Paquet, Louis Honoré, ptre, 1838-1915 I. T.

207,936

# *CHAPITRE PREMIER*

---

## La famille Pâquet

### Origines et ramifications

---

La famille Pâquet, à laquelle appartient Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet, aumônier des Révérendes Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, tire ses origines du Poitou, l'une des plus belles provinces de France. Le contrat de mariage de Philippe Pasquier[1], l'ancêtre qui fonda au Canada cette famille, en fait foi.

Il y a quelques années, Monsieur l'abbé Pâquet et son neveu, Mgr Louis-Adolphe Pâquet, eurent, en revenant de Rome, le plaisir d'aller faire une courte visite au berceau de leurs aïeux. Reçus à Poitiers par Mon-

1. Philippe Pasquier (Pasquier, au Canada, s'est transformé en Pâquet) était originaire de Saint-Martin-la-Rivière, évêché de Poitiers ; il épousa, en juin 1669, Françoise Gobeil, de la côte de Beaupré. (Greffe de Aubert, not., rue Cook, 2, Québec.)

sieur le chanoine Lépine, l'un des anciens condisciples, à Rome, de l'abbé Pâquet, ils logèrent au Séminaire dont ce digne ecclésiastique était alors le Supérieur, et l'abbé Louis-Honoré fut invité à donner sur le Canada, devant les Séminaristes, une conférence qui les intéressa vivement.

Le lendemain, par une de ces délicieuses journées d'avril qui offrent en France tant de charmes, nos deux voyageurs canadiens se rendirent à Saint-Martin-la-Rivière, jolie paroisse gracieusement assise sur les bords de la Vienne. Ce n'est pas sans émotion qu'ils posèrent le pied sur ce sol longtemps foulé par leurs ancêtres, et consacré, en quelque sorte, par la religion du souvenir. La famille Pasquier est aujourd'hui éteinte dans les limites de la paroisse Saint-Martin[1], mais ce nom est très répandu en plusieurs localités environnantes.

---

1. Dans une brochure intitulée : *Notes rétrospectives sur Saint-Martin-la-Rivière* (par Ed. Tartarin, Montmorillon, 1888), nous voyons (pp. 20-21) qu'au seizième siècle Pierre Richard Pasquier, par son alliance sans doute avec la famille du seigneur de Saint-Martin, était copropriétaire de l'établissement seigneurial de l'endroit. On ne peut toutefois



EGLISE DE SAINT-MARTIN-LA-RIVIÈRE

POITOU, FRANCE

OU FUT BAPTISÉ L'ANCÊTRE DE LA FAMILLE PAQUET

En quelle année Philippe Pasquier laissa-t-il la France pour venir s'établir au Canada? Nous ne saurions le dire au juste. Son nom apparaît dans les recensements de 1666 et 1667[1], et en 1669, époque de son mariage, il vivait à l'île d'Orléans où il fit souche. Il cultivait un lopin de terre et exerçait le métier de maçon[2].

Un siècle plus tard, après trois générations consécutives où le chef de famille portait le nom de Philippe, un rejeton de cette souche, sous le nom d'Etienne, s'en détacha et alla s'implanter à Saint-Nicolas, sur la propriété que détient actuellement Monsieur Et.-Théod. Pâquet, fils. Voici en quels termes ce fait est signalé par l'un de nos historiens les plus érudits, M. Jos.-Edm. Roy : " En 1762, dit-il[3], vinrent s'établir dans la paroisse deux colons dont les descendants

---

certifier que de cette lignée est issu le fondateur de la famille Pâquet au Canada. Ce dernier, en tout cas, semble n'avoir eu ni instruction ni fortune.

1. SULTE, *Hist. des Canadiens-français*, t. IV, pp. 55. 72.

2. Voir le recensement de 1681 (id. *ibid.*, t. V, p. 87.)

3. *Histoire de la seigneurie de Lauzon* (Lévis, 1900), vol. III, pp. 32-33.

devaient illustrer le nom. Nous voulons parler d'Etienne Pâquet et de Pierre Charland. Etienne Pâquet était fils de Philippe Pâquet et de Dorothée Plante. Il habitait Saint-Jean sur l'île d'Orléans, lorsqu'il épousa à Saint-Nicolas, le 15 février 1762, Madeleine Demers[1], fille de Michel Demers et de Marguerite Gagnon. D'Etienne Pâquet descendent Mgr Benjamin Pâquet, ancien recteur de l'Université Laval, l'honorable Monsieur Etienne-Théodore Pâquet, ancien secrétaire dans l'administration Chapleau, maintenant Directeur des Postes à Québec, les abbés Pâquet, professeurs au Séminaire de Québec et prédicateurs fort recherchés. "

L'aïeul de l'abbé Louis-Honoré Pâquet était fils du colon dont on vient de parler et s'appelait Etienne-Théodore[2]. Il succéda à

---

1. Par cet anneau, la famille Pâquet se rattache à la famille Demers qui a donné à l'Eglise Mgr Modeste Demers, premier évêque de Vancouver, Monsieur Jérôme Demers, ancien Supérieur du Séminaire et Vicaire Général, deux Récollets, etc. (Voir *Fragments de l'histoire religieuse et civile de la paroisse de Saint-Nicolas*, par ET.-THÉODORE PAQUET, 1ère P., pp. 7-8.)

2. Depuis plusieurs générations ce nom est traditionnel dans la famille Pâquet.

son père. Il avait épousé, le 7 février 1791, Marie-Marguerite Filteau, "personne d'une grande distinction qui, jointe à une extrême bonté mêlée de gaîté et d'amabilité, en faisait une femme accomplie[1]." De ce mariage naquirent onze enfants, parmi lesquels nous devons mentionner, à part Etienne, père de l'abbé Pâquet, Benjamin, Ignace et Olivier.

Benjamin hérita du bien paternel. "C'était un homme tout-à-fait remarquable par ses talents, ses vertus, ses goûts et ses manières de gentilhomme. Il jouissait, comme tel, d'une réputation bien méritée, non seulement dans la paroisse de Saint-Nicolas, mais encore dans les paroisses environnantes. Il était aussi un homme de progrès. Sa terre était très bien tenue. Pendant toute sa vie, il fut le bras droit de Monsieur le Curé et à la tête de toutes les bonnes œuvres[2]." Benjamin

---

1. *Mémoires de famille* (inédits) par Mgr BENJ. PAQUET. *Introduction.* — Marguerite Filteau est la grand'tante de M. L.-H. Filteau, ancien fonctionnaire au Ministère des Chemins de Fer et Canaux et auteur d'une *Généalogie de la Famille Filteau* (1895, Ottawa.)

2. *Mémoires* cit., vol. I, p. 2.

Pâquet, marié le 7 novembre 1820 à Rose Lambert, n'avait pas d'enfant. Il appela, pour lui succéder, l'aîné de ses neveux, Etienne-Théodore, fils d'Etienne son frère, dont il appréciait la richesse de caractère, la droiture d'esprit et l'activité, et qui avait pris pour compagne de sa vie Marie-Nathalie Moffet, femme d'une profonde piété, d'une intelligence très ouverte et d'une rare distinction de manières. Les dignes époux n'eurent qu'un fils, Etienne-Théodore, remarquablement doué comme eux-mêmes ; lequel, après un brillant cours d'études classiques et juridiques, fut reçu notaire, représenta jeune encore au parlement provincial le comté de Lévis, se distingua par son éloquence en plusieurs luttes politiques, fit partie du ministère Chapleau, et prit une part prépondérante dans la fondation du Crédit foncier franco-canadien. L'honorable Monsieur Pâquet[1] exerce à Québec, depuis

1. Marié le 11 mai 1880 à Mlle Marie-Emma Larue, des Trois-Rivières, il est le père du Major Et.-Théodore Pâquet, avocat et inspecteur des corps de cadets, marié lui-même en 1904 à Mlle Marie-Louise Taché,




La Maison des Ancêtres du Jubilaire,
Saint-Nicolas

p. 9.

1894, les fonctions de Directeur des Postes.

Ignace, frère de Benjamin, se maria le 5 septembre 1837 à Domitilde Fréchette, et de cette union naquirent plusieurs enfants, entre autres Ignace, cultivateur instruit et très estimé, décédé, il n'y a pas longtemps, après avoir fait en œuvres de charité des legs dignes d'éloges ; Jules-Nazaire, ancien Séminariste, doué d'un beau talent littéraire[1], empêché par son état de santé de devenir prêtre, et qui mène, depuis quarante ans, dans la retraite et la prière, une vie vraiment sacerdotale ; Louis-Alfred, ancien curé de Sainte-Hénédine, et qui a laissé dans cette paroisse qu'il gouverna pendant plus de vingt ans, le souvenir d'un pasteur zélé, studieux et judicieux.

Olivier, frère de Benjamin et d'Ignace, épousa le 4 août 1836 Marie-Adéline Demers, et fut père d'une très nombreuse famille à laquelle appartiennent l'abbé Clément-Nazaire, curé pendant trente-trois ans de

---

petite-fille de Sir Etienne Paschal Taché, ancien premier ministre du Canada.

1. Voir, dans le *Journal d'Agriculture* de 1880 à 1892, plusieurs articles signés AGRICOLA, dont Monsieur Jules Pâquet est l'auteur.

Saint-Apollinaire où son nom restera à jamais béni, et Joseph-Elzéar, marchand épicier de Québec. Le Dr Eugène Pâquet, l'actuel et populaire député du comté de l'Islet à la Chambre des Communes, est un des petits-fils d'Olivier Pâquet.

Etienne, frère des précédents, était l'aîné des garçons. Homme d'une foi robuste, intelligent, énergique, dévoué, il avait tout ce qu'il faut pour jouer sur l'humble théâtre paroissial et municipal où s'écoula sa vie, un rôle d'ardent chrétien et d'honnête citoyen. De son union contractée le 10 août 1819 avec Ursule Lambert, il eut quatorze enfants au nombre desquels se trouvaient ceux qui devaient s'appeler plus tard Mgr Benjamin et l'abbé Louis-Honoré.

La mère de cette belle famille mérite de fixer un instant notre attention. Son fils Benjamin, dans ses mémoires, en parle avec émotion. "C'était, dit-il[1], une très belle personne. Taille haute et élancée, teint clair, beaux yeux gris, figure tout à fait distinguée tant par la finesse des traits que par leur

---

1. *Mémoires* cit., vol. I, p. 10.

régularité. Son port était noble, sa voix douce et caressante, son sourire gracieux, sa conversation aimable et intéressante. Tout se réunissait en elle pour en faire une personne accomplie, tant au physique qu'au moral. Dans la haute société, elle aurait été une grande dame, une reine. Le Bon Dieu la réservait à quelque chose de mieux, à être une mère de famille admirable, à élever de nombreux enfants dans la crainte et le service du Seigneur, ce dont nous devons remercier le ciel."

Etienne Pâquet, comme ses ancêtres de Saint-Nicolas, était agriculteur. Il établit son foyer sur la propriété occupée aujourd'hui par son fils Adolphe et son petit-fils Alphonse. Cette terre, d'abord stérile, porte avec orgueil, l'empreinte de celui qui, par son travail et sa constance, sut la rendre généreuse et féconde. Entre les mains de ses détenteurs actuels, elle n'a fait que progresser. C'est là qu'est né et a grandi l'abbé Louis-Honoré Pâquet, au milieu d'un essaim joyeux de frères et de sœurs.

L'un de ses frères, Adolphe, était d'une santé délicate, mais d'un jugement sûr et

d'une activité bien réglée. Il recueillit la succession paternelle et conserva admirablement, comme du reste son frère aîné Théodore[1], les bonnes traditions de la famille, entre autres son hospitalité proverbiale.

Son mariage contracté le 13 janvier 1857 avec Eléonore Demers[2], fut béni du ciel. Treize enfants en sont nés. Adolphe Pâquet est le père de Mgr Louis-Adolphe Pâquet, Doyen de la Faculté de Théologie à l'Université Laval, Protonotaire Apostolique et Vicaire Général ; de la Révérende Mère Marie de la Visitation, Supérieure du Cou-

---

1. Tous les deux, Et.-Théodore Pâquet et Adolphe Pâquet, ont successivement et pendant longtemps rempli les principales charges de leur paroisse. Le premier a été maire pendant neuf ans, le second pendant huit ans. De plus, Et.-Théodore Pâquet a été, pendant plusieurs années, président de la société d'Agriculture du Comté de Lévis. —Monsieur Adolphe, âgé de 82 ans, et Monsieur Théodule, célibataire (homme de brillants talents naturels, ancien inspecteur des fermes du Séminaire, auquel l'agriculture et l'arboriculture fruitière à Saint-Nicolas doivent beaucoup), sont aujourd'hui les seuls survivants de la famille propre de Monsieur L.-H. Pâquet.

2. Monsieur et Madame Adolphe Pâquet purent célébrer leurs Noces d'Or en 1907. Madame Pâquet est morte le 1er juillet 1909, au milieu d'universels regrets, laissant à ses enfants le souvenir d'une âme d'élite et l'exemple d'une vie toute chrétienne sanctifiée par la prière, le travail et le dévouement.

vent des Sœurs de la Charité à Saint-Joseph de Beauce ; des docteurs Albert et Achille Pâquet, de cette ville[1], mariés, le premier à Mlle Alice Amyot, fille de l'honorable Monsieur Geo.-E. Amyot, Conseiller Législatif et grand industriel de Saint-Roch, le second à Mlle Corinne Duchaine, fille de Monsieur Thomas Duchaine, ancien manufacturier. Il est en même temps le grand'père de Monsieur l'abbé Maurice Laliberté, Séminariste, assistant-professeur de Seconde au Séminaire de Québec, et de la Révérende Sœur Saint Louis du Carmel, de la Congrégation de Notre-Dame, Montréal.

Parmi les sœurs de l'abbé Louis-Honoré Pâquet, il convient de nommer Isabelle, devenue, sous le nom de Mère Saint François de Borgia, religieuse de l'Hôpital Général de Québec où elle est décédée en 1896, après 51 ans de vie claustrale ; Marie-Aurélie, entrée au noviciat de cette même communauté, et qui dut en sortir malade, pour mourir peu

---

1. Le Dr Albert Pâquet est professeur à la Faculté de Médecine de l'Université Laval et Chirurgien à l'Hôtel-Dieu du Précieux Sang de Québec.

après ; Eléonore, mariée à Guillaume Croteau, mère de trois filles mortes religieuses à Québec, l'une Sœur Saint Louis de Gonzague, à l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur, l'autre, Sœur Sainte Ludivine, au Bon-Pasteur, la troisième, Sœur Sainte Marie-Ange, chez les SS. de la Charité ; et aussi grand'mère d'une jeune novice, Marie-Jeanne Croteau, récemment entrée au Carmel de Saint-Boniface, Manitoba.

La famille Pâquet compte donc, vivants ou défunts, quatorze de ses membres consacrés à Dieu, six ecclésiastiques et huit religieuses.

## *CHAPITRE DEUXIEME*

---

# L'abbé L.-H. Pâquet

## A Rome et au Séminaire

---



'ABBÉ Louis-Honoré Pâquet naquit à Saint-Nicolas le 23 octobre 1838 et reçut le baptême des mains de Monsieur Etienne Baillargeon, curé de la paroisse.

Les talents très remarquables et très variés dont Dieu l'avait enrichi se révélèrent de bonne heure et inspirèrent à ses parents, guidés en cela par l'avis de Monsieur Baillargeon, qui se montra toujours un grand ami de la famille, l'idée de lui faire donner une éducation plus soignée.

Suivant l'exemple de son frère Benjamin, le jeune Louis entra, en septembre 1850, au Séminaire de Québec pour y faire des études classiques. Il suffit de parcourir les palmarès de cette époque, et la liste des premiers de classes publiée chaque semaine dans le jour-

nal l'*Abeille*[1] , pour constater quels succès savait remporter notre écolier, et avec quelle ardeur il disputait la palme à ses brillants rivaux : Alexis Pelletier et Laurent Catellier.

En 1859, il conquit le diplôme de Bachelier ès Arts, et il entra cette même année dans l'état ecclésiastique, au Grand Séminaire de Québec, où il eut pour directeurs et professeurs Messieurs Casault, Taschereau, Brunet et Stremler. Simple Séminariste, et tout en suivant les cours de théologie, l'abbé Pâquet fut, pendant deux ans, assistant-secrétaire de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque de Québec et logea comme tel à l'Archevêché.

Ordonné prêtre par Mgr Baillargeon le 21 septembre 1862, il dut prendre, au Séminaire et dans sa famille, un repos d'une année. Ce repos le préparait à un voyage lointain et à des études plus profondes. Il venait d'être choisi, de concert avec son frère Benjamin, déjà prêtre depuis six ans, et avec l'abbé

---

1. Pendant les trois dernières années qu'il passa au petit Séminaire, Louis-Honoré Pâquet fut un des collaborateurs les plus assidus de l'*Abeille*.

L.-N. Bégin, encore Séminariste, pour aller suivre les cours des professeurs de Rome et s'initier ainsi à l'enseignement théologique qu'il devait plus tard donner à l'Université Laval.

Laissons ici la parole à M$^{gr}$ J.-C. K.-Laflamme[1]. " Le centre d'études théologiques le plus célèbre à Rome, à cette époque, était sans contredit le Collège Romain ou Université Grégorienne. Les professeurs qui en occupaient les chaires ont tous laissé un grand nom dans les sciences théologiques, et ils jouissaient d'une réputation universelle. Le Père Ballerini enseignait la Morale, le Père Franzelin, plus tard Cardinal, ainsi que le Père Cardella, longtemps rédacteur à la *Civiltà Cattolica*, occupaient les chaires de Dogme. Au Père Tarquini était confié l'enseignement du Droit public de l'Eglise ; au Père Patrizzi, celui de l'Ecriture Sainte et des langues orientales ; au Père Armellini, l'Histoire ecclésiastique.

" Sous la conduite de tels professeurs, les

---

1. *Annuaire de l'Université Laval* pour l'année académique 1900-1901, p. 156.

progrès des élèves ne pouvaient être que très rapides. D'autant plus que les trois jeunes abbés canadiens se livraient au travail avec une ardeur infatigable. Aussi occupèrent-ils bientôt un rang très en vue parmi les étudiants de la célèbre université... Les étudiants européens, qui connaissaient le langage imagé de nos sauvages, peut-être pour en avoir lu quelque chose dans les relations des missionnaires, avaient donné aux jeunes abbés du Séminaire de Québec des noms à l'Indienne. Monsieur Bégin était le *Cerf agile ;* Monsieur L.-H. Pâquet, le *Renard subtil ;* et Monsieur Benjamin Pâquet, le *Castor industrieux.* "

Subtil, l'abbé L.-H. Pâquet l'était, en effet, par la pénétration merveilleuse de son esprit qui lui permettait d'aborder et d'approfondir les questions les plus abstruses de la théologie dogmatique. Nous tenons de la bouche de l'un de ses condisciples d'alors, ecclésiastique de France très distingué lui-même, que l'abbé Pâquet brillait au premier rang parmi les élèves du Séminaire français. Sa santé délicate et souvent chancelante ralentissait son travail : elle ne l'empêcha pourtant pas de

subir avec grand succès les examens requis pour le doctorat en Théologie.

Ici se place un fait dont nous emprunterons le récit à une plume amie[1] : " Pendant ce séjour de trois années au séminaire de la Ville Eternelle, Monsieur Louis-Honoré tomba gravement malade. L'abbé Benjamin, son frère, comptant non moins sur la protection divine que sur l'art médical, leva son regard vers Marie, et dans un élan de cette confiance filiale qui touche le cœur d'une mère, promit à la Sainte Vierge d'ériger une petite chapelle en son honneur à son retour au Canada, si Monsieur Louis-Honoré revenait à la santé. Sa promesse fut agréée. Tous deux revinrent au Canada en 1866, sains et saufs, et portant les palmes du doctorat en théologie : double témoignage de la protection de la Sainte Vierge. C'est donc à Rome, près de la Chaire de Saint-Pierre, où la piété envers Marie se traduit par un si grand nombre d'églises et d'oratoires érigés en son honneur, que fut conçue l'idée première de

(1) JULES-N. PAQUET, *Annales de la Chapelle de Notre-Dame de Grâces* (inédites), pp. 6-7.

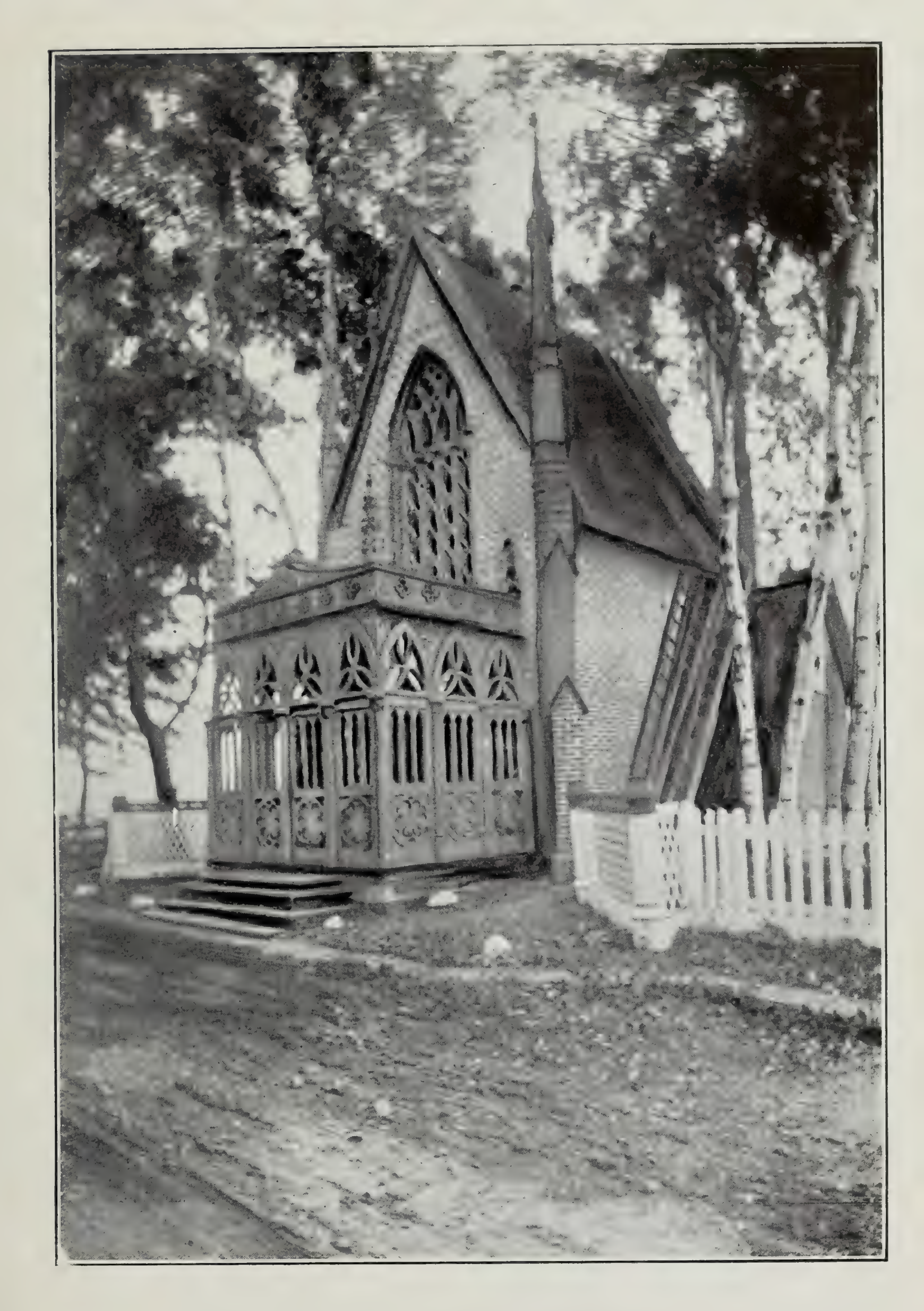
la Chapelle de Notre-Dame de Grâces[1] ."

A son retour de Rome, l'abbé L.-H. Pâquet succéda, comme professeur de philosophie, à l'abbé Thomas-Aimé Chandonnet ; et en 1869 on lui confia, à l'Université, l'une des deux chaires de dogme qu'il occupa et illustra, par son enseignement si élevé, si clair et si précis, aussi longtemps que sa santé le lui permit. Un de ses anciens élèves, l'abbé Geo.-P. Côté, curé de Sainte-Croix, parlant de la Faculté de Théologie où enseignaient alors l'abbé L.-N. Bégin et les deux abbés Pâquet, écrivait en 1892[2] : "Elle avait pour doyen Mgr Benjamin Pâquet, dont le nom restera à jamais attaché à l'Université ; pour professeurs principaux, son frère, M. l'abbé Louis Pâquet, le premier de nos orateurs sacrés,

---

1. Cette Chapelle, commencée en 1867, d'après les plans de M. l'abbé Octave Audet, s'élève à Saint-Nicolas sur la propriété de M. Et.-Th. Pâquet, en face de l'antique habitation, berceau de la famille. Elle est en style gothique. C'est là que Mgr Benjamin Pâquet, l'abbé Louis-Honoré, son frère, l'abbé Louis-Alfred leur cousin, et Mgr Louis-Adolphe, leur neveu, (sans compter beaucoup de confrères amis) ont très souvent dit la sainte messe pendant les vacances. *L'Ermitage* de Notre-Dame de Grâces, où habitent les prêtres villégiateurs, avoisine ce gracieux oratoire.

2. *Notice biographique*, Mgr C.-E. LÉGARÉ, pp. 83-84.



Extérieur de la chapelle de
Notre Dame de Grace

P. 28.

cette intelligence d'élite, que la maladie est venue malheureusement entraver dans son essor ; et Mgr L.-N. Bégin, évêque de Chicoutimi, ce travailleur infatigable, ce linguiste distingué, cet écrivain au style pur et facile dont le Séminaire devait être trop tôt privé. "

Dès 1867, l'abbé L.-H. Pâquet avait dû interrompre son enseignement pour raison de santé, et, sur l'avis de son médecin, il était allé passer deux hivers consécutifs dans le Sud des Etats-Unis, ce qui lui permit de se perfectionner dans la langue anglaise, au point qu'à son retour à Québec, il était en état de prêcher très facilement dans cette langue. Dès son premier séjour dans les Etats du Sud, il fit, à Charleston, Caroline du Sud, la connaissance d'un Prélat italien très distingué, Mgr Persico, ancien évêque missionnaire des Indes Orientales, devenu plus tard Evêque de Savannah. Il se lia d'amitié et entretint toujours avec ce digne et saint Evêque les relations les plus cordiales. Mgr Persico, on le sait, passa trois ans au Canada, puis il retourna à Rome où il fut honoré de la confiance spéciale du Saint-Père qui le nomma

Secrétaire de la Congrégation de la Propagande et, finalement, Cardinal[1] .

Pendant son séjour aux Etats-Unis, l'abbé Pâquet commença, auprès de certaines familles protestantes, cet apostolat de la science, du tact et des bons procédés, qui, joint aux secours de la prière et de la grâce, lui a permis, tant aux Etats-Unis qu'à Québec, de mener à bon terme un nombre considérable de conversions. Si l'ancien Consul Général de France, Monsieur Albert Lefaivre, vivait encore, avec quelle joie émue il confirmerait la vérité de ces lignes ! Nous savons ce que cet homme si loyal, revenu, sur le sol canadien, du préjugé et de l'erreur à l'antique foi ardente et agissante de ses pères, reconnaissait devoir au commerce d'amitié qu'il eut, depuis son arrivée ici jusqu'à sa mort, avec l'abbé Pâquet. Sa vénération pour cet abbé, dont il admira la charité et le talent, n'avait d'égale que sa gratitude. Les deux amis, séparés depuis

---

1. Voir dans la *Semaine religieuse de Québec*, Année 1895-1896, pp. 262-265, une notice biographique du Cardinal Persico, écrite, à l'occasion de sa mort, par l'abbé L.-H. Pâquet.

plusieurs années, eurent le bonheur de se revoir à Paris et à Versailles en 1904 et 1905, et l'abbé Pâquet fut même chargé d'offrir en hommage à Sa Sainteté Pie X l'important ouvrage que Monsieur Lefaivre venait de publier sur les Magyars.

Nous n'avons pas parlé des conférences de droit public ecclésiastique données à l'Université par Monsieur l'abbé Pâquet, ni des conférences apologétiques qui, soit dans la Basilique de Québec, soit à la Malbaie, groupèrent autour de sa chaire des auditeurs si avides et si attentifs. On appréciait universellement sa parole claire, facile, élégante et convaincante.

L'abbé Pâquet eut toujours un culte pour la correction et l'élégance du parler français. Il avait suivi à Paris les leçons du fameux professeur Delsarte, et il ne tarda pas à exceller dans l'art de bien dire. C'est ce qui lui valut d'exercer pendant plusieurs années, auprès des élèves du Séminaire, les fonctions de maître d'élocution. Par le précepte et par l'exemple, il contribua puissamment, ainsi que son collègue Mgr Cyrille Legaré, à populariser parmi les

jeunes gens le goût d'un langage soigné, d'une articulation nette, d'une prononciation conforme aux meilleures règles.

Les loisirs que lui laissait l'enseignement, l'abbé Pâquet les consacrait à la prédication et au ministère des âmes.

Il prêcha dans les communautés religieuses un grand nombre de retraites. Il fut appelé, en maintes solennités, à prononcer le sermon ou le discours de circonstance[1]. C'est ainsi que le 18 octobre 1870 il prononça l'oraison funèbre de S. G. Mgr C.-F. Baillargeon, Archevêque de Québec. Le 1er décembre 1872, il fut chargé, dans la cathédrale de Québec, du sermon relatif à l'inauguration solennelle des Quarante-Heures dans les paroisses du diocèse. En 1874, lors de la célébration du sixième centenaire de la mort de saint Thomas d'Aquin, il fit, sur le Docteur Angélique, à l'Université Laval, un discours très remarqué[2]. Le 8 octobre 1877, devant

1. Nous croyons intéresser le lecteur en reproduisant à la fin de cette brochure quelques-uns de ces discours.

2. L'abbé L.-H. Pâquet fut, en 1884, l'un des directeurs du Séminaire qui favorisèrent le plus volontiers et le plus énergiquement l'adoption de la *Somme*

leurs Excellences le Délégué Apostolique et le Lieutenant-Gouverneur de la Province et en présence de l'épiscopat canadien-français, il prononça l'éloge académique de Son Em. le Cardinal Franchi, Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande et premier Cardinal protecteur de l'Université. On lui doit également l'éloge funèbre, prononcé dans la Basilique de Québec, de Mgr Dominique Racine, premier évêque de Chicoutimi, et celui, prononcé à Sainte-Anne de Beaupré, du Révérend Père Fiévez, Rédemptoriste, qui a laissé parmi nous le souvenir d'un religieux si vertueux et si éloquent.

Nous omettons beaucoup d'autres circonstances religieuses et patriotiques où l'abbé Pâquet fut l'orateur aimé et applaudi[1] .

La parole de l'abbé Pâquet était forte, animée, sonore, essentiellement oratoire ; elle portait la conviction dans les esprits ;

---

*Théologique* de saint Thomas comme base d'enseignement au Grand Séminaire.

1. Mentionnons encore que Monsieur l'abbé Pâquet est l'auteur d'un opuscule, très rare aujourd'hui, sur l'abbé P. Doherty, jeune prêtre très intelligent et excessivement spirituel, trop tôt enlevé à l'Église et à ses amis. Monsieur Pâquet a aussi publié les écrits de Monsieur Doherty tant en anglais qu'en français.

elle remuait profondément les consciences: Elle faisait la gloire des chaires de Québec, et il semble vraiment que, aujourd'hui encore, malgré son allure pleine d'abandon, elle n'ait pas vieilli.

L'abbé Pâquet a passé, soit comme professeur, soit comme directeur de la maison, vingt-sept ans au Séminaire de Québec. Au milieu de ses travaux d'enseignement et de prédication, sa grande aptitude pour les affaires lui permettait de donner des avis éclairés et judicieux sur l'administration temporelle d'une institution dont il voulait de toute son âme la prospérité et les développements.

C'est ce même talent des affaires qui, en 1900, à la mort de M$^{gr}$ Benjamin Pâquet son frère, l'a fait choisir unanimement comme directeur de la Caisse d'Economie, charge qu'il n'a cessé de remplir depuis à la grande satisfaction de tous ses collègues.

Pendant huit ans, c'est-à-dire de 1869 à 1877, l'abbé L.-H. Pâquet, tout en demeurant au Séminaire, exerça la charge d'aumônier du Couvent de Bellevue. En 1877, sa santé ne lui permettait plus de remplir

ces fonctions. Aujourd'hui encore, après trente-cinq ans écoulés, son souvenir est cependant très vivace dans cette maison.

On se rappelle, comme au premier jour, son intelligente activité, son inlassable dévouement, son zèle éclairé pour l'avancement des élèves dans toutes les branches qui composent une bonne et solide éducation.

Monsieur l'abbé Pâquet était alors professeur de dogme à l'Université. Mais il trouvait le moyen de consacrer aux intérêts de Bellevue les heures de loisir que lui laissait sa charge de professeur.

Un ami du Couvent de Bellevue a bien voulu mettre sous nos yeux quelques pages du journal d'une ancienne élève de ce temps-là. Nous en extrayons avec plaisir le passage qui suit :

"... Le dimanche en particulier était loin d'être pour notre infatigable aumônier un jour de repos. Etant ce jour-là plus libre de ses occupations officielles, il se taillait au Couvent beaucoup de besogne. Dans la matinée, c'était d'abord le catéchisme, je devrais dire plutôt, un vrai petit cours de théologie, à la portée de ses auditrices, clair, limpide,

instructif et édifiant au plus haut degré. Dans l'après-midi, précédant la bénédiction du Saint-Sacrement, un court sermon, dit d'une voix pénétrante et persuasive, soutenue par un geste élégant et sobre, où il traçait de main de maître aux élèves leurs devoirs d'état et jetait dans ces jeunes âmes les germes féconds de toutes les vertus chrétiennes. — Le soir, pour les plus avancées du pensionnat, la récréation ordinaire était remplacée par une séance spéciale que lui-même avait imaginée et organisée, et qu'il appelait " séance intellectuelle. " Il donnait, huit jours à l'avance, le sujet qui devait défrayer la soirée, et chaque élève était obligée de le préparer. Après lecture du compte rendu de la séance précédente, une des élèves était appelée, non pas à lire, mais à *parler* sur le sujet donné. Et alors s'engageaient entre les élèves et le professeur les plus intéressantes conversations, Monsieur l'abbé Pâquet faisant de la séance comme un champ d'escrime intellectuelle des plus propres à instruire et à former, tant pour le fonds que pour la forme, celles qui avaient l'avantage d'y prendre part.

"Monsieur l'abbé Pâquet visitait souvent les classes, s'informait du progrès des élèves, les interrogeait longuement, avait même la patience de corriger les principaux devoirs des élèves les plus avancées. On comprend que sous les soins d'un tel Maître, l'émulation était grande, les progrès très rapides. Aussi Bellevue occupa-t-il dès le début un rang très distingué parmi les institutions consacrées à l'éducation des jeunes filles, et ses examens publics[1] étaient alors tout un événement littéraire et musical."

Ajoutons que chaque année, à la veille des vacances, les Sœurs du Couvent de Bellevue font à M. l'abbé L.-H. Pâquet une petite fête intime qui permet aux religieuses et aux élèves de rappeler les souvenirs du passé et donne à l'ancien aumônier l'occasion de voir de ses yeux les progrès d'une institution à laquelle il porte toujours le plus vif intérêt.

---

1. Ces examens ont été remplacés depuis dans tous les couvents par des séances tout-à-fait intimes.

## *CHAPITRE TROISIEME*

---

## M. l'abbé L.-H. Pâquet
## et la famille franciscaine à Québec

---

UNE confiance absolue en la divine Providence, tel fut le fondement que le Séraphique François d'Assise voulut donner à toutes ses institutions. A Québec, la Providence n'a jamais fait défaut aux enfants de saint François, et dans ses miséricordieux desseins, M. l'abbé L.-H. Pâquet devait être, à un titre spécial, l'ami et le bienfaiteur insigne de la famille franciscaine.

* * *

Il serait trop long pour le but poursuivi ici, de raconter en détail comment M. l'abbé L.-H. Pâquet devint en 1895 l'aumônier des Franciscaines Missionnaires de Marie.

Ces religieuses étaient à Québec depuis quelque temps déjà. Mgr L.-N. Bégin, alors administrateur du diocèse, songeait à y établir

l'Œuvre de l'Adoration perpétuelle. D'autre part, la santé toujours chancelante de M. l'abbé Pâquet lui avait fait prendre la résolution de quitter le Séminaire, pour essayer d'une vie et d'un ministère plus actifs.

Ces différentes circonstances amenèrent Sa Grandeur Mgr Bégin à la résolution suivante qu'il proposa à M. l'abbé Pâquet : Vouées à l'Adoration du T. S. Sacrement, les Franciscaines Missionnaires de Marie semblaient tout indiquées pour se charger de l'Œuvre de l'Adoration perpétuelle ; leur chapelle en serait le centre diocésain, et M. l'abbé Pâquet serait le chapelain des Sœurs. Il en fut ainsi fait.

Dieu seul sait le zèle et le dévouement qu'a déployés M. l'abbé Pâquet pour conduire cette œuvre à bonne fin. Il s'identifie, pour ainsi dire, avec la communauté dont il est l'aumônier ; ses intérêts sont les siens, ses joies et ses épreuves sont les siennes. Un père de famille n'a pas plus à cœur l'avenir de ses enfants !

Grâce à son activité infatigable, grâce aussi à son habileté dans le maniement des affaires, la communauté des Franciscaines Mis-

sionnaires de Marie voit bientôt s'agrandir la demeure qui l'abrite, puis, sortir de terre et s'élever, superbe, vers le Ciel, un temple à l'honneur de ce Jésus-Hostie auprès de qui, chaque jour, elles viennent puiser la force de vivre et de mourir " Victimes pour l'Eglise et les âmes."

***

La présence des Franciscaines Missionnaires de Marie à la Haute-Ville fit naître dans le cœur de quelques tertiaires le désir d'une Fraternité. Le zèle des Pères de Saint-Sauveur avait donné au Tiers-Ordre de Saint François un développement considérable dans toute la ville de Québec. Mais la Haute-Ville et Saint-Sauveur sont deux quartiers bien éloignés l'un de l'autre ; une Fraternité distincte semblait avoir sa raison d'être à la Haute-Ville. Et de fait, d'accord avec les autorités du diocèse et de l'Ordre franciscain, M. l'abbé Pâquet put ériger, dans la chapelle des Franciscaines, la Fraternité du Très Saint Sacrement. Cette Fraternité, humble et modeste dans ses débuts, ne cessa de croître et de prospérer sous la sage direction de Monsieur l'aumônier.

Un jour vint où les Pères du Premier Ordre rentrèrent à Québec. Ce jour-là, M. l'abbé Pâquet remit entre les mains du Supérieur des Franciscains la direction de la magnifique Fraternité qu'il avait fondée. Plus tard, lorsque les Franciscains eurent construit leur église conventuelle, le siège de la Fraternité du Très Saint Sacrement y fut transporté. Les Tertiaires n'eurent garde cependant d'oublier leur berceau : chaque année, à la fête de saint Antoine, titulaire de la chapelle des Franciscaines, ils se font un devoir et un plaisir de venir y assister à une réunion spéciale tenue à leur intention.

* * *

Les liens de parenté spirituelle qui unissent les Franciscaines à l'Ordre séraphique leur faisaient désirer le retour à Québec des fils de saint François, premiers Missionnaires du Canada. Ce retour, bien d'autres le désiraient comme elles. Des négociations furent entreprises dans ce but. Comme on peut le croire, M. l'abbé L.-H. Pâquet ne s'en désintéressa pas, et l'heure vint où M^gr^ L.-N. Bégin, Archevêque de Québec, ouvrit, avec une bienveillance toute paternelle, les portes de

sa ville épiscopale aux frères des anciens Récollets.

Les religieux désignés pour cette nouvelle fondation arrivèrent à Québec dans l'été de l'année 1900 et ce fut M. l'abbé L.-H. Pâquet qui leur donna l'hospitalité durant les quinze premiers jours. Ce fut lui encore qui les aida à trouver une demeure provisoire. Ce fut lui enfin qui, dès la première heure, voulut bien accepter d'être leur *Syndic Apostolique.*

Les Franciscains vivent dans une étroite pauvreté. Non seulement les religieux, en particulier, ne peuvent pas être propriétaires, mais l'Ordre lui-même ne peut même pas posséder en commun. Les couvents qu'ils occupent et tout ce qui est à leur usage, c'est la propriété du Saint-Siège ; en son nom, le *Syndic Apostolique* administre ces biens. Ce n'est pas une sinécure, loin de là ; et depuis douze ans qu'il exerce cette charge, M. l'abbé Pâquet n'a cessé d'être, pour les Frères Mineurs, ce qu'il continue d'être chaque jour pour les Franciscaines Missionnaires de Marie, un bienfaiteur inlassable, un ami fidèle, un véritable Père, en un mot une Providence visible.

* * *

Après cela, il est facile de comprendre comment, en s'efforçant de donner aux fêtes jubilaires de M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet toute la solennité possible, les enfants de Saint François ne faisaient qu'acquitter faiblement une dette immense de reconnaissance et de filiale affection.

# DEUXIÈME PARTIE

---

## Les fêtes Jubilaires

---

# *CHAPITRE PREMIER*

---

## 21 septembre 1912

### L'Anniversaire

---

Il y a cinquante ans, à la date du 21 septembre, M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet recevait l'onction sacerdotale des mains de Monseigneur Baillargeon, dans la basilique de Québec.

Cet anniversaire ne pouvait passer inaperçu. Des circonstances particulières en firent renvoyer la solennité au 23 octobre, anniversaire de la naissance du Jubilaire.

Toutefois la Providence sut ménager les événements de telle sorte que le 21 septembre 1912 ne s'écoulât pas sans solennité.

Les Franciscaines Missionnaires de Marie eurent ce jour-là une cérémonie de vêture et de profession. Ce fut leur aumônier, M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet, qui la présida et fit le sermon de circonstance.

## *CHAPITRE DEUXIEME*

---

### 20 Octobre 1912

### Les Tertiaires

---

Les Tertiaires[1] de la Fraternité du T. S. Sacrement ont préludé, dimanche, à la célébration du cinquantième anniversaire d'ordination à la prêtrise de M. l'abbé L.-H. Pâquet, aumônier des Révérendes Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, de la Grande Allée.

Un titre surtout dictait aux Tertiaires le devoir d'être les premiers à présenter leurs vœux reconnaissants à ce membre distingué du clergé. M. l'abbé Pâquet fut, en effet, le très dévoué fondateur de la Fraternité du T. S. Sacrement, du Tiers-Ordre de Saint François d'Assise.

---

1. Ces lignes sont empruntées à l' *Action Sociale* du mardi, 22 octobre 1912.

La cérémonie de dimanche fut une fête de famille.

Dans la chapelle des RR. PP. Franciscains, Frères et Sœurs tertiaires, en grand habit, s'étaient réunis nombreux.

Il y avait aussi dans l'assistance un grand nombre de personnes non tertiaires.

A la suite des vêpres de la Très Sainte Vierge, qui furent psalmodiées, le R. P. Berchmans, O. F. M., directeur, annonça l'arrivée de M. l'abbé Pâquet.

M. J.-T. Lachance, supérieur de la Fraternité des Frères, accompagné de Mme Bédard, supérieure de la Fraternité des Sœurs, donna lecture de l'adresse suivante :

Monsieur l'Aumônier,

Les tertiaires de la Fraternité du Très Saint Sacrement ne sauraient demeurer indifférents à la célébration de vos noces d'or sacerdotales. Comment pourraient-ils oublier que si cette Fraternité vit aujourd'hui, que si elle prospère, c'est grâce à la direction ferme, sûre, et par-dessus tout franciscaine qui lui a été donnée dès les premiers jours de son existence. Or, cette existence, Monsieur l'Aumônier, c'est à vous qu'elle en est redevable ; cette direction, c'est vous qui la lui avez donnée. Aussi est-ce un devoir et un bonheur pour la Fraternité de proclamer hautement toute la reconnaissance qu'elle doit au

prêtre vénérable, qui célèbre la cinquantième année de son sacerdoce. Cette reconnaissance, les Tertiaires de la Fraternité du T. S. Sacrement la garderont toujours gravée dans leur cœur et dans leur mémoire ; et si, par impossible, ils venaient à l'oublier, le nom même de la Fraternité serait là, témoin fidèle, pour leur rappeler qu'elle a pris naissance dans un temple magnifique que votre piété et votre zèle sacerdotal ont élevé à l'honneur du T. S. Sacrement dans notre chère ville de Québec.

Notre Séraphique Père Saint François nous a laissé quelque part cette recommandation : "Il faut entourer de toute révérence et honneur les prêtres de Dieu." Fidèles à ce conseil, nous voulons en ce jour vous renouveler l'expression de notre admiration respectueuse et de notre sincère gratitude.

Veuille Dieu vous conserver longtemps à l'affection de tous ceux qui vous connaissent. Veuille Dieu vous permettre de continuer longtemps encore auprès des âmes ce ministère si fécond en fruits de sanctification.

Pour vous, Monsieur l'Aumônier, ce sera une source plus abondante de mérites, mais ce sera aussi un motif d'orgueil et de légitime fierté pour le clergé de Québec que vous honorez par la dignité et la sainteté de votre vie sacerdotale ; pour les enfants de Saint François, qui seront toujours heureux de vous compter parmi leurs frères aînés, pour les membres de la Fraternité du T. S. Sacrement, qui toujours se féliciteront de vous avoir eu pour Fondateur, pour Directeur et pour Père.

C'est dans ces sentiments que, avec leurs humbles félicitations et leur modeste offrande, les Tertiaires de la Fraternité du T. S. Sacrement vous redisent de tout cœur

AD MULTOS ANNOS !

Dans sa réponse, M. l'abbé Pâquet exprima à ses Frères et Sœurs en Saint François, l'émotion et le plaisir que lui causait cette démonstration. Puis, jetant un regard sur le passé, M. l'Aumônier fit revivre les débuts de la Fraternité et de l'établissement des Révérendes Sœurs Franciscaines. Il rappela aussi la restauration, à Québec, des Frères Mineurs, qui ont reçu comme en héritage le dévouement de leurs prédécesseurs, les Pères Récollets. Dans tous ces événements, M. l'abbé Pâquet voit la main de la Providence. Il se trouve aujourd'hui amplement récompensé de ses labeurs en constatant l'épanouissement des œuvres auxquelles il a collaboré.

M. l'Aumônier, en acceptant l'offrande qui lui fut faite, remercia vivement les Tertiaires de leur générosité. Cette bourse est le produit d'offrandes individuelles. M. l'abbé Pâquet annonça qu'il destinait dès maintenant cette somme à la décoration de l'église du T. S. Sacrement qu'il se propose de faire restaurer cette année. " J'avais, dit-il, ordonné les travaux, en comptant sur la Providence. Je n'avais pas tort, puisqu'elle me vient déjà en aide. "

Cette touchante cérémonie fut clôturée par le salut solennel du T. S. Sacrement, chanté par M. l'Aumônier. Il était assisté, comme diacre et sous-diacre, des RR. PP. Ignace et Hugolin, franciscains.

Après le salut, M. l'abbé Pâquet se rendit au vestiaire du Tiers-Ordre, et chacun put le saluer. Ce furent quelques instants pleins de charmes et qui laissèrent à tous un délicieux souvenir.

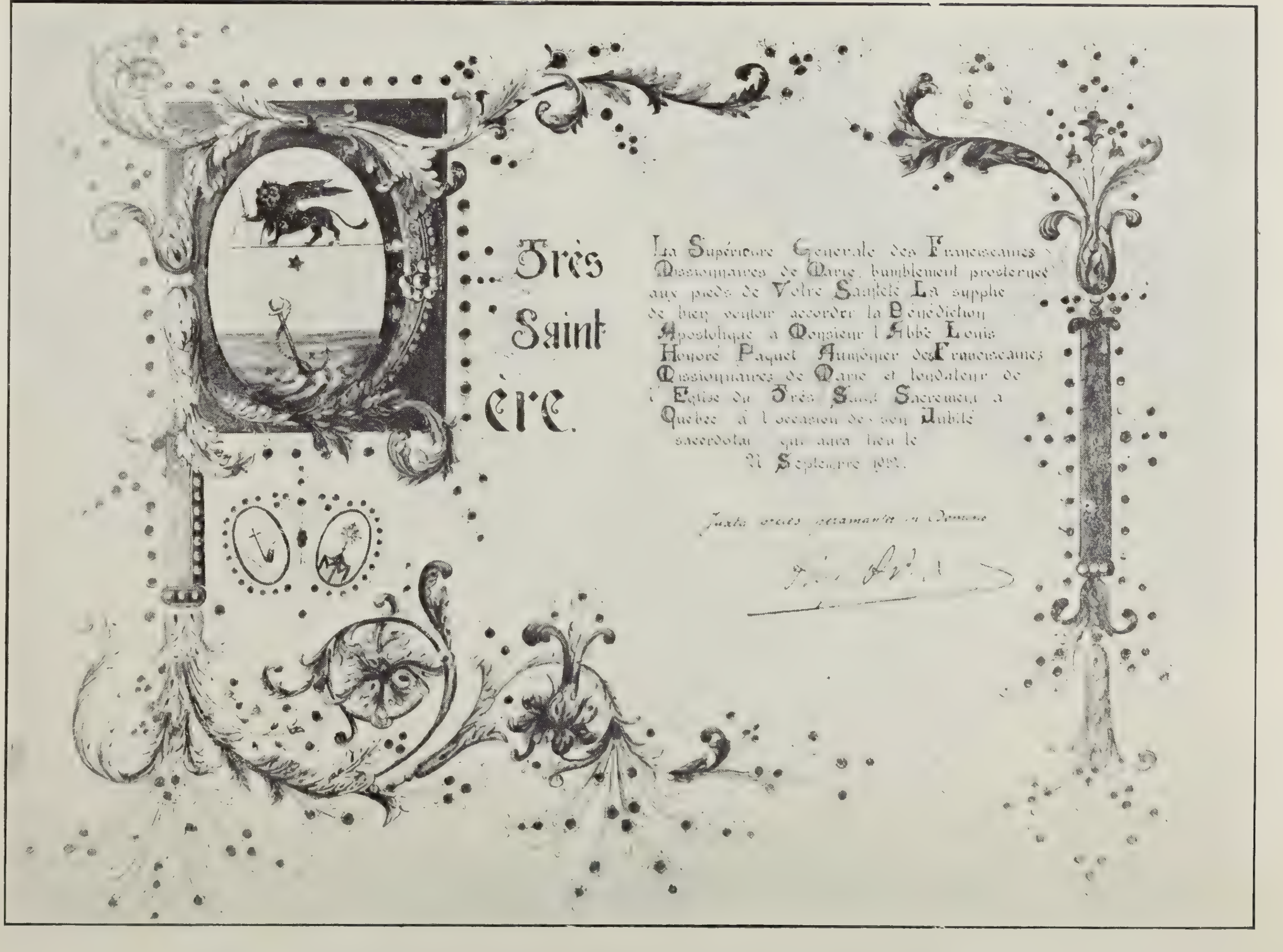
## *CHAPITRE TROISIEME*

---

## 22 Octobre 1912

### Les Franciscaines Missionnaires de Marie

---

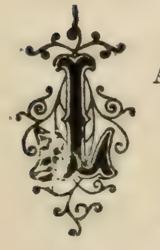


Très Saint Père.

La Supérieure Générale des Franciscaines Missionnaires de Marie, humblement prosternée aux pieds de Votre Sainteté La supplie de bien vouloir accorder la Bénédiction Apostolique à Monsieur l'Abbé Louis Honoré Paquet Aumônier des Franciscaines Missionnaires de Marie et fondateur de l'Eglise du Très Saint Sacrement à Québec à l'occasion de son Jubilé sacerdotal qui aura lieu le 21 Septembre 1892.

FAC-SIMILE DE LA BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE

OBTENUE DU SAINT PÈRE PAR LA TRÈS RÉVÉRENDE MÈRE GÉNÉRALE

A veille de la solennité des Noces d'Or Sacerdotales de leur Aumônier, les Franciscaines Missionnaires de Marie ont voulu, dans l'intimité, lui redire toute la reconnaissance de l'Institut.

Pour cette circonstance, la Très Révérende Mère Générale a eu la délicate attention de solliciter du Souverain Pontife la Bénédiction Apostolique pour le Vénéré Jubilaire.

Cette Bénédiction signée de la main du Très Saint Père lui-même, et la supplique écrite sur un parchemin magnifiquement enluminé[1], ont été présentées à Monsieur l'Aumônier par les *probanistes*[2] à la fin d'une

1. C'est à Rome même que ce travail a été fait par les Franciscaines Missionnaires de Marie.

2. Jeunes enfants qui aspirent à la vie franciscaine et missionnaire, et que les religieuses instruisent et élèvent dans ce but, en attendant qu'elles aient l'âge d'entrer au Noviciat.

jolie séance récréative donnée en présence de toute la communauté réunie.

En réponse aux vœux de l'Institut, Monsieur l'abbé L.-H. Pâquet redit combien il est heureux de se dévouer aux Franciscaines Missionnaires de Marie. Il rappelle les modestes débuts de la communauté à Québec, et après un souvenir ému aux religieuses qui ont été ses collaboratrices de la première heure, il renvoie à la Providence toujours bonne, toujours délicate, le succès des œuvres entreprises pour la plus grande gloire de Dieu.

## *CHAPITRE QUATRIEME*

---

### 23 Octobre 1912

### La solennité

---

## § I

### La messe [1]

Le 23 octobre 1912, Monsieur l'abbé L.-H. Pâquet achevait sa 74e année. Ce fut le jour choisi pour célébrer une grand'messe solennelle d'action de grâces à l'occasion de ses Noces d'Or Sacerdotales.

La splendide église du Très Saint Sacrement, à l'érection de laquelle Monsieur l'abbé Pâquet s'est employé avec tant de zèle et de succès, avait été décorée par les Franciscaines Missionnaires de Marie avec cette délicatesse et ce bon goût dont elles ont le secret. Les serres de l'Hôtel-Dieu du Sacré-Cœur avaient fourni les multiples palmiers qui ornaient la nef, l'autel et le sanctuaire. Toute la chapelle était brillamment illuminée.

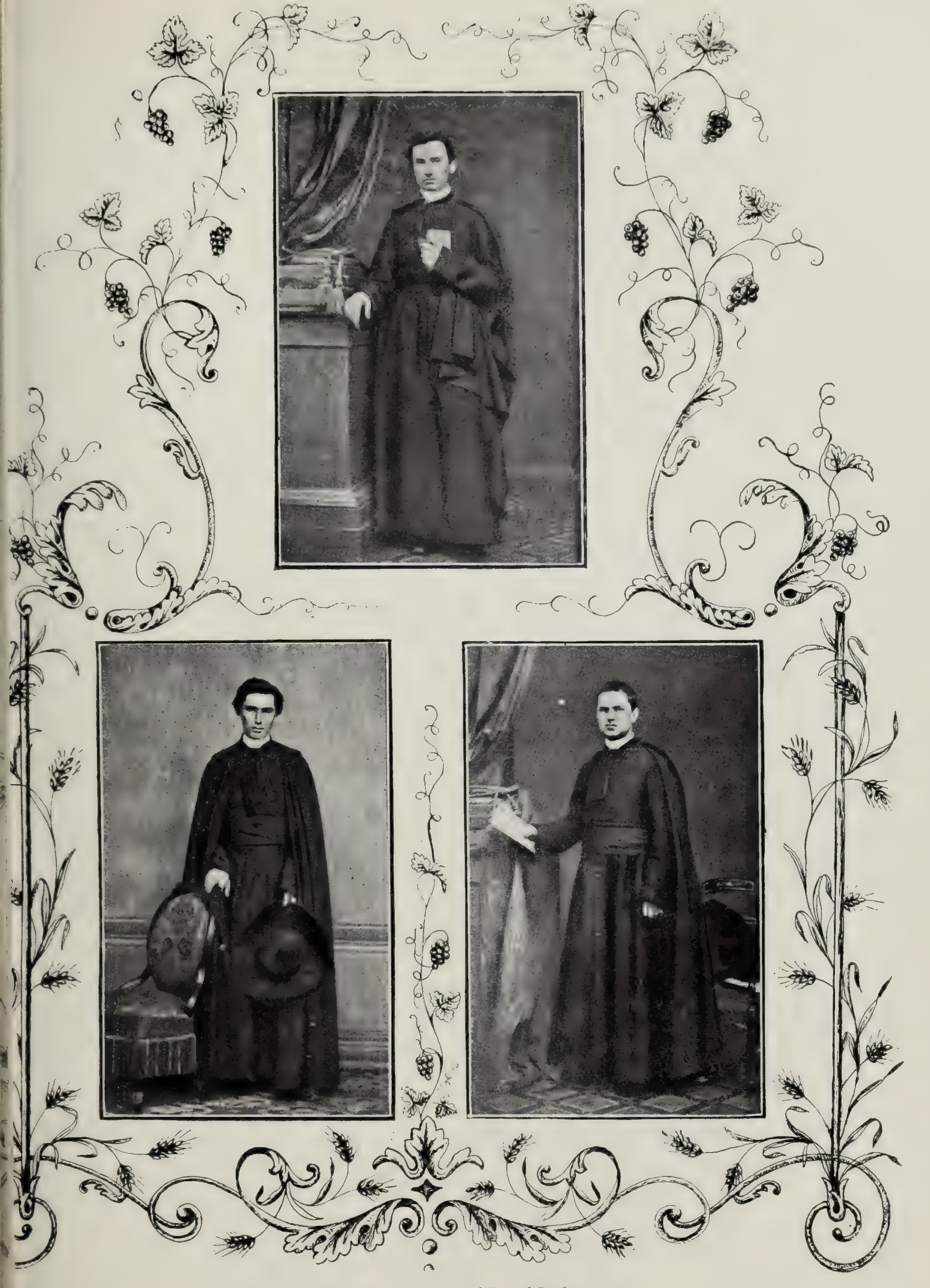
1. Cf. *L'Action Sociale*, 23 et 24 octobre; *Le Soleil*, 24 octobre; *The Quebec Chronicle*, 24 octobre; *The Catholic Register Extension*.

Accompagné, comme diacre et sous-diacre, des RR. PP. Marie-Anselme et Hyacinthe, Frères Mineurs du couvent de Québec, le Vénéré Jubilaire, toujours vigoureux et plein de santé, devait célébrer lui-même la sainte messe en présence de Monseigneur Bégin, archevêque de Québec.

Sa Grandeur avait tenu à donner cette marque d'amitié à celui qui fut durant trois ans son compagnon d'études au séminaire français de Rome, et durant près de vingt ans, son collègue dans la chaire de théologie à l'Université Laval de Québec.

A dix heures, Sa Grandeur, revêtue des ornements pontificaux et précédée d'un nombreux clergé, faisait son entrée solennelle dans l'église du Très Saint Sacrement. Au trône pontifical, M. l'abbé Pagé, aumônier de l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang, remplissait les fonctions de prêtre-assistant ; celles de diacre et de sous-diacre d'honneur étaient remplies par MM. les abbés Garon et Derome, aumôniers, l'un, des Religieuses du Bon-Pasteur, l'autre, des Sœurs de la Charité.

Au chœur, en avant de la communauté des Franciscaines Missionnaires de Marie, on



M. L'ABBÉ L.-N. BÉGIN

M. L'ABBÉ L.-H. PAQUET M. L'ABBÉ B. PAQUET

ÉTUDIANTS A ROME DE 1863 A 1866

P. 20

remarquait le neveu du Jubilaire Mgr L.-A. Pâquet, Protonotaire Apostolique et Vicaire Général de Québec, Mgr Gagnon, Mgr Rouleau, M. l'abbé Gosselin, recteur de l'Université, le T. R. P. Ange-Marie, Vicaire Provincial des Frères Mineurs, le T. R. P. Lemieux, Provincial des Rédemptoristes, le R. P. Frédéric, Commissaire de Terre Sainte, MM. les abbés Lindsay et Huard, de l'Archevêché, MM. les curés des paroisses urbaines, les RR. PP. Supérieurs d'Ordres religieux, les aumôniers des différentes communautés de la ville, et quelques autres prêtres du diocèse.

A l'autel, les Frères Mineurs s'acquittèrent de la partie liturgique. La messe du jour, dans cette église franciscaine, était celle du célèbre Saint Jean de Capistran, le vainqueur des Turcs, comme le nomme la liturgie : *exterminator Turcarum.* Cette messe fut chantée en plain-chant par le chœur d'étudiants des Frères Mineurs.

A l'Evangile, le T. R. P. Ange-Marie Hiral, Vicaire Provincial des Frères Mineurs, prononça la belle allocution suivante :

*Venite, audite, et narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.* Ps. LXV, 16.

Venez, écoutez, et je vous raconterai à vous tous qui craignez le Seigneur combien il a comblé mon âme de bienfaits.

Monseigneur,

Vénéré Jubilaire,

Frères dans le sacerdoce,

Mes Sœurs et mes Frères,

Les pages de nos Saints Livres sont remplies d'hymnes et de chants de reconnaissance envers Dieu. C'est qu'en effet, ce Dieu miséricordieux et bon a comblé ses créatures de ses divins bienfaits, et le cœur de l'homme, comme une harmonieuse lyre, chante son bienfaiteur magnifique. Tout ce qu'il est et tout ce qu'il a lui vient de Dieu seul, et avec quelle profusion le Souverain Maître n'a-t-il pas répandu les biens de la nature et de la grâce ! Aussi l'homme se sent-il tout à la fois dans la nécessité et dans l'impuissance de louer dignement Celui qui met tant de bonté à le sortir du néant pour le combler ensuite de ses bienfaits.

Nécessité que tout son être proclame, nécessité qu'imposent le nombre et l'exquise qualité des biens reçus. Impuissance cependant devant le Dieu infini à qui on ne peut rien donner de plus, à qui on ne peut rendre que ce qu'il possède déjà pleinement. Et

cependant, Lui-même réclame, et à bon droit, cette expression de la reconnaissance ; il l'attend de nos cœurs, et dans sa prévenante charité il veut bien déterminer même le mode et le temps de cette reconnaissance envers sa bonté infinie. C'est ainsi que tous les jours il veut qu'on lui offre le sacrifice d'honneur et de louange avec le sacrifice expiatoire ; que tous les ans il y ait des fêtes de la reconnaissance et de l'action de grâces ; que tous les sept ans il y ait le repos, et tous les cinquante ans, le jubilé[1] .

Le Jubilé ! Cette cinquantième année sera l'année de la louange du Seigneur : que l'on sonne de la trompette ! l'année de la rémission, où chacun rentrera dans la possession de l'héritage de ses pères : le champ, la vigne, la maison, la liberté seront rendus à qui les avait perdus. C'est le Seigneur qui le dit : Le Seigneur qui a donné l'héritage, le Seigneur qui a délivré de la servitude d'Egypte ! C'est le Seigneur ! En cette année la terre ne sera pas ensemencée et la vigne ne sera point taillée, et le Seigneur en triplera le rendement pour qu'il suffise à la famille, à l'hôte et à l'étranger ; c'est l'année d'abondance et de bénédiction. Mais la terre de la divine promesse, la terre où coule le lait et le miel, la terre du froment et du vin n'était qu'une lointaine et pâle figure du cœur du prêtre chrétien et catholique. Le cœur du prêtre est cette terre prévenue des bénédictions divines où coulent ses bienfaits, où germent divinement le froment et la vigne eucharistique.

Depuis cinquante ans, la terre de votre sacerdoce donne son fruit, Monsieur l'Aumônier. C'est l'année

---

1. Lévit., xxv, 10.

de la louange, de la bénédiction et de l'action de grâces. La trompette a sonné ! la trompette de la reconnaissance et de la gratitude ; et de partout accourent ceux qui, avec vous, viennent remercier le Seigneur. Ce sont vos frères dans le Sacerdoce, et à leur tête, notre Pasteur et notre Père, qui fut votre ami de jeunesse sacerdotale, qui le reste toujours, puisque toujours au pied des Saints Autels, cette jeunesse se renouvelle dans la joie. Ce sont vos filles spirituelles, religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie et d'autres encore, à qui toute votre vie vous avez donné votre dévouement et vos labeurs, avec votre parole et votre ministère. Ce sont les humbles enfants de Saint François, vos frères aussi, du troisième et du premier Ordre, qui ont éprouvé votre protection bienveillante, senti votre direction ferme et fait l'expérience de votre ardeur qui ne vieillit pas plus que votre zèle. Pour avoir été les derniers, ils n'en sont pas moins bien partagés que leurs aînés et peut-être plus chéris. Ceux qui vous aiment sont accourus de partout, on leur a dit : *Venite*, venez, et maintenant on ajoute : *audite*, écoutez... Mais, c'est vous, cher Jubilaire, qu'ils voudraient entendre : " *narrabo, omnes qui timetis Deum, quanta fecit animæ meæ.* " C'est de votre bouche que nous voudrions entendre raconter, nous qui craignons Dieu, les grandes choses qu'il a faites en votre âme. Mais, non, vous vous taisez. La parole de la terre féconde, c'est son fruit ; et en l'année du Jubilé pourront s'en nourrir et l'enfant de la famille, et l'étranger qui passe. Venez donc et écoutez ! Ecoutez, vous tous qui craignez le Seigneur, et je vous raconterai les fruits de cette terre sacerdotale qui fait son jubilé !

Toutefois la louange et la bénédiction et l'action de grâces montent vers Dieu, l'Auteur de tout don parfait. Pour si fertile qu'elle fût, ce n'était pas à la terre que ce fidèle Israélite offrait la gerbe des prémices, non plus que le premier pain fait de son blé, mais au Seigneur Dieu qui a donné la vie au germe, qui a donné la fécondité à la terre, qui l'a pénétrée de son éther, qui l'a réchauffée des ardeurs de son soleil, qui l'a humectée des gouttes de sa rosée, qui l'a baignée des flots de sa lumière. Ainsi, que de tous les bienfaits accordés au cœur sacerdotal, la gloire en remonte à Dieu ; de la floraison de ses œuvres, que la gloire en remonte à Dieu ; de la saveur de ses fruits, que la gloire en remonte à Dieu !

## I

Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet naquit à Saint Nicolas le 23 octobre 1838. Au pays natal une autre voix dira les prédilections divines que Dieu manifestait pour cette patriarcale famille où il devait se choisir des prêtres éminents par leur science et des chrétiens si fermes dans leur foi. Elle dira son intégrité, sa charité, son esprit chrétien. Si la vocation sacerdotale est une grâce de Dieu, n'est-ce pas dans les familles chrétiennes que se préparent les jeunes cœurs où cette grâce sera recueillie pour y devenir féconde ?

Au Séminaire de Québec fut cultivée, grandit et s'épanouit cette vocation, là où depuis trois siècles se sont formés les prêtres du Seigneur, qui ont porté au loin la vie sacerdotale, comme la graine cueillie sur une terre sert à ensemencer d'autres terres, qui connaissent à leur tour, la vie et la fécondité.

O Eglise de Québec, lève les yeux et vois : tes fils, sortis de toi, sont allés au loin et t'ont formé une couronne dont le rayonnement remplit la moitié de cet hémisphère.

Notre Jubilaire fut ordonné prêtre par Monseigneur Baillargeon le 21 septembre 1862. Déjà le Prélat avait témoigné au jeune Séminariste sa paternelle confiance en le choisissant comme secrétaire. Les premières années de la vie sacerdotale du Vénéré Jubilaire devaient s'écouler à Rome au centre de la foi, de la vérité et de l'amour. Le Séminaire de Québec avait envoyé près du Vicaire de Jésus-Christ, à l'école par excellence, des jeunes prêtres en qui il avait distingué plus de talents et qui devaient, en effet, être son lustre et sa gloire. Le Séminaire et l'Université d'aujourd'hui savent ce qu'ils doivent à ces ouvriers du matin. C'étaient Monsieur l'abbé Louis-Nazaire Bégin, — Monseigneur, — et les abbés Benjamin et Louis-Honoré Pâquet, — cher Monsieur l'Aumônier. Je ne dirai pas ici les charmes de ces heureux jours au Séminaire français. Je dirai seulement que Dieu préparait au foyer de la lumière ceux qui devaient ensuite éclairer ici leurs frères, portant à leur front, comme un rayonnement de la vérité qui brille, à Rome, de tout l'éclat du centre incandescent.

De retour au pays, l'enseignement théologique leur fut confié au Séminaire de Québec. Si nous prêtons l'oreille, nous entendrons comment cet enseignement de Monsieur l'abbé Pâquet est apprécié par ses anciens élèves : on en dit encore la force et la clarté. Et ce n'est pas là une appréciation de parade et de circonstance, c'est le témoignage spontané de ceux qui ont reçu cet enseignement. Et qu'avons-nous besoin d'ailleurs de ce témoignage, nous qui encore

aujourd'hui pouvons apprécier la lucidité de cet esprit et la sûreté de cette doctrine.

A cette claire et nette intelligence Dieu a donné un organe d'expression doué de cette même clarté et netteté. Les vérités divines par la voix du docteur vibrent d'accents précis et sonores comme les éclats des trompettes d'argent qui précédaient la marche de l'arche d'alliance.

L'enseignement théologique s'est fait entendre dans la chaire de l'Eglise comme dans la chaire de l'Université. Cette voix a porté la divine vérité aux peuples comme aux lettrés, et avec quel fruit ! Aux savants, le Jubilaire projetait la lumière ; aux enfants, il rompait le pain ; aux communautés religieuses, il versait le lait et le miel plus substantiels encore !

Tout prêtre, dans l'Eglise de Dieu, doit porter au peuple la parole divine ; à lui, il a été dit : *Allez et enseignez toutes les nations.* Cependant, il ne sait pas toujours quelle moisson produit le grain qu'il jette avec confiance. Mais quelle consolation de voir des brebis égarées revenir au bercail à la voix de ce pasteur, tant elle ressemble à celle du Suprême Pasteur des âmes et s'identifie avec elle ! Cette consolation de la conversion des hérétiques qui n'est pas donnée à tout ministère sacerdotal, elle a été abondante dans les cinquante années de sacerdoce que nous célébrons. Que de conversions de protestants ! Ici, c'est dans l'humble petite église d'une campagne où le Jubilaire est en villégiature ; les motifs de crédibilité de notre sainte foi sont si clairement expliqués que les intelligences et les cœurs s'ouvrent à la grâce de la conversion. Là, ce sont les instructions particulières qui détruisent les dernières objections où se réfugiait l'erreur.

La parole ne lui a pas suffi ; comme les Apôtres, il a employé la plume, — ce coup de plume aussi tranchant que l'éclat de sa voix, — et depuis des années la source abondante coule toujours dans les pages de la *Revue Eucharistique*. L'écrit a une portée plus grande encore que celle de la voix. Cette bonne parole qui reste, que l'on peut retrouver tout aussi vivante après des années de silence et de sommeil sur un rayon de bibliothèque ou au fond d'un tiroir, cette bonne parole qui va au loin, et qui persévère depuis de longues années déjà, Monsieur l'Aumônier des Franciscaines Missionnaires de Marie la répand largement. Qu'elles sont douces et fortifiantes ces pages qui parlent de Jésus-Hostie, qui le font aimer, qui racontent ses gloires et ses bienfaits, sa force et sa douceur, son action et sa patience ! Ces pages sont vraiment le lait et le miel qui coulent pour la nourriture des âmes.

Ainsi, héraut de la parole divine, organe de la Divine Vérité, par sa doctrine notre Jubilaire a été *la splendeur de la lumière*, *l'éclat de la trompette*, *la substantielle force du lait*, *la douceur délectable du miel.*

## II

Mais le prêtre n'est pas seulement docteur, il est surtout sacrificateur du plus auguste et du plus saint, du plus pur et du plus grand sacrifice. Jésus, Victime de son Père et du monde, s'est mis dans les mains de son prêtre pour continuer ici-bas le sacrifice du Calvaire et faire ainsi toujours couler sur le monde qui se souille, le sang qui purifie, sur le péché qui tue, le sang qui vivifie. Il a mis dans les mains du prêtre

corbeille divine, le Pain des Anges devenu le Pain du voyageur, le Pain des enfants et le Pain des hommes, le Pain des faibles et le Pain des forts, le Pain des vierges et le Pain des pénitents, le Pain de tous les jours et le Pain du Viatique.

Dans une vie sacerdotale de cinquante ans, combien de fois s'est renouvelé le Sacrifice auguste qui réjouit le ciel et la terre, le Sacrifice qui apaise la justice et fait résoudre la miséricorde, qui chasse la haine et attise l'amour ! Sur combien de plages, nouveau Calvaire, l'Autel est-il dressé ! Que d'églises, que de sanctuaires vénérés ont vu le prêtre recommencer l'acte régénérateur du Golgotha ! Que d'âmes ont reçu ce Pain céleste ! A combien il a apporté lumière dans les ténèbres, force dans la faiblesse, victoire dans la lutte, paix dans la tribulation, consolation dans les larmes, extase dans le bonheur, active flamme dans l'amour ! Tournez vos regards vers ces cinquante ans de prêtrise comme vous les tourneriez vers un ciel rempli d'étoiles, dont vous ne pouvez ni compter le nombre, ni mesurer les immensités, ni arpenter les orbites.

Toute vie sacerdotale sème ainsi au firmament des âmes les précieuses et incommensurables étoiles des messes dites et des communions distribuées, mais il n'est pas donné à tout prêtre d'élever, au Dieu de l'Eucharistie qu'il aime, un temple, où, perpétuellement il sera adoré et aimé.

Cette particularité est l'Œuvre de notre Jubilaire.

Puisqu'il faut aujourd'hui chanter vos gloires, ô mon Dieu, et vous dire notre reconnaissance, qu'il nous est doux de le faire dans ce temple, dont les murs recueillent nos accents pour vous les porter, comme des échos des battements de nos cœurs ! C'est vous,

ô mon Dieu, qui êtes l'inspirateur des saintes pensées et des désirs féconds, c'est vous qui donnez le vouloir et l'agir, le désirer et le faire ; que toute gloire vous soit rendue.

Ce temple qui nous voit aux pieds de Dieu, — qui ne le sait ? — est le fruit d'automne du champ fécond qui fait son jubilé ! Quels n'ont pas été pour lui les soins et les sollicitudes ! Aucun détail n'a été négligé, aucune ligne ne s'est contentée d'être une ébauche. A la conception du plan général s'est ajouté le souci du détail, et il dure encore, sans menacer de prendre fin. C'est la coupole, que, dès sa création, vous appeliez "angélique", Monseigneur ; c'est le flamboyant luminaire qui semble un prélude aux clartés éternelles et à la lumière de gloire ; ce sont les orgues aux délicates et plaintives voix ; c'est le baldaquin où Jésus, nous quittant dans son Ascension glorieuse, nous assure pourtant que nous ne restons pas des orphelins délaissés, mais qu'il demeure avec nous ; ce sont les anges adorateurs si pieusement taillés en d'idéales blancheurs de marbre. Et, nous rapprochant toujours, c'est l'autel aux colonnes et aux pans d'onyx ; nous rapprochant plus encore, c'est le radieux ostensoir fait d'amour plus encore que d'or, fait de sacrifices plus encore que de pierres précieuses ! Puis s'éloignant un peu, comme dans un déclin, ce sont les vitraux qui tamisent la lumière, le chemin de croix qui redit l'amour de l'autel, une autre mélodie sur le même thème. Tous ces détails ont absorbé les années dernières du Jubilaire, ont captivé son cœur, ont été un écoulement de sa charité. Mais c'était pour le Dieu de l'Eucharistie, Dieu avec nous, l'Emmanuel ! Peut-on trop faire pour un Dieu qui se donne sans compter, qui demeure sans jamais s'absenter, qui éclaire sans

déclin d'ombre, qui aime sans connaître de relâche.

Mais ce n'est là que le temple matériel. Pour honorer le Dieu de l'Eucharistie, il faut plus que des pierres ; pour se tenir devant lui, plus que des murailles et des colonnes ; pour s'élever vers lui, plus qu'une coupole hardie ; pour brûler, plus que des lampes et des cierges ; pour adorer il faut plus que de l'encens et des fleurs. Seuls des cœurs peuvent aimer, il faut des cœurs à l'Amour !

De quelle sollicitude paternelle le Jubilaire n'a-t-il pas entouré cette communauté de Franciscaines adoratrices ! Je dirai encore vos gloires, ô mon Dieu, en disant celles de la charité. Mais n'ai-je pas trop entrepris ? Sais-je tout ce qu'a faitcette charité ingénieuse, ce dévouement inlassable ? Aux Colombes du Tabernacle, aux Epouses de Jésus, il fallait un colombier, une demeure ; la demeure s'est élevée, elle s'est agrandie à mesure que le nombre des filles de François s'est accru. Je ne voudrais pas laisser un instant croire que c'est là l'œuvre de son unique charité ; ce n'est pas à vous qu'il faudrait le dire ; mais si une volonté a présidé à l'organisation de cette charité, n'est-ce pas celle du Jubilaire ? si une main a donné l'exemple de la largesse, n'est-ce pas la sienne ? si une énergie a donné l'entrain et l'encouragement, n'est-ce pas l'énergie qui le caractérise ? si un cœur a été fidèle dans l'épreuve, n'est-ce pas celui qui bat dans sa poitrine ?

Aux adoratrices du dedans il fallait les adorateurs et les adoratrices du dehors. Le Sanctuaire du Très Saint Sacrement, à Québec, grâce à votre bienveillance, Monseigneur, mais aussi grâce aux initiatives du Jubilaire, est devenu le centre de l'Adoration diocésaine.

C'est aussi à cette pensée que se rattache la fondation des Fraternités du Tiers-Ordre qui gardent jalousement leur nom comme un souvenir de leur naissance à l'ombre de ce sanctuaire : les Fraternités du Très Saint Sacrement. Fidèles à la reconnaissance, tous les Tertiaires de la Fraternité, longtemps dirigée par vous après avoir été fondée par vous, cher Jubilaire, vous ont déjà dit leur merci du cœur et se sont unis à vous pour louer et bénir le Dieu qui réjouit votre jeunesse.

Et n'est-elle pas aussi une Œuvre Eucharistique la fondation du couvent d'études des Frères Mineurs de Québec ! Votre âme ne se réjouit-elle pas quand tous les ans les gerbes Eucharistiques, — les nouveaux prêtres, — sont définitivement liées dans ce champ du Père de Famille et vont porter ensuite au loin le Froment des Elus. Oui, votre cœur se réjouit, avec le cœur de Dieu, quand vous voyez ceux qui à plus d'un titre peuvent se dire vos enfants s'en aller aux pays infidèles faire connaître et aimer Jésus-Hostie ; lorsqu'ils se répandent, partant de Québec, dans nos villes et nos campagnes canadiennes pour faire aimer davantage le Dieu de l'Eucharistie.

A cette œuvre vous avez votre large part, Monsieur l'Aumônier. Si votre bonté paternelle, Monseigneur, nous a reçus dans sa ville épiscopale, dans ce cher Québec autrefois desservi par nos Pères, premiers missionnaires, et glorieusement et si longtemps servi par eux, si votre main bienveillante nous a rouvert les portes fermées sur nous par le malheur des temps, n'est-il pas vrai, sans rien enlever à l'acte généreux de votre cœur, qu'avec d'autres voix, qui vous demandaient cette fondation, vous avez entendu la voix de votre ami d'enfance, de l'Aumônier des Franciscai-

nes, de celui qui devait être le Père des Mineurs ? Vous permettez bien qu'avec vous il partage notre reconnaissance, et que nous mettions aujourd'hui quelque chose du mérite de notre fondation au bilan de ses bonnes œuvres ; ce n'est que justice, n'est-ce pas ?

Continuelles et multipliées, grandes et belles auront été les Œuvres Eucharistiques de ces cinquante années de sacerdoce. Aussi il me semble que la bénédiction patriarcale du froment et du vin se soit réalisée dans l'existence sacerdotale que nous bénissons. Notre Divin Maître, comme Isaac bénissant son fils, peut dire aujourd'hui à son prêtre : Votre odeur, ô mon fils, monte vers moi comme celle d'un champ bien rempli, "*sicut odor agri pleni.*"

Et de toutes ces œuvres nous vous bénissons, ô Seigneur mon Dieu !

Si dans cette vie de cinquante ans de sacerdoce il a pu se glisser quelque erreur ou quelque faute, au pied de votre autel, votre prêtre en a fait l'humble aveu, il a frappé sa poitrine, et demandé votre pitié. Ses frères vous ont prié pour lui, demandant la miséricorde à votre puissance, le pardon à votre bonté, la vie éternelle à votre libéralité : *Misereatur tui Omnipotens Deus, et dimissis peccatis tuis, perducat te ad vitam æternam.* Tous, pour lui, au nom de ses œuvres, mais plus encore au nom de votre eucharistique amour, nous vous demandons l'éternelle bénédiction des élus. Si souvent il a élevé vers vous l'Hostie de propitiation, si souvent il a dressé vers le ciel le calice de bénédiction, si souvent, ô divin Ostensoir, il vous a balancé dans le geste bénissant sur la tête de vos adorateurs à genoux, divin épi bercé comme par un céleste zéphir, bénissez-le aujourd'hui de ses bénédictions accumulées

et dont vous n'avez laissé perdre aucune. Il vous a loué dans le temps, il a proclamé votre vérité, fait éclater votre parole, versé le lait de vos enseignements, distillé le miel de votre doctrine, bénissez-le dans l'éternité. Il vous a béni dans votre auguste Sacrement, il a élevé un temple à votre gloire, rangé des âmes fidèles autour de votre trône, bénissez-le d'une bénédiction de votre cœur.

Longtemps conservez-nous ses exemples, encouragez-nous de son ardeur, excitez-nous de son zèle ; longtemps encore permettez-lui de vous servir, de vous bénir sur la terre pour que plus ample et plus glorieuse soit la divine récompense que vous lui préparez dans le ciel. Ainsi soit-il.

Après ce magnifique discours, la messe se poursuivit et s'acheva un peu avant midi.

## § II

### Le Banquet

A la suite de cette cérémonie, la plupart des membres présents du clergé prirent part à un banquet donné dans une des salles de la nouvelle imprimerie des Franciscaines Missionnaires de Marie. Sobrement et délicatement ornée, cette salle était du plus gracieux effet.

Mgr l'Archevêque présida ayant à sa droite, M. l'abbé L.-H. Pâquet, le Jubilaire, et, à sa gauche Mgr L.-A. Pâquet, Vicaire Général.

Au dessert, Mgr Bégin présente ses félicitations au digne Jubilaire, et prend plaisir à rappeler entre autres souvenirs les trois années d'études que Sa Grandeur et l'abbé Pâquet ont passées ensemble à Rome, et les intéressantes vacances qu'ils prenaient en France et en Suisse. Ensemble aussi, ils ont enseigné la théologie au Séminaire de Québec. Puis, les années s'écoulèrent, M. l'abbé L.-H. Pâquet devint Aumônier des Franciscaines Missionnaires de Marie, et Sa Grandeur rappelle les débuts de l'Institut à Québec. Les difficultés ne manquèrent pas à l'œuvre naissante. Cependant, en quelques années, grâce au dévouement de M. l'abbé Pâquet, grâce aussi au zèle infatigable du R. P. Frédéric, et de Lady Routhier auquel Mgr est heureux de rendre un juste hommage, l'humble chapelle des Sœurs Franciscaines est devenue le splendide sanctuaire que tous admirent aujourd'hui.

M. l'abbé L.-H. Pâquet se lève à son tour et prononce les paroles suivantes :

Monseigneur,

Mes chers confrères,

Vous me trouverez sans doute bien excusable d'éprouver en ce moment une vive émotion et une véritable surprise en me voyant l'objet de si hautes et si cordiales attentions.

Loin de moi, — je me hâte de le dire, — la pensée que ce concours sympathique puisse s'adresser uniquement à mon humble personne et à mon pauvre mérite.

Votre but, Monseigneur et chers confrères, en répondant si gracieusement à l'invitation de la communauté, — je l'ai compris et j'aime à le dire, — est avant tout un but de bienveillance et de charité. Vous êtes venus m'aider à remercier Dieu de ce que, malgré tant d'apparences contraires, il a permis que j'atteigne un anniversaire qui est le privilège d'un petit nombre et que nous regardons à bon droit comme un événement remarquable, comme une date d'autant plus enviable qu'elle est plus rare.

J'avais, en effet, ce matin, un premier et grand devoir à remplir : remercier Dieu et lui demander pardon. Vous vous êtes unis à moi pour m'aider à remplir ce devoir, au Saint Sacrifice de la messe, dans cette pieuse chapelle où jour et nuit Notre-Seigneur reçoit un spécial hommage d'adoration et où il se plaît à accorder les grâces les plus abondantes et les plus précieuses.

Ce premier devoir rempli, il en est un autre qui s'impose à mon cœur. C'est de vous remercier, vous, Monseigneur, qui avez bien voulu, mettant de côté vos hautes occupations, venir présider cette réunion



Eglise du Très Saint Sacrement

Québec

P. 39.

de famille et combler ainsi mes vœux les plus chers.

Vous connaissant, Monseigneur, comme la Providence a voulu que je vous connaisse, il m'est facile de deviner les sentiments qui vous ont inspiré l'acte de bienveillance que vous accomplissez envers moi aujourd'hui.

Vous vous êtes rappelé qu'autrefois nous avons vécu de la même vie. Malgré les vicissitudes et les surprises que le temps nous ménage à tous, vous n'avez pas voulu oublier qu'ensemble nous avons fait à Rome nos études théologiques, qu'ensemble et côte à côte, au début de la faculté de théologie de l'Université, nous avons pendant de longues années enseigné la science sacrée.

Il était naturel qu'il s'établisse entre nous d'agréables, je dirais même de fraternelles relations, que le temps et les circonstances ont nécessairement modifiées, sans jamais cependant en effacer le souvenir.

C'est sans doute grâce à ce souvenir bienveillant de votre part qu'au moment où désespérant de ma santé je songeais à me retirer de tout ministère régulier, vous m'avez offert une œuvre qui me sourit, parce qu'elle requérait un genre de vie plus actif, œuvre à laquelle depuis plus de dix-sept ans je travaille avec bonheur et dans la pleine mesure de mes forces.

Cette œuvre était double. Vous vouliez établir sur ces hauteurs historiques, sur ces fameuses plaines d'Abraham auxquelles il ne manquait que cette gloire, un centre diocésain pour l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement. Vous vouliez aussi, vous rappelant ce que le Canada, Québec en particulier, doit aux anciens Missionnaires, religieux et religieuses venus de cette France chrétienne qui a toujours été le porte-flambeau de la foi jusqu'aux extrémités du monde,

vous vouliez favoriser la fondation d'une communauté de Sœurs Missionnaires sous la protection spéciale de la Congrégation de la Propagande. Œuvre d'adoration, la plus belle des œuvres de prière ; œuvre d'apostolat, la plus chère au cœur de l'Eglise.

Pour accomplir ce double objet la Providence mettait sous votre main de vaillantes filles de Saint François d'Assise dont la Règle s'adaptait admirablement à vos projets et à vos désirs.

J'acceptai de travailler sous vos ordres, de prêter mon concours à la nouvelle communauté, et aujourd'hui, Monseigneur, grâce à votre sage direction et à vos paternels encouragements, grâce à la charité de votre clergé, qui cette fois comme toujours a tenu à honneur de seconder vos vues et vos désirs, grâce à de généreux donateurs, à d'infatigables zélateurs que Votre Grandeur vient de mentionner avec éloge et à si juste titre, grâce au bon esprit, au dévouement, au courage indomptable d'une communauté dont je n'ai pas à vous apprendre la valeur et le mérite, les deux œuvres que vous vouliez, Monseigneur, elles sont fondées, et j'ose dire qu'elles font honneur à votre diocèse et à votre administration.

Les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, en véritables filles du Patriarche Séraphique, font avec un grand bonheur, comme œuvre diocésaine, l'adoration du Saint Sacrement ; et vous serez contents d'apprendre, Monseigneur et chers confrères, que le noviciat de Québec a déjà fourni, dans l'espace des douze ou quinze dernières années, au-delà de trois cents religieuses dispersées aujourd'hui dans le monde entier, et dont plus d'une centaine, excellentes, intrépides Missionnaires, au témoignage souvent répété des Supérieures de l'Institut et des Evê-

ques dont elles relèvent, sont heureuses de répandre, par le spectacle d'une inépuisable charité et d'un dévouement qui va jusqu'au martyre, le nom et la bonne odeur du Christ dans les pays infidèles.

Je devais, il me semble, Monseigneur, ces quelques paroles d'éloge à la communauté au service de laquelle j'ai consacré avec tant de plaisir et de bonheur les meilleures années de ma vie ; à un Institut que la Providence semble avoir pris sous sa protection spéciale, puisque, — merveilleux développement, — fondé il n'y a guère que trente et quelques années, il compte déjà quatre mille religieuses et cent cinquante maisons dont plus de la moitié dans les pays encore étrangers à la foi chrétienne.

Il me reste à remercier le T. R. Père Provincial des Pères Franciscains du magnifique sermon que tous nous venons d'admirer. Si j'avais un reproche à faire au digne prédicateur, ce serait d'avoir excédé dans les éloges qu'il a cru devoir m'adresser. Mais, étant donnée sa généreuse nature de Méridional, je devais m'attendre à ce qu'il me servît une coupe débordante. Il n'y a pas manqué. Mais je lui pardonne à la condition qu'il ne recommence pas avant dix ans. D'ici là je ferai l'impossible pour me blinder d'humilité.

Monseigneur, pour une fois dans ma vie, par le fait qu'avec la grâce de Dieu j'ai atteint mes cinquante années de prêtrise, je suis heureux de dire que je vous donne un bon exemple. Permettez que me faisant l'interprète des prêtres et des fidèles de votre diocèse, j'exprime, en finissant, le vœu que le Ciel vous accorde de célébrer non-seulement vos Noces d'or, mais aussi vos Noces de diamant, dussé-je moi-même pousser jusque là l'exemple que je vous donne aujourd'hui et dont je me sens si fier.

En l'absence de M. l'abbé Amédée Gosselin, Recteur de l'Université Laval, Mgr Louis-Adolphe Pâquet, Vicaire Général, prend la parole :

Je regrette que Monsieur le Supérieur du Séminaire, présent à la belle cérémonie religieuse de ce matin, ait été empêché d'assister au splendide banquet qui en est le digne pendant, et qu'il n'ait pu apporter lui-même au héros de cette fête le message de félicitations et de joie qu'il lui appartenait d'offrir de la part du Séminaire et de l'Université.

En son absence, et malgré des liens de famille qui devraient plutôt me commander le silence, je me permettrai de dire avec quel bonheur les membres actuels de l'institution à laquelle M. l'abbé Pâquet fut si longtemps attaché, s'associent aux réjouissances dont nous sommes aujourd'hui les témoins ; combien ils sont reconnaissants à cet ancien directeur du Séminaire et de l'Université des services signalés que, par sa parole, ses conseils, son intelligence des affaires, il sut rendre à l'Œuvre commune qui nous est chère.

Avant de prendre en main le ministère spécial et si important qu'il exerce présentement, l'Aumônier des Révérendes Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie eut, on le sait, à remplir la noble tâche de répandre sur les jeunes lévites, groupés autour de sa chaire de dogme, les lumières d'une science puisée aux meilleurs foyers de la doctrine romaine. Plusieurs confrères ici présents, et plus anciens que moi, pourraient attester mieux que moi toute la clarté et toute la solidité de cet enseignement.

L'on ne saurait oublier, et je suis heureux en cette



La maison ou est né le Jubilaire

circonstance de rappeler, tout ce que notre Faculté de Théologie doit de gratitude et d'estime aux premiers maîtres qui fondèrent en quelque sorte parmi nous la théologie universitaire. Emule en cela de notre très vénéré Archevêque, M. l'abbé Pâquet fit sa large part de cette œuvre de pionniers, et l'Université gardera toujours le souvenir reconnaissant de sa collaboration intelligente et féconde en même temps que de son verbe pénétrant et éloquent.

A cet hommage sincère de mes confrères du Séminaire, je joins avec plaisir l'humble témoignage d'affection et de vénération des membres de ma famille, et, en leur nom et au mien, j'offre de tout cœur au Vénérable Jubilaire nos meilleurs souhaits de bonheur, de santé et de longue vie.

Avant de quitter la salle du banquet, Monsieur l'Aumônier annonce aux invités une petite séance, "très intéressante," dit-il, "pour la bonne raison que ce sont les petits enfants de M. Bouffard, curé de Saint-Malo, qui doivent en faire les frais."

Et en réalité, durant près d'une heure les bébés de la maison de la Providence à Saint-Malo, — maison dirigée par les Franciscaines Missionnaires de Marie,—ont donné une délicieuse petite séance où la délicatesse et la grâce le disputaient à la naïveté et à la simplicité.

Pour clôturer cette charmante réunion deux

arrière-petites-nièces de M. l'abbé L.-H. Pâquet, les gracieuses enfants de M. l'avocat Etienne-Théodore Pâquet, vinrent lui offrir, au nom de sa famille, deux magnifiques bouquets de fleurs naturelles.

## § III

### Les Amis

A cinq heures après midi, un salut solennel a été chanté par les Révérendes Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie.

M. l'abbé L.-H. Pâquet présidait, ayant à ses côtés, comme diacre et sous-diacre, les RR. PP. Hyacinthe et Grégoire, Frères Mineurs du couvent de Québec.

A l'issue de ce salut, un groupe d'amis de M. l'abbé L.-H. Pâquet se réunit à la salle d'exposition de la communauté.

Sous l'inspiration d'une personne dévouée et reconnaissante, un comité s'était formé dans le but d'organiser une souscription et d'offrir une bourse à M. l'abbé L.-H. Pâquet à l'occasion de ses noces d'or.

Ce comité se donna comme président M. Jos. Archer et comme secrétaire M. Edmond

Lortie. En quelques jours, grâce à une activité et à un dévouement remarquables, une très belle somme fut recueillie.

C'est pour offrir cette bourse à M. l'abbé L.-H. Pâquet que, malgré l'heure incommode et la température très maussade, la moitié environ des souscripteurs se trouvaient réunis, le 23 octobre à cinq heures et demie après midi, chez les Franciscaines Missionnaires de Marie.

Le président du comité demanda à M. le sénateur P.-A. Choquette de vouloir bien donner lecture de l'adresse suivante :

## Adresse présentée par quelques amis

La vénération, la reconnaissance et l'amitié accourent auprès de vous, ce soir, pour célébrer dans un même accord les joies apportées au milieu de nous par votre cinquantenaire.

Nous appelions de tous nos vœux ce moment pour vous exprimer les sentiments divers qui nous agitent et nous émeuvent ; et pourtant voilà que tout à coup nous nous prenons à hésiter. C'est que, voyez-vous, vous réunissez dans votre personne tout ce qui peut tenter et effrayer l'éloquence, et nous redoutons de ne pouvoir mettre en relief, comme nous le dicte notre cœur, ces caractères sublimes du prêtre, du père, de l'orateur et de l'ami qui étincellent si brillamment

dans la couronne posée sur votre tête par votre jubilé d'or.

Cinquante ans ! c'est une minute détachée de la longue suite des siècles ; c'est la courte durée d'une vie où se croisent les mélodies chantantes des heures joyeuses et les plaintives harmonies de la douleur ; mais c'est aussi l'écho venu de l'aube où s'est entonné le premier "Introibo", c'est le souvenir sacré d'une première et inoubliable consécration.

Que de radieuses réminiscences nous sont rapportées par le cours rapide de ces cinquante années ! C'est d'abord l'apostolat laborieux et fécond d'un enseignement théologique qui fait encore l'admiration des centaines de lévites dont vous avez formé le cœur et l'esprit ; puissant enseignement dont vous avez étudié les principes, en compagnie de notre illustre archevêque, à Rome, où l'on garde de vous le plus brillant souvenir. C'est ensuite votre prédication dans la chaire de la Basilique, où pieusement réunis pendant vos stations de l'avent et du carême, nous avons recueilli votre parole enflammée et savante qui initiait nos âmes aux mystères ineffables de l'Œuvre de notre Rédemption.

C'est en outre votre rôle de guide et de père de ces femmes admirables que sont les Epouses du Christ et les mères intellectuelles de tant d'enfants ; et pour continuer ce rôle sublime d'initiateur des âmes parfaites, Dieu vous a confié cette phalange de missionnaires, saintes adoratrices que nous appelons nos "Franciscaines" : vivants ostensoirs cachés dans le pli virginal de leur voile couleur d'hostie, qui passent leur exil dans un face à face continuel avec Jésus !

Qui racontera le dévouement que vous avez exercé envers elles ? qui ? sinon Dieu lui-même, lequel seul

connaît vos aumônes, vos sacrifices, vos libéralités sans nombre et les bienfaits d'un ministère que vous avez toujours tenu aux écoutes pour entendre et consoler les misères du pécheur, les soupirs de l'indigent et changer en larmes de bonheur le sanglot navré de la douleur !

A l'évocation des souvenirs d'un ministère sacerdotal si bien rempli, nous ne pouvons nous défendre d'une réflexion bien consolante pour vous et pleine d'enseignements salutaires pour nous : c'est que durant votre carrière sacrée, toute votre conduite semble s'être inspirée des exemples des trois grands pontifes qui ont présidé au gouvernement de l'Eglise catholique durant ces cinquante dernières années.

En effet, comme Pie IX, vous avez aimé les luttes pacifiques pour la défense et la diffusion de notre foi ; mais par la bonté naturelle de votre cœur vous avez convaincu vos contradicteurs après les avoir éclairés.

A l'instar de Léon XIII vous êtes allé ravir au ciel ses rayons purs et vivifiants pour éclairer la route et consoler la foi de ceux qui ont été commis à vos soins.

Enfin dans un acte d'obéissance et de charité ardentes, l'"Ignis Ardens" de Pie X, vous empressant à l'appel de votre archevêque, vous êtes venu au milieu de nous, encourager et fortifier par votre zèle, éclairer par vos sages conseils, et soutenir par votre immense charité, cette communauté de fidèles et perpétuelles adoratrices du Dieu-Eucharistique, et édifier, pour chanter ses louanges, le plus beau temple de notre cité.

Soyez béni, Monsieur l'abbé, pour toutes vos œuvres accomplies. Dieu qui les a vues et inspirées les pèsera au poids de son amour et de son éternité.

En souvenir de notre admiration et de notre véné-

ration, veuillez accepter cette faible offrande de cœurs amis et reconnaissants.

En réponse à ces belles paroles, M. l'abbé L.-H. Pâquet remercie ses fidèles amis et leur dit combien il est touché de leur démarche et de leur généreuse offrande. Cette offrande, il leur en fait connaître de suite la destination. Il songeait depuis quelque temps à restaurer l'intérieur du sanctuaire eucharistique dont il est le gardien. Sans doute, les ressources lui manquaient ; mais en construisant, il avait appris à compter sur la Providence. Il constate une fois de plus qu'il n'a pas eu tort, puisque la Providence lui répond immédiatement par l'entremise d'amis charitables et bienveillants.

A cette occasion, Monsieur l'Aumônier parle des Franciscaines Missionnaires de Marie et de leurs œuvres. Il fait ressortir le fait, que ces religieuses ne sont pas seulement, comme on le croit trop souvent, des *contemplatives ;* ce sont aussi des *missionnaires*, et des missionnaires d'une activité et d'une souplesse remarquables. Pas une nécessité physique ou morale à laquelle elles ne soient prêtes à se dévouer : pensionnats,

hôpitaux, léproseries, dispensaires, ateliers et patronages pour jeunes filles, crèches, écoles ménagères, écoles maternelles, broderie, peinture, imprimerie, etc., etc., etc.[1] Il suffit d'ailleurs de se rendre à leur "Maison de la Providence" à Saint-Malo de Québec, pour voir à l'œuvre les Franciscaines Missionnaires de Marie.

Monsieur l'Aumônier ajoute ensuite quelques mots de remerciements à l'adresse de ceux de ses amis de langue anglaise qui ont bien voulu en cette circonstance lui donner une nouvelle preuve de leur amitié, ce dont il leur est grandement reconnaissant.

Après ces quelques mots, la conversation devient générale, tandis que l'on distribue quelques rafraîchissements.

Parmi les assistants se trouve M. Berlin-

---

1. A l'époque de leur arrivée à Québec, la ville organisait un service sanitaire pour se prémunir contre le choléra, qui était menaçant. Les Franciscaines Missionnaires de Marie offrirent immédiatement leurs services. La Providence écarta le fléau. Dernièrement, dix d'entre elles quittaient la France et dix autres, l'Autriche, pour aller soigner les blessés de la guerre des Balkans.

guet, l'architecte de l'église. M. l'abbé L.-H. Pâquet se fait un plaisir de l'inviter à venir dans quelques mois célébrer avec sa digne épouse dans la chapelle du T. S. Sacrement ses noces de diamant, comme il l'a déjà fait, il y a quelques années, pour ses noces d'or.

## § IV

### Le Patronage

Infatigable, Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet eut encore à présider une réunion au soir de cette belle journée déjà si bien remplie. Comment ne pas s'y prêter d'ailleurs ? C'étaient les enfants des Patronages de la Haute-Ville et de Saint-Malo qui voulaient lui redire leurs vœux et lui exprimer leur gratitude.

A la maison de la Providence, de Saint-Malo, comme à la Haute-ville, les Franciscaines Missionnaires de Marie dirigent un patronage de jeunes filles.

Comme Monsieur l'abbé Louis-Honoré Pâquet ne perd pas une occasion de montrer le bienveillant intérêt qu'il porte aux œuvres de la maison de la Providence, les enfants de



L'ERMITAGE DE NOTRE-DAME DE GRACE

P. 24

ce patronage furent très heureuses de prêter leur concours aux jeunes filles du patronage de la Haute-Ville et de rendre ainsi plus solennelle cette fête du cœur et de la reconnaissance.

Monsieur l'Aumônier était entouré de plusieurs religieux franciscains : Le T. R. Père Ange-Marie, Provincial, les RR. PP. Berchmans, gardien, Frédéric, commissaire de Terre Sainte, Alexandre, Anselme, Hyacinthe, Grégoire.

La communauté des Franciscaines Missionnaires de Marie et les enfants du Patronage formaient l'auditoire réuni dans le soubassement de la chapelle du Très Saint Sacrement.

Pendant près de deux heures, le sérieux et le comique occupèrent l'esprit et le cœur. Chez des Missionnaires on ne pouvait pas ne pas parler de martyre, et l'on entendit l'adieu de la Martyre rendu avec beaucoup de sentiment et d'émotion par M[lle] Millicent Knowles.

Pour terminer, une scène féerique fit apparaître toute une bande de gracieux lutins qui apportèrent à Monsieur l'Aumônier de magnifiques bouquets de fleurs.

Monsieur l'abbé Pâquet se leva pour remercier toutes ces chères enfants, et les encourager à venir chercher au patronage, avec les enseignements qui fortifient, les délassements qui reposent, et la protection qui met leur innocence à l'abri des séductions dangereuses du monde.

La présence du R. P. Ange-Marie fournit à Monsieur l'Aumônier l'occasion de l'inviter à raconter une histoire comme il se plaisait à le faire autrefois, à la joie de tous, lorsqu'il était gardien de Québec.

Pris à l'improviste, le T. R. Père sut cependant intéresser son auditoire avec le concours non moins imprévu du bon Père Frédéric.

Pour terminer cette belle soirée, Monsieur l'aumônier et les RR. Pères donnèrent tous ensemble la bénédiction aux religieuses et aux enfants, et, comme dit la chanson : "Chacun s'en fut coucher". Il était près de onze heures.

## *CHAPITRE CINQUIEME*

---

### 24 Octobre 1912

### Les Frères Mineurs

---

Pas de fête sans lendemain, dit le proverbe. La solennité des noces d'or sacerdotales de M. l'abbé L.-H. Pâquet eut son lendemain ; et le lendemain fut encore une fête, une fête au couvent des Frères Mineurs dont M. l'abbé L.-H. Pâquet est le Syndic Apostolique.

Franciscaines et Franciscains s'étaient réunis le 23 octobre pour célébrer avec plus d'éclat le jubilé sacerdotal de leur *père temporel* à tous. Mais de même que les premières avaient donné une sorte d'introduction à la solennité en offrant leurs vœux, *la veille*, à leur si dévoué chapelain, de même les seconds voulaient donner comme une conclusion à ces fêtes en disant, *le lendemain*, toute leur reconnaissance à leur Syndic Apostolique.

Le jeudi 24 octobre, M. l'abbé L.-H.

Pâquet venait donc, à midi, s'asseoir à la table des fils de Saint François. Pour la circonstance, et avec le consentement du T. R. P. Provincial, le R. P. Gardien crut pouvoir déroger aux usages du couvent de Québec. Il profita de cette occasion unique pour inviter à prendre le repas avec la communauté les deux neveux du Jubilaire, les Docteurs Albert et Achille Pâquet. Ils sont assez souvent à la peine, il convenait qu'ils fussent à l'honneur, si tant est qu'il y ait honneur à partager un repas de Franciscains !

Le couvent des Stigmates est un couvent d'études. La vivante jeunesse qu'il renferme se mit en frais pour dire à "leur Père" la joie, la reconnaissance et l'amour de "ses enfants." La prose et la poésie, la musique et l'éloquence, le plaisant et le sévère, le français, le latin et l'anglais, — voire même le polonais, — tout fut mis à contribution pour célébrer aussi dignement que possible le bien-aimé Jubilaire.

Il ne sera pas sans intérêt de retrouver ici l'adresse et les vers français qui ont été us en cette circonstance.

Monsieur l'abbé,

Très Honoré Père,

C'est la joie, l'admiration et la reconnaissance des Etudiants que je viens vous dire en quelques mots simples, mais vrais.

Vous êtes notre Protecteur, notre Bienfaiteur, notre Père, par le dévouement, la bonté, le désintéressement ; vous êtes notre Frère, Enfant comme nous du doux François d'Assise ; et c'est aujourd'hui la fête de vos "Noces d'Or Sacerdotales," du "Jubilé" glorieux, couronnement de cinquante années de labeurs sacrés ; raisons souveraines, en vérité, et circonstances souverainement propices aussi, pour nous réjouir avec vous, et, à cause de vous, d'admirer et de remercier.

Il est des heures dans la vie où tout s'aiguille vers le bonheur, où la joie sourit sur les âmes, comme le soleil au ciel d'un beau jour.

Parmi ces heures fortunées compte assurément la date d'un jubilé sacerdotal, car le jubilé est un jour consacré, un jour de sainte et sanctifiante allégresse, ainsi que s'expriment nos Saints Livres : *Sanctificabis annum quinquagesimum... ipse est enim jubilæus.*

Et voilà pourquoi, en ce jour, bien que l'automne, de son inimitable pinceau, semble teinter et nuancer toutes choses de tristesse et de mélancolie, vive cependant est notre joie, ardents sont nos cœurs, chaude est notre admiration pour vos grandes qualités, pour vos belles vertus.

Vous apparaissez parmi nous comme un vétéran du sacerdoce, dont la journée de labeur fut longue et rude, mais dont le courage reste vainqueur des années,

et qui ignore ce que c'est que céder à la vieillesse. Et ce spectacle d'années nombreuses sur des épaules vaillantes toujours et sans lassitude suscite en nous de plus viriles énergies, enflamme nos ardeurs, éperonne nos courages pour l'âpre et austère montée de la vie ; il nous révèle les grandeurs du prêtre qui dans sa carrière a plu au Seigneur et a été trouvé juste ; à nos âmes jeunes et encore en tutelle, il montre combien il est bon, grand et saint, de se donner tout entier, de dépenser sa vie en des dévouements, des fidélités et des abnégations dont rien ne dispense un cœur vaillant et bien placé.

Et c'est ainsi que votre jubilé nous instruit et nous réjouit tout à la fois, car vous regarder n'est pas pour nous seulement une joie, c'est un exemple.

Cet honneur que Dieu vous a fait, ainsi qu'aux patriarches des anciens jours, d'une vieillesse très longue et toute blanche, mais qui semble encore marquer les ans, toujours vive, fière et allègre comme votre cœur toujours jeune, voilà pour notre joie et notre admiration ; et cependant il y a en vous quelque chose de plus beau, de plus grand, de plus saint que tout cela.

Il y a cinquante ans, alors que, lévite d'un jour, vous montiez à l'autel pour la première fois, vous donniez un beau spectacle,... mais hier, aujourd'hui, montant à l'autel après cinquante années de travaux, combien plus beau était le spectacle que vous donniez ! C'était le même prêtre sans doute, mais le même, élevé, consacré, auréolé par l'éclat des grandes tâches achevées, par le triomphe dans le bon combat, par la victoire dans l'épreuve et l'adversité, par la constance dans le devoir longuement accompli ; et c'est cette longue floraison de vertus, plus belle que l'épanouissement de

longues années, qui nous instruit et nous édifie, qu'avant tout nous admirons dans votre personne, et dont il nous est si doux en ce moment d'avoir à vous féliciter et à vous remercier.

Il y a cinquante ans encore, quand pour la première fois vos mains s'élevaient pour bénir, certes, c'était beau et touchant, et, j'imagine qu'à cette heure, ce souvenir, très frais dans votre mémoire, sourit aimablement du fond d'un passé lointain ; mais hier, ce matin, de vous voir, prêtre Jubilaire couronné de vertus, d'honneur et de cheveux blancs, lever sur nos fronts émus vos mains bénissantes,... combien c'était plus beau, plus grand et plus touchant ! C'était le même prêtre, sans doute, qui bénissait, mais le cœur qui dictait le geste était plus attendri, plus paternel, plus proche de la bonté et de l'aménité divines... et les fronts qui s'inclinaient sous le geste étaient plus touchés, plus émus, plus confiants ; entre eux courait le sentiment tendre et vrai qui unit le père aux enfants, le sentiment de la reconnaissance, le sentiment du saint amour.

"Quand Dieu fit le cœur de l'homme, dit Bossuet, il y mit premièrement la bonté." De cette bonté dont Dieu vous a fait tout spécialement largesse, découle chez vous une charité inépuisable qui vous a fait vous dépenser au service de cette Province franciscaine et en particulier de ce couvent avec un zèle et un dévouement dont la durée, les résultats et le succès marqueront une date mémorable dans l'histoire de l'Ordre Séraphique au Canada et des Frères Mineurs à Québec. Et puisque la reconnaissance est une vertu, étant une partie de la justice, puisqu'elle est aussi le plaisir des bons cœurs... vous remercier, vous dire notre gratitude n'est donc pour nous qu'une autre façon de vous dire

notre joie et notre admiration en ce glorieux anniversaire. Si j'étais artiste, disait quelqu'un, je peindrais la reconnaissance avec une trompette comme la renommée ! ! ! Et vraiment, n'était-ce l'âme vibrante et le cœur chantant du poète qui nous manquent, volontiers nous emboucherions la buccine et la conque pour célébrer vos bienfaits !... Mais ici vos bienfaisances n'ont pas besoin pour éclater d'un vêtement pompeux ; vos grandes bontés sont connues de tous et chacun de nous en garde un souvenir fervent à l'endroit le plus intime, le plus tendre et le plus chaud de son cœur. Qu'il nous suffise donc, à l'exemple des bons pauvres de nos campagnes, de vous redire comme remerciement en y mettant tout ce que nos âmes peuvent contenir de vœux ardents et de souhaits sincères, la formule très pleine et très expressive : " Dieu vous le rendra de beaucoup ; Dieu vous le rendra. "

Oui, que Dieu vous le rende dès ici-bas, en vous prodiguant toute grâce : qu'à votre zèle, à votre dévoûment il donne des lendemains nombreux et prospères ; qu'il retarde de longues années encore le soir du labeur que l'Eglise et la Patrie attendent de vous ! Et ainsi, après que les fécondes années de votre âge viril auront donné au champ par vous cultivé la rosée du matin, votre précieuse vieillesse lui versera la pluie du soir qui ameublit le sillon et fait germer les moissons futures : *Matutinam et serotinam pluviam reddet.* Qu'il vous accorde enfin avec un regain de santé et de force corporelles, le bonheur de pouvoir longtemps encore monter à l'autel du Dieu qui réjouit votre jeunesse, cette jeunesse immortelle du prêtre vieillissant, qu'un penseur profond et délicat appelle la jeunesse blanche, la jeunesse devenue vénérable sans cesser d'être aimable.

Vivez donc longtemps, toujours jeune de cœur, toujours jeune d'espérances ; vivez en paix, vivez heureux : *Ad Multos et Felicissimos Annos !* c'est la prière de tous ceux qui sont ici ; c'est le vœu que la reconnaissance inspire à nos cœurs et dont la réalisation suffit à enchanter l'existence et à préparer le Paradis.

Fr. B., O. F. M.

## Le Cœur d'un prêtre

Quand l'homme est arrivé à ce tournant de l'âge,
Où toute heure est plus brève et chaque jour plus grand,
Berçant les souvenirs de sa vie, il reprend
Vers le passé lointain un court pèlerinage.
Alors, comme une flamme en ses yeux vieillissants,
La jeunesse écoulée a surgi, rayonnante :
Le vieillard a senti sa tête blanchissante
Se rajeunir soudain aux feux des premiers ans.

Héros de cette fête, aujourd'hui deux couronnes
Encadrent votre front de joie étincelant :
Le temps a mis sur vous un diadème blanc
Et l'auréole d'or d'œuvres grandes et bonnes...
Un instant, ces années pour vous vont revenir,
Et devant le passé le présent fait silence :
La gloire, —des vertus la digne récompense, —
Possède une immortelle voix : le souvenir.

Père, souvenez-vous des heures de l'enfance,
Des jours illuminés où votre adolescence
        Brillait de vie et de printemps ;
Revoyez les amis, l'antique séminaire,
Et tout ce qui, pour vous, forme le sanctuaire
        Des souvenirs du bon vieux temps.

Rappelez-vous encor cette sainte journée
Où le ciel consacra et bénit l'hyménée
De votre âme avec Jésus-Christ ;
Quand l'huile sur vos mains mit l'éternelle empreinte,
Quand le pontife en vous, par sa puissante étreinte,
Fit descendre le Saint-Esprit.

Reprenez un moment le trône de science,
La chaire où votre voix dispersa la semence
Des vérités et des vertus ;
Ralliez en esprit la phalange nombreuse
Des prêtres qui, vingt ans, sous votre main pieuse,
Du Seigneur furent les élus.

Mais l'âge printanier, — sourire de la vie,
Déjà sur votre front faisait place à l'été ;
En votre âme brillait cette virilité
Que le vieillard n'a plus, que la jeunesse envie.
C'était l'heure du ciel : des œuvres, désormais,
Plus grandes par l'amour envers Dieu et l'Eglise,
Fleurissent sous vos pas ; la mémoire éternise
Votre nom parmi nous et vos derniers bienfaits.

C'est un temple divin, — Trône à Jésus-Hostie,
Que votre foi rêva, que l'amour édifie
Comme un immuable ostensoir ;
Sous ces voûtes, du Christ les épouses fidèles,
Filles de Saint François, anges aux blanches ailes,
Veillent le matin et le soir.

C'est l'Ordre de la Croix et de la Pénitence,
Par vos soins ramenant une pure influence
De prière et de pauvreté :
Les foules ont trouvé un remède à leur peine :
Vous êtes le pasteur dont la voix les entraîne
Au chemin de la sainteté.

C'est le mendiant brun, fils du pauvre d'Assise,
A qui vous accordez votre cœur pour assise,
Votre zèle plein de bonté ;
Le temps n'a pas éteint l'ardeur de cette flamme :
Toujours, — depuis douze ans notre père par l'âme,
Vous nous versez la charité.

L'automne des années est venu : votre tête
Sur des tâches bénies a vieilli dignement ;
Mais votre cœur frémit d'un jeune battement
Et dans vos yeux la vie a des clartés de fête.
En ce matin joyeux, quand vous êtes monté
A l'autel du Seigneur, prêtre cinquantenaire,
Votre front reflétait le suave mystère
De la jeunesse ornant la blanche majesté.

O Père bien-aimé, notre reconnaissance
A chanté du passé l'immortel souvenir.
Au Seigneur maintenant, maître de l'avenir,
Nous demandons pour vous la vie et l'espérance :
Que le ciel soit toujours plein de sérénité !
Que des jours plus nombreux vous soient une couronne
Et que le Tout-Puissant au Paradis vous donne
La jeunesse sans fin dans l'immortalité !

Fr. A., O. F. M.

A la fin du repas, M. l'abbé L.-H. Pâquet se leva pour dire combien il était heureux et touché de cette vraie fête de famille, combien il remerciait les étudiants d'avoir su la rendre à la fois si gaie et si émotionnante. Il voulut leur confier un *secret* et leur donner

un *rendez-vous*. "On s'étonne souvent, dit-il, de me voir si vigoureux et si bien portant, moi qui, toute ma vie, semblais être aux portes du tombeau. Le secret de cette vieillesse toujours robuste, je vais vous le donner. C'est,... que j'ai toujours été bon chasseur et bon pêcheur !" Inutile de dire le succès d'hilarité qu'eut cette confidence ; ce n'était d'ailleurs qu'une spirituelle réponse aux malices que, en vers ou en prose, les étudiants, — cet âge est sans pitié ! — n'avaient pas craint de lancer à l'adresse des chasseurs et des pêcheurs !

Le *rendez-vous* fut fixé à dix ans d'ici, pour les noces de diamant. "J'y serai," dit, en terminant, Monsieur l'Aumônier, "soyez-y, vous aussi !"

Certes, c'est bien là la grâce que les Frères Mineurs ne cessent de demander au Ciel : qu'Il daigne leur conserver aussi longtemps que possible leur si dévoué Syndic Apostolique ! Il pourra bien avoir un successeur, il n'aura jamais de remplaçant !

# CHAPITRE SIXIÈME

## 30 Octobre 1912

## L'octave

## au Couvent de Bellevue

Voici en quels termes *L'Action Sociale* rendait compte, le 5 novembre 1912, de la réception faite à M. l'abbé L.-H. Pâquet, au couvent de Bellevue.

Au matin du 30 octobre, l'aumônier des Sœurs Franciscaines, M. l'abbé L.-H. Pâquet qui a célébré ses noces d'or de prêtrise, il y a quelques jours, disait la sainte messe dans cette délicieuse petite chapelle de Bellevue où les vibrations harmonieuses des harpes et des orgues jointes à la suavité des voix nous transportaient dans les régions de l'au-delà. C'était l'Octidium des fêtes de son jubilé qu'il a voulu venir couronner dans ce pensionnat où il a passé, dit-il, huit des plus belles années de sa vie. Comme toujours les élèves l'ont acclamé avec un enthousiasme

réel et l'ont couvert de fleurs. Mlle Alice Turcotte avait emprunté la lyre des anges pour chanter sur le ton le plus mélodieux ces cinquante années de labeurs, pendant que Mlle Feuiltault lui présentait l'aile du désir lequel avait franchi la voûte azurée pour aller implorer les " Faveurs de choix. " Aux parfums des fleurs dont la vie ne dure qu'un jour, les élèves avaient voulu joindre un témoignage toujours actuel de l'impérissable reconnaissance de leurs cœurs. Elles prièrent ce bon Père d'accepter une toile représentant l'Avenue pleine d'ombre et de fraîcheur, cette belle Avenue du couvent dont les arbres furent plantés de sa main et qu'il a parcourue tant de fois. La feuillée jaunissante symbolise la riche moisson de gerbes dorées qui réjouit son âme d'apôtre. Chaque ramille a pour mission de lui redire sans cesse le refrain de l'amour filial : Souvenir et merci. Mlles E. et Maureen Boyce offrirent de superbes fleurs C'est avec effusion que M. l'abbé Pâquet répondit aux adresses anglaise et française. Il remercia religieuses et élèves du bon accueil qu'on lui faisait et avec une expansion charmante il évoqua les " Neiges d'antan. " Au

fond de cette salle je remarque, dit-il, ma photographie ; elle ne ressemble plus à l'original ; mais mon cœur est resté le même et au milieu de vous je me sens en famille. Je convoque chacune de vous à venir ici dans dix ans fêter mes noces de diamant. Ce qui est accepté et signé. Mlle Marguerite Delâge, fort gentille solliciteuse, obtient facilement un grand congé.

Voici maintenant le texte des deux adresses, française et anglaise, lues en cette circonstance :

Vénéré et très bon Père,

C'était le 21 septembre 1862. Dans la cathédrale de Québec, Monseigneur Baillargeon, de sainte et regrettée mémoire, vous conférait le sacerdoce royal de Jésus-Christ. Depuis cinquante ans, vous exercez les hautes fonctions de Père, de Juge, de Médecin des âmes.

Nous ne saurions apprécier et louer assez dignement les travaux accomplis durant une si noble carrière. Les anges de Dieu ont compté les œuvres de votre zèle apostolique ; ils rendent grâces au Maître de la moisson d'avoir envoyé à sa vigne un si bon ouvrier. Des voix plus autorisées que la nôtre ont prononcé l'éloge que méritent cinquante années de service dans la milice sacrée.

Qu'il nous soit seulement permis de dire bien haut que le pensionnat de Bellevue reconnaît devoir son existence au dévouement sans bornes, à la générosité, à la magnanimité sans égale du Père très bon, très vénéré, que nous acclamons en ce jour.

Si nos grand'mères, nos mères, nos sœurs aînées et nos maîtresses n'étaient là pour nous apprendre à bénir la main, le cœur qui fit de notre Alma Mater une grande et belle institution, les arbres de l'avenue, tout discrets qu'ils soient, nous révèleraient le bienfaiteur aimé dont la bonté touchante voulut faire de notre cher couvent un séjour enchanteur. Et quel vigoureux élan vers les études sérieuses furent ces conférences hebdomadaires sur la religion, la littérature ou les sciences ! Les écolières du primitif Bellevue s'en souviennent : elles nous l'ont redit avec une émotion pleine de gratitude.

La joie, la reconnaissance, la respectueuse et profonde affection dont nos âmes débordent, nous ont fait désirer ardemment ce bienheureux trente octobre, lequel nous permet de vous offrir les vœux formés par vos enfants, à l'occasion de votre Jubilé sacerdotal. Notre prière s'est élevée plus fervente ce matin, en présence de la blanche Hostie que vos mains consacrées posaient sur ce même autel, où fut célébré par votre ministère auguste, il y a quelque quarante ans, le premier sacrifice de la messe. Pour que nos vœux soient ratifiés au ciel, nous les confions à la Reine du Rosaire. Puisse notre bienfaisante Souveraine accorder à ses petites sujettes le bonheur de solenniser vos Noces de Diamant ! Alors, comme aujourd'hui, nous entonnerons son glorieux Magnificat.

Reverend Father,

Down through the vista of long years do grateful hearts go out to-day and we walk with the Divine Master along the Galilean shore in the beautiful days of Jerusalem's glory.

Tiberian wave plays in the sunlight and smiles upon the face of Him whose graces were at that moment playing more beautifully still upon the soul of the waiting Publican. "Follow me," echoed the vibrating air of Capharnaum's loved precincts, and Mathew arose, left all, schooled himself in the apostleship of the world's redemption, and Holy Church proclaimed him saint and Evangelist.

But nearer still are we gazing, for 'tis the twenty-first of September, eighteen hundred and sixty-two, when Holy Mother Church is celebrating this same Apostle's feast, — not now as of old by the Tiberian sea and Capharnaum shore, but rather neath the basking waters of Saint Lawrence's flowing tide and within Quebec's proud Seminary of Laval's heroic zeal, youth and ardor are there with mitred benediction's glow and Reverend Father Pâquet has become the priest of God forever.

The golden chain of sacerdotal ties has been wedded to Saint Mathew's apostolic calls and "follow me" has worked the fifty years of altar service.

"Praise Him, all ye nations, Praise Him, all ye people," sang the psalmist in God's sweet-toned psalter. Praise Him, all ye children, Praise Him, all ye Sisters of Our Lady's Congregation, taught the Christ-like Chaplain who wedded himself to the early years of rising Bellevue and who with strong young arms

came hither to protect the tender flowerets of Bellevue's budding graces.

Praise Him in the early morn when the golden sun streams his matinal rays upon the tabernacle love and I give you the Bread of Angels. Praise Him in the beauteous noon when heaven's zenith smiles on sonorous bells and "Mary conceived in all sinlessness gives to the world" "the Word made flesh." Praise Him in the parting rays when the beauteous western sky bursts upon hall and corridor and bids young souls rejoice.

And to-day our hearts are glad.
"To-day fifty years at the altar
Thou art as of old, at thy post;"
And climbing the mountains of Thabor
This morn hast thou offered the Host
For us, as for you on bright Thabor
We prayed as your pupils of old,
And we asked that the graces of heaven
Might descend as Christ has foretold.

We are bound up, Reverend Father, in that beauteous circle of golden deeds which reveal the sweet virtues linked between the Bellevue of former years and the Bellevue of to-day.

From the Altar-steps, of yon sweet chapel where angel voices daily chant Holy, Holy, to the mute stones of yon rising new Bellevue, do we bear testimony to the priestly zeal and consummate prudence of the former loved chaplain and the now golden honored jubilarian.

Gratitude, Reverend Father, is the beauteous plant whose perfumed blossoms waft daily odors from the garden of the Lord, and we His privileged, offer them

to the Father whose early years of priestly zeal were ours. God bless Father Pâquet, the true Father o God's little ones, the esteemed chaplain and devoted friend of Bellevue's labors, the faithful priest and wise Guardian of God's dispensing graces.

May the eternal years be your recompense. May the sunshine of the eternal realms beat full rays upon the pure chalice now brighter still after fifty years of daily uplifting. May the paten plate and spotless Host be your eternal reward, and may the unblemished sacerdotal robes grace the unblemished crown of Father Pâquet in the mansions of the Priest of Priests, — God's own Son.

Bellevue Convent,

Oct. 30th 1912.

# CHAPITRE SIXIEME

---

## 10 Novembre 1912

## La Famille à Saint-Nicolas

---

Nous emprunterons encore à *L'Action Sociale* la description de ces belles fêtes due à la plume alerte et obligeante d'un témoin, Monsieur l'abbé Cyrille Gagnon, du Séminaire de Québec.

" La série des fêtes qui ont marqué le jubilé sacerdotal de M. l'abbé L.-H. Pâquet, série commencée chez les Révérendes Sœurs Franciscaines, continuée chez les Révérends Pères Franciscains du couvent des Stigmates et chez les Révérendes Sœurs du couvent de Bellevue, recevait hier, à Saint-Nicolas, paroisse natale du digne Jubilaire, un superbe et vraiment inoubliable couronnement. La fête commença par une grand'messe solennelle chantée à dix heures par le vénéré Jubilaire. La famille se réunit ensuite pour le dîner dans la maison paternelle, renouvelée par les soins

de son propriétaire actuel et possesseur héréditaire, Monsieur Alphonse Pâquet, et inaugurée à cette occasion mémorable. Les membres de la famille Pâquet résidant à Québec, au nombre d'une vingtaine, avaient retenu un des bateaux de l'ancienne Compagnie de la Traverse, et tous arrivaient hier matin, vers neuf heures, après une traversée des plus heureuses, au quai de Saint-Nicolas où les attendaient les voitures qui devaient les conduire d'abord à l'église paroissiale, puis au rendez-vous de famille.

" La fête, à l'église, était commencée déjà depuis le matin, car sur l'invitation de M. le curé, les paroissiens s'étaient rendus en grand nombre à la Table Eucharistique pour célébrer saintement et dans une joie vraiment divine ce grand jour d'actions de grâces. A dix heures, après l'aspersion de l'eau bénite, faite par M. l'abbé O. Cantin, curé de la paroisse, le vénéré Jubilaire montait à l'autel, assisté de M. le curé lui-même comme diacre, et de M. l'abbé Cyr. Gagnon, du Séminaire de Québec, comme sous-diacre. Dans le sanctuaire avaient pris place Mgr Louis-Adolphe Pâquet, du Séminaire de Québec, et

le Révérend Père Alexandre-Marie, du couvent des Franciscains de Québec ; au bas-chœur se tenaient les parentes québecoises du Jubilaire.

" L'orgue était tenu par M. l'abbé Ulric Martel, vicaire de Saint-Malo, et le chœur des chantres était sous la direction de M. Benjamin Pâquet. La messe bordelaise, chantée avec entrain et dignité, nous parut plus belle et plus harmonieuse que jamais ; MM. Benj. Pâquet et Odina Plante remplirent tour à tour le rôle de solistes. On nous fit entendre également les cantiques si touchants et si bien appropriés : *Célébrons le Seigneur* et *O Cieux abaissez-vous.* Le sermon de circonstance fut donné par le Rév. Père Alexandre-Marie, Franciscain, qui sut faire vibrer tous les cœurs en même temps que nourrir substantiellement les esprits. Après avoir dit la joie qui remplissait toutes les âmes, et interprété heureusement les sentiments des parents et des amis, des présents et des absents, il montra dans le prêtre de la Loi nouvelle l'homme de la vérité et de la doctrine, l'homme de la grâce et de la vie, que Jésus-Christ, fils véritable du Dieu de toute

vérité et de toute vie, a placé sur la terre pour communiquer aux hommes la vérité et la vie. Puis il fit repasser sous nos yeux les grandes lignes de la vie sacerdotale du Jubilaire pour nous le montrer toujours homme de vérité et de doctrine, homme de grâce et de vie surnaturelle. Appliquant ensuite au digne Jubilaire les paroles du Roi-Prophète : *Dominus conservet eum, et vivificet eum, et beatum faciat eum*, le Révérend Père termina en priant Dieu qu'Il garde longtemps encore, plein de vigueur et de force, qu'Il rende heureux dès ici-bas et bénisse chaque jour celui dont cinquante années de sacerdoce couronnent aujourd'hui le front, afin qu'avant les noces éternelles, nous puissions célébrer avec lui sur terre ses noces de diamant.

Après la messe, avant le salut solennel qui devait clore cette cérémonie religieuse, Madame Achille Pâquet nous fit entendre le chant si pieux, si délicat, et si riche en sa voix toute belle, de la prière *Vierge Sainte*, composée par l'abbé Perreyve. Puis Mgr L.-A. Pâquet chanta le salut du Très Saint Sacrement, qui se termina par le chant tout vibrant du *Magnificat*.

Certes si la fête religieuse fut une fête d'or, celle de la famille ne le fut pas moins. A deux heures, autour d'une table bien grande et bien garnie, dans une salle spacieuse et délicatement ornée, prenaient place les convives dont les noms suivent :

A droite du vénéré Jubilaire, M. Adolphe Pâquet, son digne frère, le père dans la maison paternelle, que ses 82 ans avaient empêché d'assister à la fête religieuse, et à gauche le R. Père Alexandre-Marie. Immédiatement à droite du vénérable chef actuel de la famille, avait pris place l'Honorable M. Etienne-Théodore Pâquet, ancien Ministre et Directeur actuel des Postes de Québec. En face et tout autour étaient placés M. l'abbé O. Cantin, curé de la paroisse ; Mgr L.-A. Pâquet, MM. les abbés U. Martel et Cyr. Gagnon ; M. et Mme Alphonse Pâquet, M. et Mme Benjamin Pâquet, de Saint-Nicolas ; M. le docteur Albert Pâquet, M. le docteur et Mme Achille Pâquet, Mlle Alice Pâquet, de Québec ; M. et Mme Côme Laliberté, de Sainte-Croix ; le major Etienne-Théodore Pâquet, avocat, inspecteur des Corps de Cadets de la Province ; Mme Vve Régis Croteau,

M^me^ V^ve^ Naz. Gingras et son fils Gérard, M. et M^me^ Gabriel Desrochers, M. et M^me^ Philéas Croteau, ainsi que leur fille, M^lle^ Marguerite, tous de Québec.

Le banquet, aussi agréable que substantiel et délicat, se termina par une adresse vraiment remarquable de fond et de forme, lue, au nom de la famille, par le plus jeune des neveux propres du Vénéré Jubilaire, M. le D^r^ Achille Pâquet. M. l'abbé L.-H. Pâquet y répondit avec aisance et finesse, au milieu d'une émotion visible. Il eut beau dire que lorsque son cœur était plein, sa tête était vide, tout son joli discours fut une preuve évidente du contraire.

Monsieur le curé de la paroisse et l'Hon. M. E.-Th. Pâquet prirent alors la parole et rappelèrent de la manière la plus aimable des souvenirs se rattachant tant à la famille Pâquet qu'à la personnalité du digne Jubilaire.

Le banquet fut suivi d'une causerie intime, agrémentée d'un peu de musique, et bientôt, trop tôt, l'heure du départ sonna pour les invités de Québec ; il était près de cinq heures quand nous quittâmes la maison pour retourner au bateau, et, près de six heures quand

nous laissâmes le quai de Saint-Nicolas.

Le retour à Québec se fit doucement et joyeusement. Chacun vivait la joie de cette journée, belle, pure, divine en quelque sorte, puisqu'il n'est rien sur terre de plus divin que le sacerdoce de Jésus-Christ dont la journée avait été toute remplie.

Puisse Dieu nous réunir tous de nouveau autour du vénéré Jubilaire quand il fêtera, selon les vœux unanimes, les " Noces de diamant " de son sacerdoce !

* * *

Voici maintenant le texte du sermon donné à la grand'messe par le Révérend Père Alexandre-Marie Couget, franciscain :

*Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea.*

Voici le jour qu'a fait le Seigneur ; livrons-nous à la joie et à l'allégresse.
Ps. CXVII, v. 24.

Monsieur l'Aumônier,

Mes Frères,

Ces paroles du Roi-Prophète ne vous semblent-elles pas traduire exactement les sentiments qui font battre nos cœurs en ce beau jour de fête ? N'est-ce pas à l'infinie bonté du Seigneur que nous sommes rede-

vables de pouvoir fêter aujourd'hui l'enfant de cette paroisse, le prêtre distingué qui célèbre dans ces lieux qui l'ont vu naître le cinquantième anniversaire de son ordination sacerdotale ? Et n'est-ce pas dans un même sentiment de bonheur, d'allégresse et de joie que tous se réunissent et font monter vers le trône de Dieu les accents de la plus sincère gratitude pour ces cinquante années de labeur fécond dans le champ du divin Maître. Ne vous semble-t-il pas l'entendre, Mes Frères, cet harmonieux concert de voix reconnaissantes ? voix des parents et des amis, voix des présents et des absents, voix des vivants et des défunts.

Voix de la famille, heureuse de se réunir, de se grouper aujourd'hui auprès de celui qu'elle est fière de compter parmi ses membres les plus distingués.

Voix de l'amitié, et c'est la vôtre, Mes Frères, voix de tous ceux qui se réjouissent, en ces jours bénis des témoignages d'amicale sympathie qui ne cessent d'affluer vers celui dont ils s'honorent d'être les amis !

Voix de la reconnaissance, — oh ! combien forte et puissante cette voix ! — car ils sont légion ceux qui ont éprouvé l'inépuisable libéralité de ce cœur véritablement sacerdotal !

Voix des présents, mais aussi voix des absents, voix de ceux qui ne sont plus, voix surtout de ceux qui, parents foncièrement chrétiens, donnaient ici même, il y a presque trois quarts de siècle, un enfant à la terre, un chrétien à l'Eglise, un futur prêtre à Jésus-Christ !

Voix de celle[1] qui là-haut suit l'Agneau partout où

---

1. La Sœur de M. l'abbé L.-H. Pâquet, Révérende Mère Saint François de Borgia, religieuse augustine, de l'Hôpital Général de Québec.

il va et chante le cantique que seules chantent les Epouses du Christ, les Vierges du Seigneur !

Voix de celui[1] qui, lui aussi, prêtre de Jésus-Christ et prélat de l'Eglise, a laissé dans les annales du Séminaire de Québec et de l'Université Laval un nom glorieux que l'on prononce toujours avec respect, avec amour !

Toutes ces voix, sur la terre et dans le Ciel, se réunissent aujourd'hui pour célébrer cette journée du Seigneur dans les transports de la plus vive allégresse. *Hæc dies quam fecit Dominus, exultemus et lætemur in ea.*

Certes, pour chanter les miséricordes du Seigneur, il eût fallu, Mes Frères, une voix mieux exercée que celle que vous devez entendre en ce jour ! Vous savez, Monsieur l'Aumônier, combien volontiers j'aurais cédé cet honneur à des voix plus éloquentes et plus autorisées. Et cependant, je suis heureux que cette circonstance me permette de redire une fois encore et bien haut, au nom de mes frères en Saint François, toute notre reconnaissance pour l'infatigable dévouement que vous ne cessez de nous témoigner.

Maintenant, Mes bien chers Frères, essayons, si vous le voulez bien, d'embrasser d'un coup d'œil rapide l'ensemble de ces cinquante années de sacerdoce. Nous constaterons que, si le prêtre de Jésus-Christ est le ministre du Dieu de vie et de vérité, celui que nous entourons aujourd'hui de notre affectueuse vénération s'est montré véritablement, durant ce demi-

---

1. Mgr Benjamin Pâquet, Protonotaire Apostolique, ancien recteur de l'Université Laval.

siècle de ministère sacerdotal, fidèle à sa sublime vocation, et qu'il s'est dépensé tout entier pour répandre dans les âmes des flots de grâce et de vie, de science et de vérité.

## I

Dieu est à la fois Vérité et Vie. Nos saints Livres nous le redisent à chaque page. Il est le Dieu de vérité, le Dieu véritable, le Dieu vivant, le Dieu qui fait vivre, qui donne la Vie, qui est la source de toute Vie, l'auteur de la Vie[1]. Mais Dieu est aussi amour et charité, *Deus charitas est*[2]. Or, le caractère propre de la charité, de l'amour, c'est de chercher à se donner, à se répandre, à se communiquer. Et donc, l'homme, né de l'amour créateur, deviendra dépositaire de la vérité infinie et participant à la vie divine. Dans son amour, Dieu inondera l'intelligence de l'homme des lumineux rayons de son éternelle vérité. Dans son amour, Il déversera sur l'âme de sa créature les flots de vie divine qui s'échappent de son sein. Hélas ! l'homme ingrat ne saura pas conserver ces trésors de vie et de vérité reçus de la libéralité de son Créateur.

Son bonheur dans la possession de la Vie et de la Vérité ne sera qu'un bonheur éphémère. Le péché

---

1. *Deus veritatis*, Ps. XXX, 5 ; — *Deus... verus es*, Sap. XV, 1 ; — *Est Dominus vivus*, 2 Macc. XV, 4 ; — *Ego vivere faciam*, Deut. XXXI, 39 ; — *Dominus tibi vitam donavit*, 2 Macc. III, 33 ; — *Apud te est fons vitæ*, Ps. XXXV, 10 ; — *Auctorem vitæ*, Act. III, 15.
2. I Joan., IV, 16.

entre [1] dans le monde ; les ténèbres de l'erreur et les ombres de la mort succèdent aux éclatantes lumières de la vérité et de la vie. Par le péché d'Adam, la mort est entrée dans le monde avec son sinistre cortège ; l'intelligence de l'homme s'est obscurcie ; la nuit de l'ignorance, de l'erreur et du doute a pris la place du grand jour de la vérité ; l'âme de l'homme a été blessée d'une blessure mortelle.

Mais cette intelligence, créée pour la vérité, demeurera-t-elle éternellement plongée dans les obscurités de l'erreur ? Cette âme, créée par Dieu à son image et à sa ressemblance demeurera-t-elle toujours soustraite aux vivifiantes influences de la grâce, source de vie ? Non, Mes Frères, vous le savez, le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous plein de grâce, c'est-à-dire de vie, et de vérité : *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis... plenum gratiæ et veritatis*[2]. Le Fils de Dieu s'est fait homme. Il est la lumière venant en ce monde éclairer nos intelligences des célestes clartés de la vérité. Il est la Voie, la Vérité, la Vie : *Ego sum Via, Veritas et Vita*[3]. Il est la Voie, qui mène à la véritable Vie. Avec Lui, la Vérité apparaît dans tout son éclat aux yeux jusqu'alors aveuglés de l'homme pécheur. La doctrine qu'Il apporte à la terre est la doctrine du Dieu de Vérité. Désormais l'homme pourra puiser sans crainte à ces sources bénies, il y trouvera la vérité sur Dieu, sur sa bonté, sa justice, sa toute-puissance et sa sainteté ; il y trouvera la vérité sur le monde et sur la création : la

1. Rom., V, 12.
2. Joan., I, 14.
3. Joan., XIV, 6.

vérité encore sur l'homme, sa chute originelle, et sa rédemption, sur son origine et sur sa destinée.

Et avec la Vérité, le Fils de Dieu apporte aussi à la terre la Vie, la véritable Vie. Je suis la Vie, dit-il, et je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance, *veni... ut vitam habeant, et abundantius habeant* [1]. Et cette vie, il la déverse sans mesure sur l'humanité par le canal des sacrements. Tous peuvent venir puiser avec joie aux sources du salut et de la vie, *haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* [2].

## II

Le Fils de Dieu, Vérité et Vie, descendu du ciel pour racheter les hommes de l'esclavage du péché, a accompli sa tâche. Il est mort sur le Golgotha ; mais trois jours après, il est sorti glorieux du tombeau ; il va remonter aux cieux. Son départ laissera-t-il l'humanité plongée de nouveau dans les ténèbres de l'erreur et de la mort ? Le supposer un instant serait un blasphème et une impiété. Il s'est choisi des disciples, des apôtres ; ce seront les continuateurs de son œuvre. De fait, venez, voyez, écoutez, *venite et audite* [3] .

Voyez le divin Maître au jour de sa glorieuse Ascension, au sommet du mont des Oliviers, en face de cette Jérusalem ingrate qui, après l'avoir accueilli

---

1. Joan., X., 10.
2. Is., XII, 3.
3. Ps., LXV, 16.

comme son Roi, l'a mis à mort comme un vil scélérat. Voyez-le, entouré de ses apôtres et de ses disciples. Voyez-le, et prêtez l'oreille à ses dernières paroles : " Allez, dit-il[1], enseignez toutes les nations, baptisez-" les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. " Et ses apôtres, et ses disciples iront. Ils iront par toute la terre ; ils iront, semeurs infatigables, jeter aux quatre coins du monde la divine semence de la vérité, *euntes docete omnes gentes.* Mais partout aussi ils sèmeront la vie, partout ils baptiseront au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Et cette mission qu'ils ont reçue du Ciel, ils la transmettront aux prêtres, leurs successeurs dans le ministère de l'apostolat et de la régénération des âmes. Le prêtre, c'est un autre Christ : *Sacerdos alter Christus.* Comme son divin Maître, comme son auguste Modèle, le prêtre sera l'homme de la science et de la vérité, il sera l'homme de la grâce et de la vie.

Homme de la vérité, il la clamera partout, partout il la fera retentir. Héraut du Roi des rois, sa vie, il la consacrera à porter la lumière à ceux qui sont dans les ténèbres, à dissiper dans les esprits les brouillards du doute, de l'ignorance et de l'erreur. Il parlera à tous, aux pauvres et aux riches, aux faibles et aux puissants, aux rois et aux sujets ; à tous il donnera la vérité, cette nourriture substantielle de l'intelligence, et il la donnera, cette doctrine, non pas comme sa doctrine à lui, mais, à l'exemple de son divin Maître, comme la doctrine de Celui qui l'a envoyé[2], de Celui qui, un jour, lui a dit au fond du cœur : Viens à ma

1. Matth., XXVIII, 19.
2. Joan., VII, 16.

suite, je te ferai pêcheur d'hommes, *venite post me, faciam vos fieri piscatores hominum*[1].

Homme de doctrine et de vérité, le prêtre, autre Christ, est aussi l'homme de la grâce et de la vie. Un enfant vient de naître ; il naît dans la mort du péché originel ; le prêtre verse sur son front l'eau sainte du baptême et la mort fait place à la vie, le péché à la grâce. L'enfant grandit et, bientôt peut-être, au milieu d'un monde pervers et séducteur il a déchiré, souillé la blanche robe de son baptême ; le prêtre lève une main bénissante sur le pécheur repentant et confus, et la grâce avec la vie renaît dans cette âme régénérée. Et pour que, désormais, cette âme au milieu des tentations marche avec plus d'assurance et combatte avec plus d'entrain, c'est encore le prêtre qui lui distribuera le pain des forts, le pain de vie : *Ecce Agnus Dei*, voici l'Agneau de Dieu. Que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle ! Puis, lorsque l'heure du suprême combat aura sonné, lorsque sera venu le temps de la reddition des comptes, le prêtre viendra revêtir le moribond de la robe nuptiale qui lui permettra de passer de la vie de la grâce à la vie de la gloire et de s'asseoir au banquet des noces éternelles.

## III

Homme de doctrine et de vérité, homme de grâce et de vie, voilà bien, cher Monsieur l'Aumônier, le céleste idéal que vous gardiez dans votre jeune cœur de vingt ans, lorsque, à genoux devant le Pontife,

1. Matth., IV, 19.



ÉTIENNE-THÉODORE PAQUET

PÈRE DU JUBILAIRE

P. 12.

vous incliniez la tête sous ses mains bénissantes et que vous vous releviez prêtre pour l'éternité : *Tu es sacerdos in æternum*[1] ! Cet idéal, comment l'avez-vous réalisé durant ces cinquante années de sacerdoce ?

Homme de doctrine et de vérité, qui donc l'a été comme vous ?

Séminariste et ecclésiastique brillant, vos supérieurs fondent sur vous de vastes espérances. Pour mieux les réaliser, ils vous envoient perfectionner au Collège Romain vos études théologiques, et, après vous être abreuvé, durant trois ans, aux sources les plus pures de la doctrine catholique et romaine, vous revenez à l'Université Laval de Québec, fonder en collaboration avec le Pasteur actuel de ce diocèse, votre collègue d'alors, cette chaire de théologie dogmatique qui depuis a semblé devoir être un héritage de famille[2].

Homme de doctrine et de vérité, vous l'avez été, non seulement dans la chaire du professeur, mais encore du haut de la chaire de vérité. Il y a quelques jours à peine, des amis fidèles se plaisaient à vous rappeler les fruits d'instruction et de sanctification que n'ont cessé de produire vos prédications, toujours simples et claires, mais aussi toujours vives et éloquentes.

Homme de doctrine et de vérité, que de fois ne l'avez-vous pas été pour nos frères séparés, pour ces

---

1. Ps. CIX, 4.
2. Mgr L.-A. Pâquet, neveu du Jubilaire, a, lui aussi, occupé la même chaire de théologie dogmatique à l'Université Laval.

malheureux que l'hérésie tient éloignés du bercail du Bon Pasteur ! Que de brebis n'avez-vous pas ramenées à ce bercail par la clarté de vos explications, non moins que par la cordiale charité de vos relations !

Homme de doctrine et de vérité, ne l'êtes-vous pas encore et toujours dans ces prédications dominicales que l'on ne se lasse pas d'entendre et de goûter parce qu'elles ne cessent pas d'être à la fois simples, lumineuses et subtantielles ?

Homme de doctrine et de vérité, ne l'êtes-vous pas encore et toujours dans ces catéchismes hebdomadaires par lesquels vous préparez à leur apostolat futur ces filles du Séraphique François, ces futures missionnaires qui, à leur tour, iront aux pays infidèles porter le flambeau de la vérité !

Homme de doctrine et de vérité ; j'ai ajouté : homme de grâce et de vie. Vous avez été l'un et l'autre durant ces cinquante années de sacerdoce. Mais ne peut-on pas dire que si, durant les trente années consacrées à l'enseignement au Séminaire et à l'Université Laval de Québec, vous avez été *surtout* homme de doctrine, durant les vingt dernières années vous avez été *surtout* homme de grâce et de vie.

En effet, la grâce et la vie, elles se trouvent dans tous les Sacrements, mais principalement dans la Sainte Eucharistie, qui renferme l'auteur de la Vie, qui n'est autre que *le Pain de vie*, *Ego sum panis vitæ*[1] . Et c'est à l'Eucharistie que, depuis plus de quinze ans, vous consacrez tout ce que Dieu vous a départi de talents, de vigueur et de vie ! Sur les hauteurs de Québec, avec la bénédiction et les encourage-

---

1. Joan., VI, 35.

ments du bien-aimé Pasteur de cet archidiocèse, vous dressez à Jésus-Hostie un temple magnifique où, jour et nuit, les Epouses du Christ viendront prier et s'offrir en Victimes pour l'Eglise et les âmes ! Dans ce sanctuaire, vous établissez le centre de cette œuvre admirable : l'Adoration perpétuelle du Très Saint-Sacrement. Enfin, à ces âmes déjà unies par le Sacrement d'amour, vous donnez un nouveau lien en fondant cette modeste *Revue Eucharistique*, qui ira partout dans le diocèse porter le pain de la doctrine, nourriture des âmes, ranimer les courages affaiblis des tièdes et inspirer aux fervents une nouvelle ardeur envers la Sainte Eucharistie.

Puis, pour couronner cette vie sacerdotale tout entière consacrée à la diffusion de la Vérité et à l'effusion de la Vie, vous emploierez tous vos efforts et toute votre influence, — Dieu seul sait avec quel inlassable dévouement ! — à faire rentrer à Québec les fils de Saint François d'Assise, les frères de ces religieux Récollets, qui, il y aura bientôt trois cents ans, venaient apporter au Canada les paroles de Vérité et de Vie, et qui, je suis heureux et fier de le rappeler en ce jour, furent les premiers pasteurs de cette paroisse qui n'a cessé depuis de donner des prêtres à l'Eglise et au diocèse.

* * *

Au souvenir des innombrables bontés du Ciel à son égard, le Roi-prophète s'écriait dans un élan d'amour et de reconnaissance : *Misericordias Domini in æternum cantabo*[1] !

---

1. Ps. LXXXVIII, 2.

Avec vous aujourd'hui, cher Monsieur l'Aumônier, nous voulons, nous aussi, remercier le Seigneur des grâces sans nombre dont vous avez été l'objet, et le docile instrument.

Merci, ô mon Dieu, pour ces cinquante années d'inépuisable labeur ! Merci pour toutes les lumières répandues dans les esprits obscurcis par l'erreur et le doute ! Merci pour toutes les larmes taries, pour toutes les consolations apportées ! Merci pour tous les encouragements donnés !

Mais à nos actions de grâces, Mes Frères, nous ajouterons une prière, et cette prière, nous la cueillerons encore sur les lèvres du Psalmiste. Avec le saint Roi David, tous, parents et amis, tous, nous redirons du fond du cœur : *Dominus conservet eum.* Que le Seigneur nous conserve longtemps celui qu'il nous a gardé jusqu'à ce jour ! Que le Seigneur lui accorde sans cesse un regain de jeunesse et de vie ! *Dominus vivificet eum.* Et surtout que le Seigneur lui accorde sur cette terre le bonheur et la paix, *et beatum faciat eum in terra* [1], en attendant le jour des récompenses éternelles, du bonheur sans mélange, du repos sans lassitude et sans fin dans les splendeurs du Paradis. Amen !

---

1. Ps. XL, 3.

Au dessert, pendant le dîner, Monsieur le Docteur Achille Pâquet lut l'adresse suivante :

Oncle vénéré,

Permettez au plus jeune de vos neveux et nièces de venir, en leur nom, au nom de vos frères survivants et de tous les membres de la famille, vous offrir en ce jour d'allégresse l'hommage de leur respect, de leur estime et de leur affection.

C'était, il y a quelques semaines, dans votre vie sacerdotale, l'un de ces anniversaires qui résument toute une époque et qui ne sauraient passer inaperçus.

Des circonstances incontrôlables ne nous ont pas permis de célébrer plus tôt avec vous cette date mémorable, grosse de tant de souvenirs, et qui fait passer sous nos yeux une carrière ecclésiastique si féconde et si brillamment remplie.

C'est avec une vive émotion que nous avons recueilli l'écho des fêtes solennelles organisées à Québec en votre honneur dans votre cher couvent de la Grande Allée et ailleurs, et c'est d'un cœur bien réjoui que nous nous sommes associés aux éloges si mérités et si sincères qui ont alors salué, sur les lèvres de vos supérieurs, de vos admirateurs et de vos amis, vos cinquante années de sacerdoce.

Très justement et très éloquemment on a loué en votre personne vénérable le théologien distingué qui, après un remarquable cours d'études fait à Rome, jeta pendant longtemps sur l'Université Laval un si beau lustre ; l'orateur et le prédicateur dont la parole facile, délicate, pénétrante et entraînante, n'a pas cessé d'illustrer parmi nous la chaire chrétienne ; le

prêtre zélé et l'aumônier dévoué qui, joignant au souci des intérêts spirituels l'intelligence des affaires, a fait surgir comme par enchantement sur les hauteurs de Québec un établissement religieux extraordinairement prospère et un temple superbe qui est la gloire et l'orgueil de la vieille cité de Champlain.

Ces succès dus à vos talents, à votre clairvoyance et à votre persévérance, nous sommes heureux, Oncle vénéré, de les rappeler aujourd'hui et de vous dire, ici même où s'écoula votre enfance, combien votre famille en est fière.

Mais, laissez-nous l'ajouter, nous vous devons autre chose qu'un tribut d'admiration : c'est l'hommage ému d'une reconnaissance qui se mesure à la grandeur même de votre bonté et à l'étendue de vos bienfaits.

Emule d'un frère dont vous fûtes pendant tant d'années le conseiller intime et le collaborateur précieux, et qui reposait en vous une si légitime confiance, vous nous avez, en toute circonstance, prodigué les marques de la plus profonde et de la plus généreuse sympathie. Vous avez pris part à toutes nos joies et à tous nos deuils ; vous avez applaudi à nos succès ; vous nous avez soutenus dans les revers ; et c'est de votre part une nouvelle preuve de bienveillance que votre présence aujourd'hui en cette maison paternelle à peine relevée de ses ruines fumantes, mais qui vous ouvre si joyeusement ses salles et son cœur.

Le vieillard de quatre-vingt-deux ans qui l'habite, et qui s'honore de vous être uni par les liens les plus étroits du sang, se félicite d'avoir vécu assez longtemps pour voir flotter autour de vos cheveux blanchis par la souffrance et par le travail l'auréole jubilaire qui réjouit nos regards.

Et cet autre frère, gai compagnon de vos jeunes

années, dont une cruelle maladie enchaîne depuis des mois les mouvements, se sent du moins soulagé et réconforté par le spectacle de la belle scène de famille qu'il contemple en ce moment et qui lui rappelle un passé si intéressant et si plein de vie.

Tous, vieux et jeunes, frères et neveux, parents et amis, nous formons pour vous les vœux les plus ardents, et nous prions Dieu de bénir chaque jour davantage vos travaux et votre ministère, et de conserver longtemps encore à votre vieillesse cet air de santé et cette puissance d'action qui font tout à la fois l'étonnement du public et la joie des âmes pieuses dont vous êtes le guide éclairé.

Bonheur donc et longue vie !

LES MEMBRES DE LA FAMILLE PAQUET.

10 novembre 1912.

*
* *

Parmi ceux qui prirent la parole au dîner de famille on a mentionné l'Honorable M. Et.-Théodore Pâquet. Son discours prononcé avec l'aisance, la conviction et la distinction qui faisaient de M. Pâquet, au témoignage de ses contemporains, l'un des meilleurs orateurs politiques de la province, mérite une mention particulière.

" Il y a au delà de vingt ans, dit M. Pâquet en commençant, que je n'ai pris la parole

devant un auditoire public, large ou restreint. Aussi fallait-il une occasion comme la présente, où seul parle le cœur et où la sincérité des pensées fait pardonner le défaut de la forme, pour m'engager à le faire. C'est d'une voix émue que je viens corroborer tous les sentiments contenus dans la si belle adresse à laquelle le vénéré Jubilaire a su répondre avec tant de justesse, de délicatesse et d'à-propos. "

Puis M. Pâquet, au nom des membres présents et absents de la famille, remercie son oncle, M. l'abbé L.-H. Pâquet, de sa grande bonté pour tous : il salue en passant, " le berceau des ancêtres, qui, tout en semblant s'affaisser sous le poids des années, n'en garde pas moins des souvenirs précieux[1] ; il rappelle la première enfance du jeune Louis-Honoré, " s'écoulant sous l'oeil d'une mère bien distinguée, l'un de ces modèles de femme chrétienne dont notre pays a offert de si

---

1. Parmi les invités manquaient à la fête pour raisons de santé et autres, les deux Dames Théodore Pâquet, et M[de] Albert Pâquet, de Québec, le D[r] et M[de] Nazaire Gingras, de Charny, et M. Fr. Roberge, de Thetford Mines.



URSULE LAMBERT,

MÈRE DU JUBILAIRE

P. 12.

nobles exemples" ; il rappelle également son entrée au Séminaire, ses succès, son ordination, à laquelle lui-même, écolier, eut le bonheur d'assister; puis se tournant vers M. l'abbé L.-H. Pâquet : " Un grand honneur, ajoute-t-il, m'était réservé. Je le prisai très fort, et je le remémore fièrement aujourd'hui. Je fus nommé votre premier servant de messe. J'espère qu'à la porte du Paradis ce sera pour moi un excellent passe-port, le servant de messe accompagnant, précédant même toujours l'officiant. "

L'Honorable M. Pâquet, ayant connu très intimement M. l'abbé L.-H. Pâquet, était plus en état que tout autre de faire surgir du passé plusieurs traits aimables et plusieurs incidents de la vie, des voyages, des vacances de son oncle vénéré. Nous ne pouvons suivre l'orateur, à la mémoire si fraîche et si fidèle, à travers tous ces sentiers embaumés des fleurs de l'amitié et de la reconnaissance.

Avec quel plaisir nous l'avons entendu apprécier le grand talent oratoire de M. l'abbé L.-H. Pâquet ! " Elèves de Seconde ou de Rhétorique, dit-il, que nous étions avides d'aller boire à la coupe de votre éloquence et

d'aller entendre ses accents enflammés ! De même que votre cours de théologie, elle se distinguait par la clarté : clarté dans les simples instructions, comme dans les discours les plus solennels ; clarté de l'exposition, clarté de l'argumentation, clarté des conclusions, qui, grâce à un organe à la fois sonore et doux, soutenu et fortifié par un geste ample, sobre et élégant, portait la conviction dans les esprits, la persuasion dans les cœurs."

L'orateur rappelle ensuite avec émotion les fêtes célébrées à Québec à l'occasion des Noces d'Or. " Il m'en est resté, dit-il, des impressions intimes, inoubliables. Je revois par la pensée cet autel de marbre et d'onyx, tout transparent de lumière et inondé de mille feux. Je contemple, agenouillé sur les marches du Sanctuaire, le vénéré Jubilaire dont la couronne de cheveux blancs atteste si bien les admirables états de service. En le voyant lever vers Dieu ces mains vénérables que, le jour de son ordination, il lui avait consacrées, je pouvais, ce me semble, deviner toute la douceur du colloque intime qui s'échangeait entre le Père du Sacerdoce catholique et son prêtre." Et parlant des

Sœurs Franciscaines : " Qu'elles durent être ferventes, dit-il, les prières de ces blanches colombes que depuis déjà tant d'années leur dévoué Aumônier a nourries du froment eucharistique et de sa parole sacrée ! "

L'orateur, pour terminer, adresse au Jubilaire cet aimable souhait : " La légende rapporte que saint Martin de Tours ayant, à la porte d'Amiens, partagé son manteau avec un pauvre qu'il rencontra, connut par une vision qu'il y aurait pour lui une cinquième saison, entre l'automne et l'hiver, saison pendant laquelle le ciel serait plus clément et le soleil plus chaud.

" C'est l'été de la Saint-Martin.

" Puisse-t-il, cet été spécial, se prolonger pour vous selon les aspirations de nos pensées et les désirs de nos cœurs ! Puisse-t-il s'étendre jusqu'au 10 novembre 1922, jour où nous viendrons de nouveau célébrer ensemble vos noces de diamant ! "

Ce souhait, joint aux vœux exprimés dans l'adresse de la famille et aux remarques si heureuses et si appropriées de M. l'abbé Cantin, interprétait bien fidèlement les sentiments de toute l'assistance.

# CONCLUSION

A l'occasion de ses Noces d'Or, M. l'abbé L.-H. Pâquet a reçu d'un peu partout les témoignages les plus honorables d'estime et de sympathie.

Plusieurs archevêques et évêques lui ont adressé, dans les termes les plus flatteurs, leurs félicitations et leurs vœux. Des prêtres des provinces anglaises, des amis et des condisciples d'Europe ont voulu s'associer, de la façon la plus cordiale et la plus généreuse, aux fêtes jubilaires de Québec.

Rien n'a donc manqué à ces pieuses réjouissances pour en faire le couronnement glorieux d'une carrière sacerdotale particulièrement féconde.

* * *

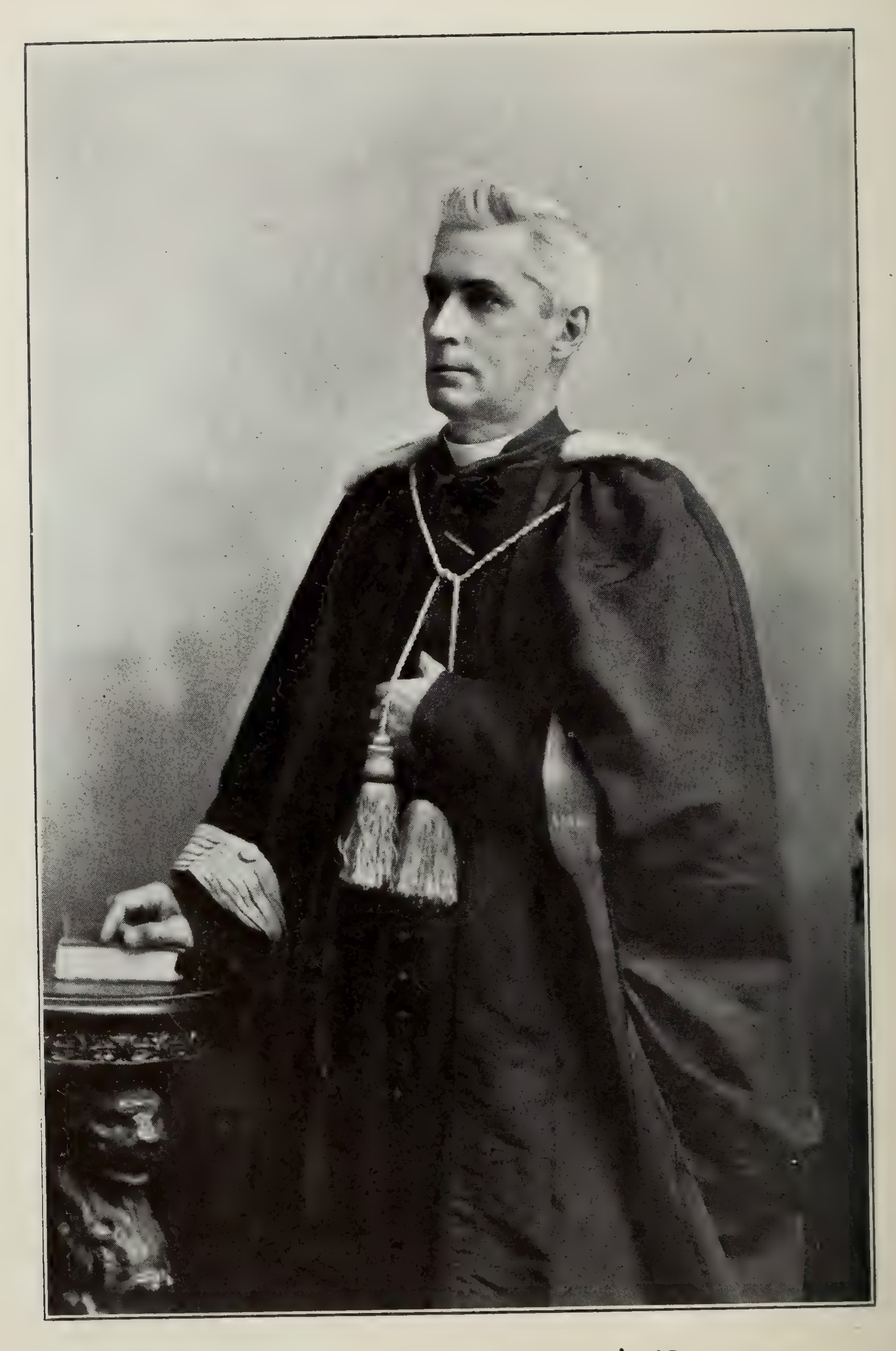
Qu'il nous soit permis d'ajouter un mot avant de finir. Nous avons entrepris ce tra-

vail dans l'intention d'être agréable aux nombreux parents et amis de M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet, aux heureux témoins de ces fêtes jubilaires et aussi à tous ceux qui n'ont pas eu le bonheur de pouvoir y assister.

Si ce but a été atteint, le mérite principal en revient aux collaborateurs qui, par un concours bienveillant, nous ont facilité notre tâche.

Par ailleurs, nous ne nous dissimulons pas les imperfections de ce travail : c'est la seule chose dont nous réclamions la propriété, et pour laquelle nous comptons sur l'indulgence du lecteur, en le priant simplement de considérer avant tout la bonne volonté et le sentiment de reconnaissance qui ont inspiré cette imparfaite compilation.

# APPENDICE



Monsieur l'abbé Louis-H. Paquet

Professeur de la Faculté de Théologie à l'Université-Laval

I

ORAISON FUNÈBRE

DE

# Mgr C.-F. BAILLARGEON

Archevêque de Québec

PRONONCÉE DANS LA CATHÉDRALE DE QUÉBEC
LE 18 OCTOBRE 1870

PAR

Monsieur l'abbé Louis-H. Pâquet

DOCTEUR EN THÉOLOGIE
PROFESSEUR DE THÉOLOGIE DOGMATIQUE
A L'UNIVERSITÉ LAVAL

*Tu vero vigila, in omnibus labora, opus fac evangelistæ, ministerium tuum imple.*

Pour vous, dit Saint Paul à Timothée, veillez, et ne vous refusez à aucun travail ; faites l'œuvre d'un évangéliste ; remplissez votre ministère.

II Tim., IV. 5.

Messeigneurs[1] , Mes Frères,

Lorsque le Sauveur du monde veut définir les principaux devoirs de ce grand service des âmes qui s'exerce dans l'Eglise depuis dix-huit siècles, il les résume tous dans ces paroles de l'apôtre à son disciple Timothée. Veillez, écrit saint Paul au fidèle compagnon de ses labeurs apostoliques, veillez à la garde du troupeau que Dieu vous a confié, *tu vero*

---

1 Messeigneurs les évêques de Montréal, d'Ottawa, de Kingston, de Saint-Hyacinthe, des Trois-Rivières et de Rimouski.

*vigila ;* ne négligez aucune partie de la charge sublime dont vous êtes revêtu, mais livrez-vous sans relâche au travail du Seigneur, *in omnibus labora ;* annoncez encore les vérités de l'Évangile, la doctrine éternelle du salut, *opus fac evangelistæ ;* enfin montrez-vous véritablement le pasteur des âmes et remplissez avec zèle le ministère apostolique, *ministerium tuum imple.*

Ces conseils, dictés par la Sagesse Eternelle, ne regardent pas seulement un évêque en particulier. L'Apôtre, organe des divins oracles, parle pour tous les temps et pour tous les lieux. Il voit devant lui, dans la personne de Timothée, la succession apostolique tout entière ; et c'est à chaque évêque des diverses parties de l'Église de Jésus-Christ que s'adresse ce langage inspiré.

Le zèle dans l'accomplissement du ministère des âmes, la fidélité dans le travail apostolique, dans la prédication de l'Évangile, une vigilante charité qui porte au renoncement personnel, consulte sans cesse les besoins du troupeau et ne se lasse jamais d'y subvenir, tels sont, d'après les paroles mêmes de l'Apôtre, les principaux caractères qui doivent distinguer les chefs de la milice sacrée.

Ces qualités précieuses, Mes Frères, essentiellement propres à un évêque de l'Eglise de Dieu, nous les trouvons heureusement réunies dans la personne du Prélat que nous pleurons. Il ne manqua d'aucune d'elles ; il y joignit encore l'éclat des vertus les plus belles et les plus pures. C'est ce qu'il sera facile de voir dans le court éloge que nous allons consacrer à la mémoire de Monseigneur Charles-François Baillargeon, Archevêque de Québec et Métropolitain de cette Province ecclésiastique.

I

La perfection de la vie ne consiste pas précisément dans l'éclat d'une vertu qui brille aujourd'hui pour s'éclipser demain, mais bien plutôt dans la persévérance et la continuité. On n'a pas atteint à la grandeur véritable par là seulement qu'on a pu une fois dans sa vie s'élever, pour ainsi dire, au-dessus de soi-même ; l'auréole de la sainteté ne s'accorde qu'à la fidélité qui persévère jusqu'au bout dans la voie de la règle et du devoir. Il n'est pas rare de voir un homme se distinguer soudainement par un acte d'éclat que certaines circonstances heureuses auront provoqué ou singulièrement favorisé ; ce qui est plus rare, ce qu'il n'est donné d'admirer que dans un petit nombre d'hommes, c'est cet attachement ferme et durable aux pénibles labeurs d'une vie qui doit s'écouler tout entière dans la pratique de l'immolation personnelle et des plus grands sacrifices.

Or, Mes Frères, cette fidélité de chaque jour aux devoirs d'une charge aussi difficile qu'importante, ce dévouement sans limites qui ne connaît aucun repos et n'accepte aucune trêve, c'est là ce qui caractérise avant tout la vie admirable qui vient de s'éteindre au milieu de nous. Sans doute, il y a, dans cette longue carrière de près d'un demi-siècle de service au premier rang de l'armée du Seigneur, il y a des phases plus brillantes ; il y a des actes éclatants qui viennent se placer à la plus grande hauteur dans l'estime de tous Mais ce qu'il faut admirer surtout, dans la vie sacerdotale et épiscopale de Mgr Baillargeon, c'est la constante fidélité de la vertu, c'est le zèle qui jamais ne se dédit ni se refroidit, c'est l'attachement imperturbable aux devoirs de son ministère, c'est la persévérance calme et héroïque dans l'abnégation person-

nelle ; c'est encore, — pour couronner tout cela, — l'aimable simplicité, l'aisance parfaite avec laquelle il savait accomplir, sans faste comme sans bruit, les actions les plus belles et les plus nobles.

C'était avant tout un prêtre, un prêtre dans toute la beauté et la plénitude du terme. Sa nature semblait faite pour le ministère des autels ; le sacerdoce répondait parfaitement à l'instinct, aux qualités, de même qu'à l'attrait de son âme. Voyez-le dans les diverses positions que la Providence lui assigne pendant les quarante-huit années de son ministère. Il y a loin, si nous regardons à l'importance des fonctions, du modeste poste de curé d'une petite paroisse rurale, à la haute dignité d'Archevêque et Métropolitain d'une vaste province ecclésiastique. Les circonstances extérieures ne sont plus les mêmes : la responsabilité est infiniment plus grande, le labeur bien plus pénible, les relations du dehors beaucoup plus importantes et plus étendues. Rien cependant n'est changé dans la vie et les habitudes intimes de celui qui passe ainsi du poste le plus humble au rang le plus élevé de la hiérarchie sacerdotale. Vous trouvez toujours, dans Mgr Baillargeon, aux époques les plus diverses de sa carrière, cette même régularité ecclésiastique, cet inébranlable amour de la règle, cette fidélité persévérante d'une vertu toujours à la hauteur du devoir, qui fait de sa vie entière une chaîne continue d'œuvres méritoires dont tous les anneaux se relient et se soutiennent admirablement ensemble. C'est le spectacle aussi admirable que rare de l'unité réelle au milieu de la diversité apparente, du recueillement habituel de l'âme et de son union constante avec Dieu au milieu des occupations les plus nombreuses et souvent les plus distrayantes.

Dès le moment qu'il s'est consacré à Dieu par les vœux de son ordination, son âme s'est établie d'une manière inébranlable dans l'amour et la pratique des vertus de son état. Tel vous l'avez vu curé de Saint-François, du Château-Richer et de l'Ange-Gardien, tel vous le verrez à la cure de Québec, tel vous l'admirerez sur le siège archiépiscopal, toujours simple et modeste dans ses goûts, toujours fidèle aux devoirs multiples de sa charge, toujours entièrement donné à son ministère, toujours se sacrifiant sans relâche pour le bonheur de ceux que Dieu a confiés à sa garde. Il semble qu'il a constamment devant les yeux les paroles de l'Apôtre à son disciple : *in omnibus labora, ministerium tuum imple*, travaillez, travaillez sans relâche, remplissez avec ardeur votre ministère.

## II

Il faudrait du temps, Mes Frères, beaucoup plus de temps que ne le permet le cadre étroit d'un éloge funèbre, pour parcourir avec quelques détails les principales phases d'une carrière si longue et si admirablement remplie. Il faudrait surtout une voix plus autorisée que la nôtre, pour que l'éloge pût atteindre à la hauteur du mérite. Essayons toutefois de toucher à la hâte les sommets les plus saillants de cette belle vie. Ce que nous ne pourrons dire ici, chacun de nous, citoyens, diocésains de Québec, enfants du père chéri auquel nous rendons un dernier devoir, saura y suppléer par les pensées et les souvenirs qui se pressent nécessairement dans son esprit et dans son cœur.

Parlerai-je d'abord de sa charité ?... Oh ! c'est là une des vertus qui rendront sa mémoire impérissable parmi

nous ! Qu'il me suffise de rappeler les deux circonstances principales, — et cela, lorsqu'il n'était encore que curé de cette ville, — qui mirent si admirablement en relief les trésors de bonté que renfermait ce grand cœur. Toute la ville se souvient encore, — car ce sont de ces souvenirs que rien n'efface, — des deux grands fléaux qui s'abattirent sur nous à une douzaine d'années d'intervalle pendant son administration comme curé, je veux parler du premier choléra et des grands incendies de 1845. Mes Frères, vous l'avez bien des fois entendu dire, c'est surtout dans les calamités publiques que se révèle l'héroïsme du dévouement. Eh bien ! Mgr Baillargeon, — il n'y a encore aujourd'hui qu'une voix pour le proclamer, — s'éleva, par son héroïque charité, à la hauteur des événements douloureux qui éprouvèrent alors si cruellement son troupeau.

Pasteur dévoué, homme de ressources et d'énergie, véritable père au milieu de ses enfants affligés, il sut multiplier les secours et les consolations, essuyant les larmes des plus malheureux, donnant des protecteurs aux orphelins, relevant de la ruine et de la misère deux immenses quartiers réduits en cendres. Sans doute, il fut noblement secondé par la générosité publique et étrangère. Sans doute, il trouvait, dans le courage et l'admirable énergie de tous les principaux citoyens de cette ville, un concours puissant et sans lequel ses propres efforts eussent été infructueux. Mais ceux-là mêmes qui furent appelés à lui prêter leur concours et qui se dévouèrent si noblement à la cause publique parlent encore aujourd'hui, — avec une admiration que vingt-cinq années n'ont pu refroidir, — de l'esprit pratique, de l'énergie indomptable et surtout du dévouement illimité, héroïque, que déploya dans ces pénibles circonstances le curé de la paroisse de Québec.

" Jamais, nous disait, il n'y a que quelques jours encore, l'un des principaux citoyens de cette ville, témoin intime de ses travaux et de ses œuvres[1], jamais je n'ai connu de prêtre plus entièrement livré à son devoir de pasteur. Cet homme-là ne pensait jamais à lui-même ; il s'oubliait entièrement pour se donner aux autres, et c'est encore un mystère pour moi que de comprendre comment une aussi frêle constitution ait pu résister si longtemps aux fatigues incroyables que sa charité lui imposait. "

## III

Rappellerai-je encore son zèle dans l'accomplissement de ses devoirs de prêtre et d'évêque ? Depuis le moment où la voix de ses supérieurs l'appela aux fonctions de curé de cette ville, puis à celles de premier pasteur du diocèse, vous l'avez tous vu à l'œuvre ; vous savez que sa vie entière n'a été qu'un sacrifice continuel aux obligations de cette double et importante charge. Ah ! il pouvait bien s'écrier avec saint Paul : *Ego libentissime impendam et superimpendar ipse pro animabus vestris*[2], je donnerai tout ce que j'ai et je me donnerai encore moi-même pour le salut de vos âmes. Qui jamais, en effet, a moins su se refuser, je ne dirai pas à un devoir, mais au simple désir de quiconque venait lui demander le concours de sa présence, ou bien encore l'aide de sa parole, de cette parole si simplement touchante, onctueuse, péné-

1. Son Honneur le juge Duval.
2. I Cor., XII, 15.

trante, qui allait de suite au cœur et laissait dans les âmes une émotion si profonde et si vraie ? Qui jamais a su moins consulter ses intérêts ou ses aises, lorsqu'il s'agissait de payer de sa personne et de porter aux parties les plus éloignées de son immense troupeau les consolations du ministère épiscopal ?

En face de cette vie constamment occupée des labeurs les plus pénibles, à la pensée de cette administration immense, absorbante, dont le poids s'imposait chaque jour plus accablant, je me demande, Mes Frères, vous vous demandez avec moi comment il pouvait trouver la solitude nécessaire au délassement de l'âme par l'étude et la prière ? Ah ! ne craignez rien ! L'industrie de sa piété, cette ardeur pour le travail qui jamais ne l'abandonna sauront bien lui créer quelques loisirs. Ne l'avons-nous pas vu, il y a quelques années seulement, conservant pour l'étude des sciences les goûts de sa jeunesse, assister régulièrement, pendant plusieurs mois consécutifs, aux cours publics qui se donnaient à l'Université ? Nous en étions alors tout surpris ; nous le serons bien plus encore quand nous saurons qu'il prenait sur son sommeil les heures qu'il consacrait ainsi à rafraîchir dans sa mémoire des connaissances qui lui avaient été familières.

A une heure de la nuit que peu d'hommes dérobent au repos, vous trouviez, en effet, l'Archevêque de Québec assis à sa table d'étude ou agenouillé devant son crucifix. C'est, sans doute, pendant ces heures de calme et de solitude qu'il repasse devant Dieu les actes de la journée, qu'il demande au Ciel les forces et les lumières nécessaires, et qu'il prépare le travail du jour qui suivra. C'est alors aussi qu'il compose ces mandements admirables, ces lettres pastorales si pleines de charité et de doctrine, que nous trouvons citées avec éloge

dans des livres publiés à l'étranger. C'est alors surtout, c'est dans le silence inspirateur de la nuit, qu'il se livre sans relâche et avec une ardeur toujours jeune à ces études des divines Écritures dont l'importance et la profondeur se sont révélées dans la traduction et les commentaires que le Souverain Pontife a voulu honorer de sa haute approbation.

Ces heures pendant lesquelles, seul avec Dieu, il épanche son cœur devant Celui dont il tient la place et qui lui a confié le soin de tant d'âmes, ces heures qu'il consacre ainsi à l'étude des Livres saints, à la prière et à la méditation, ce sont ses heures à lui, et les seules qui lui appartiennent ; le reste de la journée est à tout le monde, et il n'a jamais d'autre mesure pour son temps que la convenance de ceux qui viennent lui exposer leurs difficultés, leurs chagrins ou leurs embarras, et lui demander des conseils ou des consolations.

## IV

Je voudrais être court, Mes Frères, et pourtant que de choses encore il me resterait à dire ! Je devrais parler de ses efforts pour faciliter et encourager l'éducation de la jeunesse ; je devrais dire la part si grande qu'il prit aux travaux des derniers conciles provinciaux ; je devrais faire voir en quelle haute estime il était tenu à Rome par le Pape et la Cour Pontificale ; je devrais surtout mentionner l'honneur insigne qu'il reçut, et que tous nous reçûmes par lui, lorsqu'il fut jugé digne de faire partie de l'une des Congrégations les plus importantes du Concile du Vatican. Il me faut laisser dans l'ombre tant d'actes éclatants que l'histoire recueillera avec reconnaissance, pour arri-

ver de suite à celle de ses vertus, qui est sans contredit la plus belle par là qu'elle est la base et le couronnement de toutes les autres, je veux dire sa grande humilité.

Bien des hommes gâtent leurs plus belles qualités pour ne pas s'ignorer suffisamment eux-mêmes. Mgr Baillargeon avait cette modestie exempte de toute affectation, qui rehausse encore l'éclat de la vertu et lui ajoute tant de prix.

S'agit-il pour lui de laisser la petite cure de campagne où il a fait ses premières armes dans le saint ministère, pour venir remplir les fonctions importantes de curé de la ville de Québec, ce ne sera pas sans verser des larmes sincères de regret qu'il s'éloignera de ces âmes simples dont les sentiments répondent si bien aux sentiments de son propre cœur. Faut-il, après avoir conquis l'estime entière de ses supérieurs comme l'affection de ses paroissiens, faut-il accepter une charge plus haute encore en devenant à Rome l'agent de tous les évêques de la province, vous voyez sa modestie reculer de nouveau devant l'honneur qu'on lui offre. Mais c'est l'épiscopat surtout, cet honneur suprême entouré de tant d'éclat et aussi de tant de responsabilité, qui effraya sa grande modestie. On se rappelle encore, à Rome même, les résistances inouïes qu'il opposa aux désirs de ses supérieurs. Il sut si bien, en cette occasion solennelle, plaider la cause de l'humilité, qu'un moment il se crut maître de la victoire. Le Souverain Pontife se serait laissé toucher de ses persistantes réclamations, si les évêques du Canada, qui les avaient prévues, n'eussent d'avance prié Pie IX de ne pas s'y rendre. Quel exemple admirable, Mes Frères ! Sans doute, l'Histoire de l'Eglise nous offre souvent le spectacle

d'un pareil héroïsme dans la vertu ; il faut pourtant remonter jusqu'à Saint Ambroise pour trouver quelque chose qui surpasse en grandeur le fait que nous venons de citer.

Ce sentiment, Mes Frères, qui lui faisait autant redouter les honneurs que d'autres les ambitionnent, l'accompagna et le poursuivit dans tout le cours de son épiscopat. Il ne vit jamais dans les titres dont il était revêtu que des titres de charité et de sollicitude. "Du travail, disait-il une fois, avec cet accent de touchante simplicité qui lui était propre, qu'on m'en donne tant que l'on voudra ; mais, pour l'amour de Dieu, qu'on m'épargne les honneurs ! " Sentiment vraiment apostolique qui révèle toute l'humilité de cette grande âme ; parole admirable qui résonne à l'oreille du chrétien comme un écho de l'Évangile ; exemple à jamais éloquent pour tous ceux que les dignités de ce monde pourraient tenter ou éblouir !

Aucun de nous n'ignore qu'à plusieurs reprises, dans ses dernières années surtout, il essaya de se démettre de ses fonctions épiscopales. Il y a cinq ans déjà, il faisait au Saint Père les demandes les plus vives à ce sujet. "Je lui ai répondu, nous disait Pie IX à nous-même, en 1866, j'ai répondu à votre évêque qu'il faut mourir sur le champ de bataille. " Il ne reçut jamais d'autre réponse. Le Saint Père, la Cour de Rome tout entière, connaissaient trop bien les hautes vertus, les qualités vraiment épiscopales de Mgr Baillargeon, pour jamais céder à des instances que l'humilité seule, et non pas la faiblesse, rendait de plus en plus pressantes.

Voilà jusqu'où allait cette humilité profonde dont il donna constamment les exemples les plus admirables, je pourrais dire même les exemples les plus incroyables,

s'il m'était loisible de citer ici une foule de ces traits sublimes que ceux-là seuls connaissent qui ont vécu dans son intimité ; s'il m'était permis surtout d'exposer devant vous les actes et les paroles qui ont signalé sa longue et douloureuse maladie ; si je pouvais faire raconter à cette immense assemblée l'histoire intime des dernières semaines qu'il a passées au milieu de nous par celles[1] qui ont eu le bonheur envié de lui donner les derniers soins et de recueillir les dernières effusions de son âme.

## V

Cette vertu d'humilité, — belle et rare entre toutes, — qui ajoute à l'éclat de sa vie entière un rayon si aimable et si doux, n'était égalée chez lui que par le courage apostolique.

Mes Frères, c'est par ce dernier trait, c'est en vous parlant de la grandeur de son courage apostolique que je veux terminer cet éloge trop bref et surtout trop imparfait. Je l'ai réservé pour la fin, parce que c'est dans cette dernière année surtout qu'il s'est révélé à nous dans tout son héroïsme.

Vous avez entendu tout à l'heure la réponse de Pie IX aux instances qu'il faisait pour se démettre de sa charge : " Il faut mourir sur le champ de bataille. " Eh bien ! Mes Frères, cette parole de Pie IX, il la réalisera à la lettre ; cet ordre du chef au soldat défiant de ses forces plutôt que fatigué de la lutte, il l'a compris, il l'accomplira. Fidèle jusqu'au bout, jusqu'à la mort, au poste d'honneur que l'illustre

---

1. Les Sœurs de la Charité.

Pontife lui enjoint de garder, il ne croirait pas avoir le droit d'en accepter la gloire s'il ne savait en braver les périls.

La nouvelle du grand Concile vient d'éclater dans le monde. L'ordre arrive aux évêques de l'univers catholique de partir pour Rome. Pour lui, vieillard infirme et débile, c'est la mort, la mort presque certaine. Chacun le prévoit, tout le monde le prédit ; on le supplie de ne pas s'exposer aux dangers d'une pareille entreprise. Rien ne l'arrête. Le sentiment du devoir, son zèle ardent pour le bien de l'Église, font céder toutes les considérations de la prudence humaine. Malgré son grand âge, malgré sa faiblesse, il bravera de nouveau les mers, il ira à Rome. Au prix de souffrances infinies, il y demeurera pendant plusieurs mois ; et, s'il se voit forcé d'en revenir malgré lui avant que le Concile termine ses travaux, ce ne sera pas du moins, — disons-le ici bien haut, puisque l'occasion s'en présente, — ce ne sera pas sans s'être formellement déclaré en faveur de la définition de l'Infaillibilité Pontificale.

Le voilà revenu de ce long et périlleux voyage. La joie de son peuple est à son comble. C'est comme un miracle de le voir de nouveau au milieu de nous. Vous vous en souvenez, Mes Frères, jamais *Te Deum* d'actions de grâces n'éclata avec plus d'enthousiasme, et ne porta vers le ciel d'expression plus vive et plus sentie de la reconnaissance et du bonheur. Consentira-t-il au moins à prendre un repos qui lui est absolument nécessaire ? Se rendra-t-il enfin aux désirs de ses prêtres, aux vœux unanimes de tous ses enfants ? Calculs humains que tout cela ! Un évêque, répond-il, n'est pas évêque pour se reposer, mais pour travailler. Il part pour cette dernière course apostolique qui lui

a été si fatale ; et, à ceux qui en redoutent justement les conséquences, il répète cette parole sublime de simplicité et de courage : "Quand je n'en pourrai plus, j'arrêterai, et ce sera fini ; mais j'irai jusqu'à ce que je tombe."

## VI

Il est tombé, en effet, tombé d'épuisement, tombé martyr de son zèle, martyr d'une héroïque fidélité aux devoirs accablants d'une charge trop lourde pour ses forces. Il n'a pas déposé les armes ; elles ont échappé de ses mains débiles et tremblantes. Il l'a dit lui-même en abandonnant de force sa dernière visite pastorale : "Je meurs, je le sens ; mais je meurs les armes à la main."

Il est donc mort, comme le voulait Pie IX, sur le champ de bataille.

Il est mort. Jamais plus nous ne contemplerons cette belle et grande figure, ces traits si nobles, cette physionomie si bonne, qui inspirait à la fois le respect et l'amour. Jamais plus nous n'entendrons cette voix en même temps forte et suave, sympathique et vibrante, qui résonnait si majestueusement sous les voûtes de cette cathédrale ; qui, du haut de cette chaire, annonça tant de fois, avec un éclat si doux, les vérités de notre sainte religion. Il est mort. Pendant près de quarante années, il a vécu avec nous comme un chef au milieu de ses soldats, comme un pasteur au milieu de son troupeau, comme un père au milieu de ses enfants.

Et maintenant il nous laisse. Nous avons entendu son dernier adieu, nous avons reçu sa dernière béné-

diction ; nous nous sommes fait un devoir d'aller baiser une dernière fois ses mains glacées par la mort. Il nous laisse. Dans quelques instants nous n'aurons même plus devant les yeux cette relique mortelle qui depuis cinq jours a été l'objet de la vénération la plus universelle et la plus profonde. Il nous laisse. Mais sa mémoire, nous l'affirmons ici en toute confiance, certain que nous sommes d'être l'écho fidèle des sentiments de tous les cœurs généreux, sa mémoire demeurera avec nous comme un dépôt précieux, et grandira, grandira toujours avec les années. La mort, en arrêtant le cours de ses vertus modestes, n'en effacera pas le souvenir, mais sera bien plutôt une révélation de leur grandeur cachée. Ah ! tant qu'il vécut, son industrieuse humilité essaya toujours d'envelopper d'un voile la gloire de ses actions et le mérite de ses œuvres. Mais aujourd'hui ce voile se déchire ; la vérité paraît dans tout son jour ; la louange se sent libre enfin d'éclater de toutes parts. Il se forme autour de cette tombe un concert unanime de regrets, d'éloges, de bénédictions, de prières ardentes, qui s'élèvent vers le ciel comme la couronne terrestre d'une vie saintement écoulée dans la pratique du devoir, dans la fidélité à la vertu, dans l'accomplissement du véritable ministère apostolique.

Aux clartés révélatrices de cette mort couronnée par la souffrance, sanctifiée par la résignation, la voix publique, la conscience universelle se prononce avec l'accent irrésistible de la justice et de la vérité. Eloge funèbre, — le plus magnifique de tous, parce que c'est le plus spontané et le plus vrai, — qui se traduit de la manière la plus éloquente dans l'émotion profonde de toute une ville, de tout un immense diocèse ; dans les sympathies sincères de tout un pays, sans aucune dis-

tinction de croyances ou d'origine ; dans ce concours immense, inouï, incroyable, si nous ne le voyions de nos yeux ; dans les larmes et les regrets des pauvres qui bénissent un bienfaiteur, des malheureux et des faibles qui perdent un avocat et un consolateur, des prêtres qui pleurent un chef si bienveillant et si dévoué, d'une population entière qui se voit privée d'un modèle et d'un père.

Dieu, Mes Frères, nous devons l'espérer, nous avons droit de le croire, Dieu, dont la miséricorde égale la justice, a déjà entendu les accents émus de nos vœux et de nos prières. Il a reçu dans son sein et mis en possession de sa gloire le Ministre fidèle, le Pasteur vénéré, le Père tendre et bon qui nous guida si longtemps dans les voies du salut. Ainsi soit-il[1].

---

1. Nous ne nous faisons pas illusion sur ce travail, que de toutes parts on nous a demandé de publier comme un souvenir de plus—d'un nom cher à tout le monde. Ce n'est pas un éloge complet de Mgr Baillargeon ; ce n'est même pas un discours en forme. Il était impossible, dans l'espace d'une demi-heure, (c'est le temps qu'on nous avait fixé à cause de la longueur de la cérémonie), de faire autre chose qu'une suite de réflexions courtes et simples sur une vie à laquelle un volume entier pourrait à peine rendre parfaite justice.

L.-H. P., Ptre.

# ÉLOGE

DE

# SON ÉMINENCE LE CARDINAL FRANCHI

Préfet de la Congrégation de la Propagande

Premier Cardinal Protecteur

DE

l'Université Laval

PRONONCÉ LE LUNDI 8 OCTOBRE 1877

EN PRÉSENCE

DE

**Son Excellence Mgr George Conroy**

**Délégué apostolique au Canada**

Excellences[1],

Messeigneurs[2],

Mesdames et Messieurs,

Les Directeurs de l'Université Laval, tout en travaillant, dans la mesure de leurs forces, à l'œuvre qui leur a été confiée, n'ont pas oublié, — Dieu merci ! — les devoirs que leur impose la reconnaissance à l'égard des bienfaiteurs. Ne pouvant leur élever des monuments dispendieux et superbes, ils ont voulu au moins orner de leurs portraits les grandes salles de l'Université, et ils ont recouru, pour cela, au pinceau des meilleurs artistes du Canada et de l'Europe.

Dans cette galerie consacrée aux souvenirs du cœur et destinée à perpétuer la mémoire de ceux qui ont eu la plus grande part dans la fondation et l'organisation définitive de l'Université, il convenait de donner la place d'honneur à l'auguste et immortel Pontife qui a doté notre institution de ses droits et de ses privilèges les plus précieux. Le magnifique portrait de Pie IX, l'un des plus beaux et des plus fidèles qui

---

1. Mgr George Conroy, évêque d'Armagh et Délégué apostolique au Canada.

L'Honorable Luc Letellier de Saint-Just, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

2. Mgr E.-A. Taschereau, Archevêque de Québec.

Mgr L.-F. Laflèche, Evêque des Trois-Rivières.

Mgr Jean Langevin, Evêque de Rimouski.

Mgr Edouard-Ch. Fabre, Evêque de Montréal.

Mgr Antoine Racine, Evêque de Sherbrooke.

Mgr J.-Thomas Duhamel, Evêque d'Ottawa.

Mgr L.-T. Moreau, Evêque de Saint-Hyacinthe.

existent dans le monde entier, rappellera aux générations futures la sollicitude paternelle du grand Pape pour la première université catholique de l'Amérique du Nord.

Le portrait de Sa Majesté la Reine Victoria, celui de Lord Elgin, celui de Son Eminence le Cardinal Barnabò, Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande, rappellent à la fois la royale munificence de la Couronne d'Angleterre à l'égard du Canada, la bienveillance et la grandeur d'esprit de l'un des gouverneurs les plus distingués de notre pays, la protection constante dont la cour de Rome n'a cessé de nous entourer au milieu des difficultés et des luttes qui accompagnent nécessairement toute œuvre destinée à un avenir durable.

Depuis quelques années, l'Université est entrée dans une phase nouvelle. Sortie des nombreuses épreuves qui l'attendaient à son début, elle a pris place parmi les institutions qui ont bien mérité de l'Eglise comme de la Patrie. Le Saint Siège Apostolique, en lui octroyant la faveur insigne de l'Institution canonique par la bulle *Inter varias sollicitudines*, a voulu à la fois la récompenser de ses efforts pendant les vingt-cinq premières et laborieuses années de son existence, et la constituer définitivement sur des bases inébranlables.

Pour obtenir cette fin, Notre Saint Père le Pape Pie IX lui a accordé un Conseil de Haute Surveillance composé des Juges et des Gardiens naturels de la Foi et de la Morale, Nos Seigneurs les Evêques de la Province de Québec, et l'a placée à perpétuité sous la haute protection de Son Eminence le Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

C'est le bonheur de l'Université d'avoir pour pre-

mier Cardinal Protecteur l'un des Prélats les plus illustres que renferme le Sacré Collège, Son Eminence le Cardinal Alexandre Franchi.

Cette nouvelle faveur, venant après tant d'autres, a rempli nos cœurs d'une joie bien légitime. Nous n'avons pas manqué d'exprimer, dans les termes les plus vifs, à Notre Saint Père le Pape, à Son Eminence le Cardinal Franchi lui-même, toute la reconnaissance que nous éprouvions pour cette série ininterrompue de bienfaits et d'encouragements sans lesquels, — nous le reconnaissons volontiers, — nos meilleurs efforts eussent été vains et stériles. Mais il nous a semblé que nous avions encore un autre devoir à remplir, celui de nous procurer sans retard le portrait de notre premier Cardinal Protecteur : et aujourd'hui nous sommes heureux de faire admirer, pour la première fois, au public, cette noble et intelligente figure fidèlement reproduite sur la toile par le pinceau de M. le chevalier Luigi Fontana, l'un des plus habiles artistes de Rome.

Vous aimerez, sans doute, Messeigneurs, Mesdames et Messieurs, à connaître les lignes principales de la vie d'un Prélat dont le nom sera dorénavant lié à l'œuvre de l'Université d'une manière plus étroite que jamais. Il n'entre pas dans le plan qui nous a été tracé de vous faire un éloge complet de l'une des plus belles illustrations de ce Conseil de Sages, de cet Aréopage savant et vénérable qui entoure la personne sacrée du Chef de l'Eglise et l'assiste dans l'administration de la Chrétienté. Nous pouvons toutefois, grâce à des renseignements puisés à bonne source, vous donner au moins une esquisse rapide d'une carrière déjà pleine de gloire et qui promet à l'Eglise une longue série de services inappréciables.

Le meilleur moyen de faire connaître un homme, c'est de montrer le chemin qu'il a parcouru, de signaler les œuvres auxquelles sa vie a été employée. C'est ce que nous allons faire maintenant, nous flattant que vous prendrez, comme nous, un intérêt réel à suivre les phases principales du long et difficile noviciat par lequel doit passer celui que la Providence destine à jouer un rôle important dans le gouvernement de l'Eglise.

Le Cardinal Franchi naquit à Rome d'une famille distinguée et riche, le 25 juin 1819. Au Séminaire Romain, où il entra très jeune, il fit preuve d'un rare talent et se fit remarquer de suite autant par l'aisance de ses manières que par la vivacité extraordinaire de son esprit. Son cours scolastique fut une véritable marche triomphale à travers les difficultés de la science. Chaque tournoi littéraire ou scientifique était pour lui l'occasion d'une nouvelle victoire ; chaque fin d'année le voyait chargé de lauriers et de couronnes. A vingt-deux ans il était Docteur en Philosophie, Docteur en Théologie, et il soutenait un acte public qui lui valut les applaudissements de tout Rome.

Ce qu'on appelle un acte public à Rome n'est pas chose facile. Le jeune séminariste qui ose l'aborder doit s'être nourri des études les plus fortes et avoir été formé par des maîtres savants et expérimentés. Il a besoin de posséder à fond les questions importantes de la Théologie, la première, la plus étendue, la plus difficile de toutes les sciences, celle à laquelle les autres se rapportent, comme les différentes parties d'un édifice bien proportionné convergent vers le dôme superbe qui les résume et les domine. Il lui faut encore une connaissance approfondie, bien raisonnée, de la philosophie intellectuelle, cette noble servante de la

Théologie ; il lui faut être au courant de toutes les difficultés, des mille objections qu'un habile argumentateur peut tirer de l'Ecriture sainte, des Saints Pères, de l'Histoire de l'Eglise, des découvertes de la science : et, outre cette somme de connaissances assurément considérable pour une tête de vingt-deux ou vingt-trois ans, avoir assez d'assurance et de sang-froid pour envisager sans trembler un auditoire composé de Cardinaux, d'Evêques, de Prélats de toutes robes, de Maîtres dans la Science Sacrée, assez de facilité d'élocution, de présence d'esprit, de pratique de l'escrime scolastique, pour pouvoir, sur le champ et sans broncher, répondre d'une manière claire et précise à des objections présentées avec adresse, et distinguer de suite le vrai du faux, l'or véritable du clinquant sans valeur, dans des arguments subtils, étudiés, artificieux.

Les succès du nouveau Docteur en Théologie dans ces luttes pacifiques étaient d'un excellent augure pour l'avenir : ils révélaient le talent, la science, la souplesse du génie et de la parole, et faisaient entrevoir les succès futurs de l'homme public.

Le Cardinal Lambruschini, alors Secrétaire d'Etat de Grégoire XVI, en avait été frappé. Il prit le jeune lévite sous sa protection et l'attacha au Secrétariat des affaires extraordinaires ecclésiastiques, en même temps qu'on lui confiait la chaire de Philosophie dans ce même Séminaire Romain, théâtre de ses premières armes et de ses premiers triomphes. Ordonné prêtre peu de temps après, il passa d'abord comme *minutante* à la Secrétairerie d'Etat, puis à la chaire de Diplomatie sacrée dans l'Académie des jeunes ecclésiastiques nobles, ainsi qu'à celle de l'Histoire Sacrée à l'Université Romaine.

Comme on le voit, la carrière du futur Cardinal se faisait rapidement. L'année 1853 le trouve déjà en Espagne en qualité de chargé d'affaire du Saint Siège, pour y remplacer le Nonce Apostolique, Mgr Brunelli, qui venait d'être élevé à l'honneur de la pourpre. Il garda cette nonciature deux années, ces deux fameuses années d'agitations pour l'Espagne, d'épreuves pour l'Eglise, restées célèbres dans l'histoire. Il déploya, pendant toute cette difficile mission, un talent et une finesse diplomatique hors ligne. Ce fut pendant cette mission près de la cour espagnole qu'il reçut, le premier de tous, la décoration que vous voyez briller sur sa poitrine, décoration qui fut fondée par la Reine Isabelle à l'occasion de la définition du dogme de l'Immaculée Conception.

De retour à Rome, en 1855, lorsque les événements survenus dans la péninsule forcèrent le Saint Siège à rompre toutes relations avec le gouvernement espagnol, il fut nommé Prélat Domestique, Référendaire de l'une et l'autre Segnatura, et finalement archevêque de Thessalonique, dans le consistoire du 19 juin 1856, le Saint Père lui-même ayant voulu le sacrer de ses mains.

Depuis le mois d'août de cette année 1856 jusqu'à 1868, nous le voyons successivement internonce en Toscane, compagnon de voyage du Saint Père dans cette visite triomphale qu'il fit aux Légations, visite qui mit à nu l'hypocrisie et les mensonges intéressés du trop fameux comte de Cavour, et, à la suite de la conspiration qui renversa de son trône le grand duc de Toscane, chargé de la Secrétairerie d'Etat des affaires ecclésiastiques extraordinaires, office qu'il garda jusqu'à ce qu'en 1868 il reprît son poste près de la cour royale d'Espagne, cette fois en qualité de

Nonce Apostolique. Il revint de cette mission, marquée par d'importants travaux, pour assister au Concile Œcuménique du Vatican, auquel il prit une part considérable comme membre et secrétaire de la commission spéciale nommée par Sa Sainteté pour la réception et l'examen des *postulata* des évêques.

En 1871, tout en gardant le titre de Nonce Apostolique d'Espagne, il fut envoyé comme ambassadeur extraordinaire près la Sublime Porte pour régler la question arménienne. Dans cette nouvelle et délicate mission, il fut comblé d'honneur par le Souverain et ses ministres, et il sut soutenir sa grande réputation d'homme aussi zélé que prudent. Sa diplomatie et son esprit de conciliation avaient aplani et surmonté toutes les difficultés. Malheureusement pour la cause des catholiques arméniens, le gouvernement turc, manquant à la foi jurée, ne crut pas devoir maintenir les déclarations et les engagements consignés dans les actes officiels de l'Empire.

Mgr Franchi fut chargé de plusieurs autres missions spéciales et même secrètes jusqu'à ce que, dans le consistoire du 22 décembre 1873, le Saint Père daignât le créer Cardinal de la Sainte Eglise Romaine, en lui assignant le titre de Sainte Marie *in Trastevere*. Au mois de mars de l'année suivante, il fut nommé Préfet général de la Sacrée Congrégation de la Propagande, recevant par là même la charge la plus considérable dont le Saint Père puisse disposer, puisque sur la Propagande pèse, pour ainsi dire, tout le poids du monde chrétien, et que des parties les plus lointaines de l'univers, quelles que soient les difficultés qui surgissent ou les questions qui s'élèvent, il faut recourir à la sagesse et aux lumières de cette Congrégation.

Telle est, Messeigneurs, Mesdames et Messieurs, la carrière du Cardinal Franchi dans ses phases principales, carrière brillante, rapide, qui commande depuis le commencement jusqu'à la fin l'admiration la plus vive comme la mieux méritée.

Le Saint Siège Apostolique, en lui confiant à plusieurs reprises ces missions délicates auprès des cours étrangères, semble l'avoir préparé tout exprès pour remplir avec honneur et profit pour l'Eglise le poste éminent qu'il occupe aujourd'hui, poste qui demande à la fois la science la plus consommée et cette connaissance pratique des hommes et des choses, si précieuse à quiconque doit gouverner, laquelle ne s'acquiert que par le contact avec le monde de la politique et de la diplomatie.

Le Cardinal Franchi est aujourd'hui dans la force de l'âge. Il suffit de jeter un coup d'œil sur cette peinture, image fidèle de ses traits, pour voir qu'à la vigueur physique il unit le plus heureux mélange de toutes les qualités intellectuelles et morales. Elles éclatent dans cette figure animée, dans cette bouche fine et souriante, dans cet œil plein de feu, dans ce front large et dégagé, dans toute cette heureuse et spirituelle physionomie, où se reflètent d'une manière si vive une âme noble et franche, un esprit supérieur, une intelligence de premier ordre.

Joignez à ces qualités une longue expérience des affaires les plus délicates, une connaissance approfondie du cœur humain, une aisance parfaite et une grâce irrésistible de manières, et vous avez dans le Cardinal Franchi l'une de ces individualités privilégiées par la nature, perfectionnées par l'étude, rehaussées et polies par le commerce du grand monde, embellies par le charme vainqueur de la vertu, qui

fixent les regards et excitent au plus haut degré l'intérêt général.

Quant à nous, directeurs de cette Université, notre admiration pour un prélat que le Saint Père honore d'une confiance si grande ne peut trouver d'égale que la reconnaissance que nous lui gardons pour la part insigne qu'il a été appelé à prendre dans la consolidation de notre œuvre. Depuis son avènement à la Préfecture de la Propagande, les questions les plus graves se sont présentées devant la Congrégation qu'il préside avec tant de sagesse, questions qui intéressent vivement l'avenir de la religion et de la société dans notre pays. Ces questions si graves, hérissées de difficultés de tous genres et indépendantes de la volonté des hommes, ont été résolues de la manière la plus heureuse par le zèle éclairé de l'Eminentissime prélat que le Saint Siège a bien voulu nous donner comme Cardinal Protecteur. La Bulle d'érection canonique, impérissable monument de la bienveillance de Pie IX envers le Canada, est venue mettre le couronnement à une œuvre qui a été entreprise pour la gloire de Dieu et l'honneur de la Patrie, et dont le succès définitif s'appuie dès aujourd'hui sur les garanties les plus hautes et les plus sûres.

Nous savons ce qu'après Dieu nous devons de reconnaissance à l'Immortel Pontife qui préside aux destinées de l'Eglise. Nous savons aussi et nous aimons à proclamer bien haut la part immense que son Eminence le Cardinal Franchi a prise dans l'établissement de l'Université sur les larges bases où elle repose maintenant. Nous savons encore et nous n'oublierons jamais, Excellence, les secours et les encouragements que nous a valus cette mission de paix, de sagesse et de justice que vous remplissez depuis plusieurs mois au

milieu de nous, et qui rencontre de toutes parts tant de bonne volonté, d'applaudissements et d'admiration. Votre Excellence permettra à notre reconnaissance, dans cette occasion, la plus solennelle qui se soit jamais présentée depuis la fondation de l'Université, d'unir votre nom à celui de l'illustre Prince de l'Eglise que nous devons dorénavant regarder comme l'ami et le protecteur de l'Université, et auquel nous oserons vous prier de porter vous-même plus tard l'expression de nos sentiments et de nos vœux.

III

# SAINT THOMAS D'AQUIN

## Alliance de la Raison et de la Foi

DISCOURS PRONONCÉ

A

L'UNIVERSITÉ LAVAL

LE 10 MARS 1874

PAR

M. l'abbé Louis-Honoré Pâquet

DOCTEUR EN THÉOLOGIE

PROFESSEUR DE THÉOLOGIE DOGMATIQUE

A L'UNIVERSITÉ LAVAL

Monseigneur[1],

Excellences[2],

Mesdames, Messieurs,

La pensée qui a inspiré cette fête est venue de Rome. C'est là que tout d'abord on a conçu et exprimé le désir de voir les institutions catholiques de l'univers célébrer, à l'occasion du six-centième anniversaire de sa mort, le plus grand des Docteurs et Théologiens de l'Eglise.

C'était une belle et heureuse pensée, et l'Université Laval n'a pas voulu rester étrangère à sa réalisation. Elle vous a réunis ce matin à la cathédrale, pour y entendre, au milieu de la pompe d'une messe solennelle, une voix[3] qui vous était déjà connue et dont les accents sympathiques n'avaient pas encore cessé de vibrer au fond de vos âmes. Par une circonstance assurément très heureuse, je pourrais même dire providentielle, nous avons pu appeler à faire l'éloge de Saint Thomas l'un de ses frères du Canada, celui-là même qui, chargé de jeter sur notre sol les fondements de l'Ordre admirable des Frères Prêcheurs, a été le premier à faire entendre parmi nous cette grande et persuasive éloquence qui fut de tout temps l'apanage des fils de Saint Dominique.

Appelé à mon tour à vous parler du prince des philosophes et du roi de la Théologie, je voudrais, Messieurs, rechercher avec vous le secret de la gloire si

1. Mgr. E.-A. Taschereau, Archevêque de Québec.
2. Leurs Excellences Monsieur et Madame Caron.
3. R. P. L.-T. Bourgeois, des Frères Prêcheurs.

éclatante qui rayonne sur son front ; je voudrais signaler à vos yeux la cause intime de la grandeur incomparable qui s'attache à ses œuvres. Cet homme extraordinaire, ce géant d'intelligence et de savoir, cet admirable architecte de la pensée qui a su élever à la vérité le plus beau temple qui existe, où donc a-t-il puisé les ressources étonnantes qu'il déploie dans ses travaux ? Qui a donné à son génie cet essor sublime, ces ailes vigoureuses et agiles qui lui permettent de planer librement sur les plus hauts sommets, de pénétrer dans des régions jusqu'alors inconnues aux plus hardis, d'aller en quelque sorte dérober au ciel les secrets qu'il cachait à la terre ? D'où lui vient cette force de conception, cette pénétration si vive, ce regard si profond et si juste, cette lumière surhumaine qui font de ses écrits comme une espèce de révélation ? N'y a-t-il pas là quelque chose qui dépasse les derniers et plus généreux efforts de la nature ? La raison seule, cette raison que Dieu a si mystérieusement mélangée de force et de faiblesse, suffirait-elle à expliquer tant de beautés, de grandeurs et de merveilles ? Ou bien ne faut-il pas admettre, pour résoudre l'énigme, une lumière supérieure, plus forte, plus vive, plus brillante que celle de l'intelligence humaine ?

Voilà, Messieurs, la question qui se pose naturellement devant vous lorsque vous étudiez les œuvres de celui qu'on appelle à bon droit l'Ange de l'école, lorsque surtout vous placez en regard de ces œuvres les conclusions de la philosophie rationaliste soit ancienne soit moderne.

Nous répondrons à cette question par quelques considérations qui nous conduiront au résultat suivant la raison humaine, laissée à ses propres ressources, ne peut résoudre d'une manière satisfaisante les

grands problèmes qui intéressent le plus l'humanité ; mais la Foi, en lui prêtant son appui, lui prête également cette fécondité et cette puissance que nous admirons dans les écrits de Saint Thomas.

Il n'entre nullement dans ma pensée, Messieurs, de vouloir décrier devant vous le plus beau don que l'homme ait reçu du ciel, la raison. Ce serait donner dans une erreur que vous connaissez et qui a fait son temps. La révélation, — Dieu merci ! — ne demande pas le sacrifice de notre intelligence ; et ceux-là servent mal les intérêts de la vérité, qui mettent toute leur philosophie moins à étudier la raison qu'à la déconcerter. Loin d'affermir l'édifice de la religion, ils en sapent imprudemment les bases et lui enlèvent le piédestal sur lequel elle s'appuie. Ayant en main un puissant télescope qui va leur permettre de plonger leur regard par delà les astres, jusque dans les profondeurs infinies des cieux, dans leur enthousiasme pour l'instrument divin dont ils sont armés, ils commencent par s'arracher les yeux afin de mieux voir.

Mais encore une fois, ce système a vécu. Né au sein de l'Eglise elle-même, fruit d'un zèle mal éclairé et d'une dangereuse exagération, il a pu séduire quelques esprits peu méfiants et trop avides de nouveautés : l'Eglise, en le condamnant, a fait voir une fois de plus au monde que, gardienne impartiale de la vérité, elle sait indiquer la route et tracer la marche entre les écueils opposés.

La raison a donc sa puissance propre que Dieu lui a donnée ; elle a ses droits à elle dont elle peut se montrer fière.

Mais, Messieurs, ces droits ne sont pas illimités : cette puissance n'est ni absolue ni indépendante ; et au-dessus de ce rayon de la lumière increéée qui éclaire

notre intelligence, il y a encore, il y a toujours le foyer lui-même, il y a la raison divine dont la nôtre n'est qu'un pâle reflet, il y a la vérité substantielle d'où émane toute autre vérité.

Or, cette vérité suprême, éternelle, dont notre intelligence ne peut qu'entrevoir les contours, elle s'est manifestée à l'homme par la révélation.

Cela est un fait, un fait public, éclatant, et c'est le devoir de la raison de constater ce fait qu'elle ne peut pas ignorer ; c'est également son devoir de le respecter et de s'y soumettre, sous peine de faire fausse route et d'arriver aux abîmes.

L'expérience est là, Messieurs, une expérience de six mille ans, pour prouver ce que peut ou plutôt ce que ne peut pas la raison seule en face des grands problèmes qui intéressent le plus le passé, le présent, l'avenir de l'humanité. Si je consulte la philosophie ancienne, cette philosophie des Pythagore, des Platon, des Aristote, des Cicéron, qui est comme le résumé de toute la sagesse des païens, j'admire en elle, avec les Pères de l'Eglise, avec Saint Thomas lui-même au premier rang, ces aperçus lumineux qui n'ont pas été surpassés ni même égalés par les plus brillants efforts du génie moderne, cette science consommée de la métaphysique, cette analyse profonde des opérations de l'âme, cette psychologie savante, cette logique rigoureuse dont les règles aussi ingénieuses que solides sont restées et resteront à jamais invariables. Ce n'est pas tout : je vois, en outre, que les philosophes païens connurent et enseignèrent un bon nombre de vérités morales et religieuses, renfermées dans le code chrétien, et qui ne sont pas inaccessibles aux lumières de la raison. Ce n'est pas tout encore : je vais plus loin, et je trouve même que plusieurs d'entre eux, soit par la

force de leur génie soit par un secours étranger et surnaturel, ont presque deviné quelques-uns des dogmes cachés du Christianisme. Voilà ce que je découvre dans cette philosophie trop vantée par les uns, trop décriée par les autres : et je signale avec joie, je contemple avec orgueil ces beaux fragments de vérité, ces efforts généreux et puissants qui attestent la noblesse et la grandeur de la raison, même à une époque où le plein soleil de la révélation n'avait pas encore lui sur le monde.

Mais, Messieurs, tout en reconnaissant ces traits épars de lumière qui éclatent çà et là dans les écrits des philosophes païens, il faut reconnaître également les erreurs nombreuses dans lesquelles ils sont tombés. Car s'ils ont quelquefois élevé la raison à de sublimes hauteurs, s'ils l'ont illuminée des plus magnifiques clartés, ils l'ont aussi déshonorée par d'indignes faiblesses et jetée dans les écarts les plus honteux.

Parmi les problèmes qu'il importe le plus à l'homme de connaître, il n'en est aucun qu'ils n'aient essayé de résoudre. L'origine du monde, la création, la notion de Dieu, la Providence et la part qu'elle prend aux actions humaines, les rapports qui unissent Dieu et les hommes et les devoirs qui en découlent, l'origine, la nature et la destinée de l'âme, le but de notre existence et la direction que nous devons donner à notre vie, la fraternité qui nous unit, l'égalité des hommes devant Dieu, ils n'ont rien oublié, rien négligé. Mais à la plupart de ces grandes questions ils n'ont fait que des réponses fausses, contradictoires ou incomplètes.

Dira-t-on que c'est l'intelligence ou le génie qui leur fit défaut ? Ni l'intelligence ni le génie ne firent défaut à un Aristote, à un Platon, à tous ces sages de l'antiquité dont la gloire a survécu à tant de siècles.

Qu'est-ce donc alors qui leur manqua, si ce n'est la lumière de la révélation, et, pour la plupart du moins, cette droiture de cœur dont l'absence leur est vivement reprochée par Saint Paul, lorsqu'il les accuse d'avoir « retenu la vérité de Dieu captive dans l'injustice, de s'être laissé dominer par la vanité de leur esprit et la corruption de leur cœur » ?

Tel a été le malheur, tel a été le crime de la sagesse païenne. La philosophie rationaliste moderne a été plus malheureuse et plus coupable encore. Environnée de toutes parts de la lumière de la révélation chrétienne, elle s'en est volontairement privée ; elle a proclamé solennellement les droits exclusifs, le pouvoir absolu de la raison, et s'est obstinée à demander à la raison seule la réponse aux questions de la terre et du ciel. Le résultat, vous le connaissez ; vous savez les aberrations de la philosophie transcendentale des Allemands et de l'éclectisme des Français. Que dire d'une philosophie qui, après s'être posé la triple question de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, du libre arbitre de l'homme, finit par répondre qu'elle n'a sur ces problèmes aucune opinion fixe, aucune idée arrêtée ? Que penser d'un enseignement qui, après avoir proclamé que la philosophie est la dernière victoire de la pensée sur toute autre forme ou tout autre élément, que c'est le plus haut degré de la liberté de l'intelligence, la lumière des lumières, l'autorité des autorités, l'explication de toutes choses, la source d'une paix immuable et inaltérable, laisse de côté ou traite à la légère les problèmes les plus gigantesques : Dieu, le monde, les relations qui les unissent, les énigmes du passé et les mystères de l'avenir ?

Vous avez là cependant le caractère et comme le résumé de ce rationalisme moderne qui a fait si bon

marché des croyances et des traditions de dix-huit siècles de foi religieuse. Incapable de bâtir, en dehors de la Foi, un système raisonnable et satisfaisant, après avoir rejeté les croyances les plus chères à l'homme, après avoir exilé Dieu de son domaine, classé l'âme parmi les fictions et les fantômes, le ciel parmi les rêves et les moqueries, chassé en un mot du cœur de l'homme toute conviction religieuse innée ou acquise, le rationalisme a substitué à tout cela le doute, l'indifférence, un chaos impénétrable, le désespoir absolu ; et vous ne pouvez faire un pas dans son histoire sans vous heurter à tout moment contre des ruines, des décombres ou des tombeaux.

C'est là sans doute, Messieurs, un spectacle aussi triste qu'humiliant, et je vous demande pardon de m'y être arrêté si longuement. Mais j'avais besoin de cet exposé sommaire, afin de mieux faire voir, par le contraste même des faiblesses de la raison humaine laissée à ses seules ressources, sa force, sa fécondité et sa gloire lorsqu'elle accepte les lumières de la révélation.

Cet accord harmonieux et sublime, ce mariage ineffable de la raison et de la Foi, quel homme l'a jamais mieux réalisé que le Docteur Angélique, Saint Thomas d'Aquin ? C'est sa gloire, Messieurs, et en même temps le secret de cette supériorité qui nous étonne et nous confond, d'avoir humblement soumis aux enseignements de la Foi la plus belle intelligence, le génie le plus riche et le plus fécond qui ait jamais été l'apanage d'aucun homme.

Dès le début de sa Somme Théologique, Saint Thomas se pose cette question : "Est-il nécessaire qu'il y ait, outre les sciences philosophiques, une autre doctrine ?" En d'autres termes, sans parler des vérités surnaturelles qui sont en elles-mêmes au-

dessus de la portée de son intelligence, l'homme peut-il *facilement* arriver à la connaissance de certaines vérités absolument accessibles à la raison humaine, telles que l'existence de Dieu, l'unité, la spiritualité de Dieu, l'immortalité et la spiritualité de l'âme, la vie future, la règle de nos actions ? Peut-il, sur les questions qui composent la loi et la religion naturelles, se former un code clair, complet, positif, non seulement aux yeux d'un petit nombre d'esprits supérieurs, mais aux yeux et pour les besoins de la masse des peuples ?

A cette question si catégoriquement posée, la philosophie rationaliste n'aurait pas hésité à répondre *oui ;* Saint Thomas répond *non.* C'est là le point de départ du grand Docteur, et, dès ce moment, il y a entre lui et la philosophie rationaliste un abîme de séparation.

Mais va-t-il donc immoler la raison sur l'autel de la Foi ? Ne craignez rien, Messieurs. Il enseigne positivement, au contraire, que l'homme ne peut en faire un plus noble usage que de l'appliquer à la méditation des choses qui la dépassent ; et, partant de ce principe, jamais il n'entreprend la démonstration d'une vérité révélée sans apporter des arguments tirés de l'ordre naturel. Saint Thomas fait plus encore. Sans jamais perdre de vue ce phare lumineux de la révélation qui doit éclairer dans sa marche le véritable philosophe, il compose un ouvrage spécial, qu'il intitule : *La Somme des Gentils*, et dans laquelle, se plaçant sur un terrain qui lui soit commun avec ses adversaires, il traite au point de vue de la raison humaine les questions fondamentales et les principaux dogmes du Christianisme.

Essaierai-je, Messieurs, de vous faire admirer dans

Saint Thomas les prodigieux résultats de cette alliance intime et féconde de la raison et de la Foi ? Chercherai-je à vous peindre ce que fut cet homme, ce philosophe, ce théologien, ce docteur ? Esprit d'une force incroyable, il joint à la plus profonde spéculation les plus subtiles ressources d'une dialectique rigoureuse et inexorable ; génie large et hardi, il scrute sans crainte les secrets du ciel et de la terre, les problèmes du monde visible et invisible, les mystères de la divinité et de l'humanité ; d'une souplesse égale à sa vigueur, vous le voyez s'élever majestueusement à la hauteur des choses les plus difficiles, descendre sûrement à toutes leurs profondeurs, sans jamais manquer aux règles de la précision et de la clarté, sans jamais franchir les bornes nécessaires où doivent s'arrêter les spéculations de l'intelligence ; d'un courage à toute épreuve, il ne recule devant aucune objection, il attaque ses adversaires avec les armes réunies de l'autorité et du raisonnement, faisant de ces armes un faisceau vigoureux et puissant auquel ne peut résister l'erreur la plus spécieuse ou la mieux accréditée ; intelligence vraiment splendide, il se place hardiment dans le plein jour de la révélation, il fouille les Ecritures, les saints Pères, les philosophes, il combat, réfute, explique tout ce qu'il y trouve de contraire à la vérité, découvre les contradictions apparentes qui s'y rencontrent, écarte les nuages amoncelés par l'ignorance et la passion, et rétablit, par la profondeur de ses recherches et la perspicacité de sa dialectique, l'ordre, l'accord et l'harmonie entre des choses qui semblent se repousser et se combattre.

Où trouver ailleurs une méthode plus précise, un enchaînement plus exact, une clarté plus sereine, une marche plus ferme et plus assurée, un ordre plus régu-

lier et plus admirable? Spectacle vraiment sublime que celui de cette intelligence affamée de lumière, qui s'élance à la poursuite du vrai armée de toutes les forces humaines et divines, qui s'empare, en les subordonnant l'un à l'autre, de l'élément naturel et de l'élément surnaturel, qui embrasse et approfondit toutes les branches de la science connue pour les ramener toutes à l'unité des principes, qui, à la fois architecte et codificateur de la pensée chrétienne, va chercher partout où il les trouve, même chez les philosophes païens, même dans le camp de l'erreur, les éléments dont il a besoin pour élever à la gloire du Très-Haut ce monument impérissable, dont l'œil mesure à peine les vastes et grandioses proportions, cette Somme théologique dont un pape a pu dire avec vérité qu'elle renfermait autant de miracles que d'articles!

D'autres, il est vrai, ont aussi contribué de leur génie et de leur travail à ce monument colossal qui n'a fait que grandir avec les siècles et qui nous apparaît dans le lointain des âges comme ces pyramides d'Egypte dont la grandeur écrase tout autre monument humain. A un homme comme Saint Thomas il fallait des devanciers comme Saint Bernard, comme Pierre Lombard et Albert-le-Grand, comme tous ces savants scolastiques du moyen-âge dont la gloire est d'avoir préparé les voies au Docteur par excellence. Mais, pour emprunter ici les paroles éloquentes d'un illustre conférencier de la Sorbonne, " l'édifice jusque là inachevé attendait pour atteindre à sa perfection, pour mériter à jamais l'admiration des hommes, la main du maître, le couronnement du génie. Dieu, qui se plaît à échelonner d'âge en âge les hommes qu'il revêt, en quelque

sorte, de ses attributs. Dieu qui donna à l'esprit d'Augustin assez de force et d'ampleur pour embrasser dans sa pensée la pensée de quatre siècles, Dieu suscita un homme qui pût résumer dans un immense travail huit siècles de travaux. Investi de cette sublime fonction, cet homme prodigieux, car je ne puis pas l'appeler autrement, prend ce qu'il trouve sous sa main, ce que la tradition chrétienne lui a légué de faits, d'idées : il les réunit en faisceaux, les combine, les coordonne ; il part de la raison qu'il analyse, qu'il creuse ; il dispose les vérités naturelles, les aligne comme un majestueux péristyle qui entoure l'édifice sacré ; puis, pénétrant à l'intérieur, il range par ordre les vérités révélées comme autant de colonnes qui prennent leur point d'appui sur la terre, qui s'élancent vers le ciel ; il fait circuler à travers ces nefs de l'intelligence le souffle de Dieu qui les anime, les pénètre ; il met en l'air ce dôme de la vérité que supporte la foi, qu'embellit la charité, que l'espérance couronne, jusqu'à ce qu'il sorte d'entre ses mains un édifice semblable à ces monuments gigantesques du même âge, qui entraînent l'œil sous terre et qui l'emportent dans la nue. "

Je m'arrête, Messieurs. Aussi bien ne pourrais-je jamais réussir à vous faire voir tout ce que la Foi et la raison réunies ont produit de grand, de noble, de beau, dans Saint Thomas et par Saint Thomas. Il me faudrait pour cela appeler à mon secours l'admirable langage de celui des enfants de Saint Dominique qui a été aussi grand par l'éloquence que Saint Thomas le fut par la science. Il me faudrait vous citer les pages sublimes dans lesquelles le plus grand orateur chrétien de notre siècle, Lacordaire, s'élevant de ce vol d'aigle que vous lui con-

naissez jusqu'à la hauteur de son sujet, fait à la fois l'éloge de la plus noble des sciences et de celui qui la résume pour ainsi dire tout entière dans sa personne, la Théologie et Saint Thomas.

Ayant à vous parler sur un sujet immense par son étendue, accablant par sa grandeur, venant du reste après le magnifique discours que vous avez entendu ce matin, j'ai dû me borner au développement d'une idée qui ressort naturellement de la vie et des œuvres du Docteur Angélique : la supériorité du philosophe chrétien sur les maîtres de la science rationaliste. Nous l'avons vu, Messieurs, quelque grands génies qu'aient été les philosophes de l'antiquité païenne, quelque talent qu'aient pu déployer ceux qui de nos jours ne veulent accepter d'autre lumière que celle de leur raison, leur gloire, si éclatante qu'elle soit, pâlit et s'efface devant celle du véritable philosophe chrétien. Tout ce que leurs ouvrages renferment de bon, de vrai, de conforme aux données de la raison, vous le trouvez dans Saint Thomas, non plus comme un fragment détaché, dans un amas de contradictions, d'incertitudes et d'absurdités, mais à sa place véritable, mais faisant partie d'un tout coordonné dont les divers éléments se tiennent et s'enchaînent dans l'accord le plus symétrique et le plus harmonieux. Sur ce terrain déjà, et dans le domaine seul des vérités naturelles, l'avantage du philosophe chrétien est incontestable : car, établi sur le solide et muni d'un fonds de vérités inaltérables, il connaît à l'avance le but qu'il faut atteindre, et là où les autres ne peuvent qu'hésiter ou se perdre, lui marche droit et prononce avec une entière sécurité.

Ajoutez maintenant à ce premier avantage les horizons nouveaux et infinis que lui ouvre la révélation

les points de vue sublimes qu'elle lui présente, les hauteurs imprenables où elle le place, la lumière supérieure dont elle l'éclaire, et vous serez forcés de conclure avec moi que la Foi, la Foi pour l'homme de la science, pour le philosophe, aussi bien que pour le simple et l'ignorant, voilà le centre de gravitation autour duquel toute intelligence créée doit se mouvoir. Et plus cette intelligence sera noble et grande, plus il lui sera nécessaire, dans les orbes qu'elle pourra décrire, de ne jamais perdre de vue ce soleil du monde intellectuel et de régler constamment sur lui la force et la direction de ses mouvements.

Il est vrai, comme on l'a dit, Messieurs, que la Foi assujettit la raison à un point fixe. Mais, ne l'oublions pas, ce point fixe, c'est l'axe immobile de la vérité. Que manqua-t-il à Archimède pour soulever le monde ? Un point d'appui. Eh bien ! ce point qu'Archimède cherchait en vain dans le monde physique, il existe dans le monde intellectuel, c'est la Foi. Vous avez là, dirai-je en finissant à tout homme qui a la noble ambition de l'étude et de la science, vous avez là un terrain solide sur lequel vous pouvez développer hardiment l'édifice de vos conceptions. Bâtissez sans crainte sur ce sol inébranlable ; élevez, à l'exemple de Saint Thomas lui-même, si vous en êtes capable, quelqu'un de ces monuments admirables, où l'ordre, l'arrangement, l'ajustement des pierres et des colonnes, l'architecture, en un mot, soit le fruit de votre travail et de vos sueurs ; mais laissez à Dieu d'en poser lui-même la base et le sommet : lui seul saura l'asseoir sur un fondement vraiment durable, lui seul pourra lui donner, comme aux œuvres de Saint Thomas, le couronnement de la gloire et de l'immortalité.

## TABLE DES MATIÈRES

## TABLE DES GRAVURES